

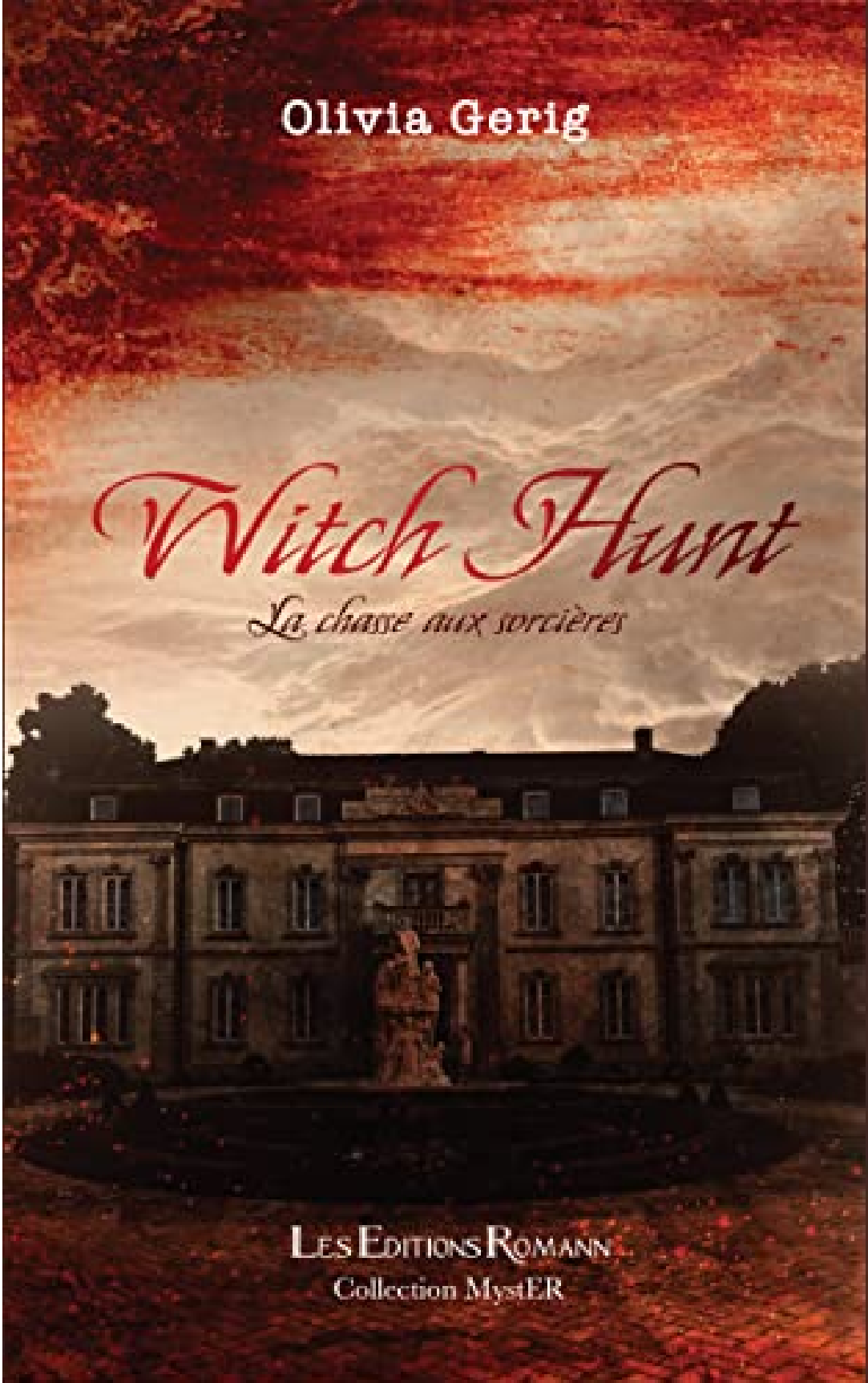
Olivia Gerig

Witch Hunt

La chasse aux sorcières



LES EDITIONS ROMANN
Collection MYSTER



Olivia Gerig

Witch Hunt

La chasse aux sorcières

LES EDITIONS ROMANN
Collection MystER

OceanofPDF.com

 Page de titre

OceanofPDF.com

À toutes ces sorcières, à tous ces sorciers qui ont souffert à cause de leurs différences, qui, au contraire, les rendent magnifiques.

À mon fils, Dorian.

OceanofPDF.com

Être différent n'est ni une bonne ni une mauvaise chose. Cela signifie simplement que vous êtes suffisamment courageux pour être vous-même.

Albert Camus

OceanofPDF.com

Avertissement

Ce roman est une fiction basée sur certains faits historiques réels. Les personnages et les situations décrites sont fictifs et sortent de l'imaginaire de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes ayant existé ou des événements ayant réellement eu lieu est fortuite et involontaire.

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

PRÉJUGÉS, CRIMES ET PERSÉCUTIONS

Vivre et laisser vivre ou vivre et laisser mourir ?

OceanofPDF.com

PROLOGUE

DU haut d'un alpage, des hurlements terrifiants se répercutaient sur les falaises, dans les ravins, remontaient vers les pics enneigés et les crêtes pour atteindre la lune, pleine, cette nuit-là. Lugubres, gutturaux et stridents, ils auraient transpercé le cœur et les tympans de tout être qui les aurait entendus. Peut-être était-ce volontaire pour que quelqu'un les saisisse, que quelqu'un s'inquiète d'où et par qui ils étaient émis ? Une telle détresse ne pouvait pas être ignorée. Pourtant, personne n'y prêta attention et personne ne les entendit.

Ils provenaient d'une cabane de montagne où une femme accouchait, seule. Les cris s'échappaient directement de ses entrailles, comme pour exorciser la douleur qui déchirait ses membres, son corps en entier. Elle essayait de reprendre son souffle entre chaque poussée, comme elle l'avait si souvent appris à le faire à d'autres. Sa main droite posée sur le ventre et la gauche serrant la couverture maculée de taches sur laquelle elle était allongée, les jambes grandes ouvertes. À côté d'elle, un grand couteau aiguisé et une bassine d'eau de source à moitié remplie. C'est tout ce qu'elle avait eu le temps de préparer. C'était trop tôt. Trois semaines d'avance. La pleine lune lui jouait un tour. L'astre était joueur et elle connaissait ses pouvoirs. Pourtant, elle ne s'était pas attendue à cette farce-là.

Instantanément, la souffrance et les contractions qui lui lacéraient le ventre et l'utérus cessèrent. Elle prit une profonde inspiration. Suffoquant, elle aurait voulu mourir plutôt que d'endurer encore une minute de plus de cette douleur. Le silence, enfin. Puis, elle perçut au loin les aboiements d'un

chien, quelque part dans le village, en contrebas de son mazot. L'avait-on entendue ? Venait-on à son secours ?

La plainte reprit de plus belle. La jeune femme ne parvenait pas à maîtriser les sons qui explosaient dans sa gorge et jaillissaient de sa bouche béante qui tentait infructueusement de capter l'air pour imprégner ses poumons d'oxygène. Ses cris n'exprimaient pas seulement les maux ressentis, mais ils cherchaient certainement aussi à révéler à tous sa solitude et son isolement, dans cette vie en général et son désespoir en cet instant, en particulier. Elle aurait voulu partager l'histoire de sa vie, son expérience de l'existence et ses sentiments avec les siens. Elle avait tant donné aux autres et aujourd'hui, elle se retrouvait démunie. Vulnérable.

La délivrance devait venir, sinon la douleur allait la tuer. Pourtant, elle n'adressait de prières à personne. Elle n'avait pas de dieux à invoquer.

Un cri plus puissant encore émana de ses entrailles à vif. Puis, pendant quelques secondes, plus un bruit à nouveau, sa respiration s'était arrêtée, sa souffrance avec elle. Elle émit un long soupir, puis des braillements se répercutèrent sur les hauts sommets qui l'entouraient. La vie. Finalement.

L'ÈRE DES SORCIÈRES

Saint-Gervais-Les-Bains, Haute-Savoie, 23 mars 1986

LE Mont-Blanc dominait fièrement la vallée de l'Arve, disséminant son ombre sur les sommets moins élevés. Au cœur des falaises, sur deux flancs de montagne, des bâtisses d'un village se faisaient face, sans se toucher, séparées par le lit creusé par un torrent alpin. Les températures étaient encore douces, même si l'obscurité était tombée depuis longtemps. Les randonneurs avaient quitté les chemins, les paysans cessé leur travail dans les champs et dormaient du sommeil du juste. Les animaux nocturnes avaient pris le relais. Les grenouilles coassaient dans leur mare, les hiboux et autres chouettes hululaient des berceuses à qui voulait les entendre et les grillons susurraient une symphonie bien huilée aux minuscules habitants des prairies. Les créatures de la nuit profitaient de leur règne en toute quiétude.

Une femme courait pieds nus. Ses cheveux sombres volaient derrière elle. Sa chemise de nuit blanche était déchirée par endroits, à cause des ronces, qui avaient également écorché ses mollets. Elle se retournait souvent, jetant des regards comme poursuivie par des assaillants invisibles. Ses yeux fous ne regardaient pas le chemin devant elle. Ils roulaient dans leurs orbites, comme des billes de flipper. La pâleur de sa peau la rendait apparente dans les ténèbres, détachant sa silhouette frêle de l'asphalte sur lequel elle semblait flotter. La lune, pleine, s'était dissimulée derrière les sommets, qui observaient comme des personnages effrayants, cette femme apeurée.

Sur la route principale de l'agglomération, il n'y avait ni piétons ni voitures. Un chat noir traversa la chaussée à quelques mètres seulement de la fuyarde. Ses yeux se reflétèrent comme deux billes phosphorescentes dans la lumière d'un réverbère.

La femme semblait savoir exactement où elle se rendait.

Un pont prolongeait l'artère, droit devant elle, sur lequel flottaient fièrement des drapeaux. Cet ouvrage ne payait pas de mine lorsqu'on l'approchait depuis la route, et pourtant, il était massif et surplombait une gorge très profonde dans laquelle s'écoulait le torrent du Bonnant. Le pont du Diable. La construction du viaduc en 1876 avait permis à Saint-Gervais de se développer à la fin du XIX^e siècle. Auparavant, le hameau était scindé en deux, séparé par un gouffre de 62 mètres de profondeur. Une légende racontait que le pont avait été érigé grâce à l'intervention d'un prêtre et du diable. L'ecclésiastique vivait sur la rive opposée à celle de son église et devait contourner le précipice en empruntant le pont d'un autre village et marcher ainsi de nombreux kilomètres pour pouvoir officier. Las, il s'était posté devant les gorges et le diable lui était apparu, lui proposant la construction de l'édifice en échange d'une vie. Après en avoir discuté avec le Conseil municipal, il accepta. Le lendemain, les deux berges étaient reliées par un magnifique ouvrage. Le diable s'y trouvait déjà, impatient de l'offrande qui lui serait faite, lorsque les villageois et le prêtre s'approchèrent. Le religieux s'avança seul, les mains dans le dos.

— Alors, tu t'es décidé à offrir ta vie en sacrifice pour le village. Quel généreux choix ! s'exclama le diable, satisfait.

— Tu as dit que tu construirais le pont en échange d'une vie. Voici donc la vie que tu as réclamée.

Le diable ne s'attendait pas à ce que le curé, ingénieux, lui réponde en lui tendant un chat noir. Fou de rage, ne pouvant pas refuser ce sacrifice, accepta l'animal et le jeta du haut du pont et en disparaissant, il lança une menace dans un rire sardonique.

— Je me vengerai pour cet affront. Tous les cinquante ans, je prendrai une vie pour obtenir réparation.

Ainsi, tous les cinquante ans, le 23 mars, exactement, une personne se tuait en sautant dans les gorges depuis l'ouvrage. Le corps de la victime n'était jamais retrouvé. Le diable avait tenu parole.

La femme n'ignorait pas cette légende. Née dans la région, elle connaissait la mauvaise réputation du lieu et c'était d'ailleurs pour cette

raison qu'elle s'y rendait. Elle était sûre de ne pas survivre si elle enjambait la barrière et se précipitait dans le vide.

Elle se dirigea vers le milieu du pont, s'arrêta un instant et s'avança vers le parapet. S'appuyant sur ses mains, elle se mit debout, sans se retourner. Elle écarta les bras et se laissa tomber. Elle ne cria pas. Elle murmura une phrase presque inaudible qui s'adressait à un public absent.

« Qu'ils me pardonnent, qu'ils acceptent ma différence. Je désirais seulement les aider. »

Le corps blanc s'évanouit dans les ténèbres des gorges, englouti par l'obscurité, et ne réapparut jamais.

OceanofPDF.com

I remember the happiest day of my life.

Stefan Marx, 2019 (Black Cherry Blues)

 Image 2

LE PLUS BEAU JOUR D'UNE VIE

*Château Saint-Michel d'Avully, Brenthonne,
22 juin 2016*

UN soleil timide se levait derrière les Voirons, saluant le Chablais et le lac Léman. Une journée magnifique et sans pluie s'annonçait. Daniela en était ravie. Elle préparait son mariage, qui devait être le plus beau jour de sa vie, depuis plus d'un an. Avant de passer chez le coiffeur et de s'apprêter, elle avait encore la décoration de son lieu de réception à mettre en place avec l'organisatrice qu'elle avait engagée pour que tout soit parfait. Les deux femmes avaient rendez-vous à 08h00 devant l'entrée du château d'Avully. La bâtisse, ancienne maison forte datant du XIV^e siècle, construite sur des vestiges romains, l'avait tout de suite impressionnée et charmée. C'était à cet endroit qu'elle souhaitait célébrer son union avec David, l'homme de sa vie.

Près d'une année et demie plus tard, Daniela se retrouvait donc devant la porte massive en bois qui s'ouvrait sur le pont menant à l'entrée principale surmontée d'une herse.

La jeune femme était un peu stressée. Le temps pressait. La suite du programme était minutée.

Déjà un quart d'heure de retard. Si elle avait eu les clefs, elle aurait pu entrer seule. Cependant, comme Jordana Evans était venue la veille au soir avec la fleuriste, elle les lui avait confiées.

La jeune femme scrutait nerveusement l'écran de son téléphone portable. Devait-elle l'appeler ?

Alors qu'elle s'apprêtait à composer le numéro, elle entendit les pneus d'une voiture crisser sur le gravier. Jordana Evans s'excusa platement de son retard en distinguant le regard courroucé et inquiet de sa cliente.

Sans perdre de temps, elle introduisit les clefs dans la serrure de la porte d'entrée principale, et, en appuyant sur le bois tout en essayant de la déverrouiller, le battant s'ouvrit à leur grande surprise.

La *wedding planeuse* émit un son qui évoquait la gêne. Heureusement que la propriétaire du château n'avait pas tenu à assister au rendez-vous matinal.

Elle fixa le bout de ses escarpins vernis en évitant d'affronter le regard désapprouvateur de Daniela et ne chercha pas à donner une explication à son malencontreux oubli. Elles s'avancèrent toutes les deux sur le pont de bois, qui traversait les douves, dont les rambardes avaient été décorées avec des guirlandes de fleurs blanches et du lierre. La haute et imposante voûte de pierre, menant dans l'enceinte, ressemblait à une gueule béante et sombre, prête à les engloutir. Pour pénétrer dans la cour principale de la maison forte, les deux femmes s'engagèrent sous la herse, dont les extrémités pointues rappelaient des crocs acérés. Un courant d'air glacial les effleura dans le couloir dans lequel la lumière du jour avait du mal à s'imposer. Jordana et Daniela pressèrent le pas sans échanger un mot.

La future mariée eut soudain comme une hésitation. Avait-elle bien fait de choisir ce lieu ? Elle chassa cette pensée instantanément en accédant à l'espace dominé par une haute tour de garde. Il était difficile d'avoir une vue d'ensemble de l'endroit d'un seul regard. Les imposants murs du château se dressaient de toute part. Il y avait des pièces partout, des escaliers cachés, des fenêtres, une coursive. Les lieux étaient aussi effrayants que magnifiques parce qu'ils paraissaient hors du temps. Elle se souvenait des jardins à l'arrière qui étaient si romantiques et le fait qu'au moment où elle avait pénétré dans la cour pour la première fois, elle avait rêvé d'une fête de mariage médiévale, avec des centaines de convives.

La décoration avait été réalisée avec soin. Sur la gauche, l'entrée de la salle dans laquelle devait se tenir le repas était clairement indiquée. C'était le premier élément bien visible en arrivant.

— Parfait, dit à haute voix Daniela.

Jordana esquissa un sourire, satisfaite. Cependant, elles n'avancèrent pas plus loin.

Quelque chose avait attiré leur regard tout au fond de la cour. Quelque chose de bizarre, qui ne semblait pas du tout à sa place. Sous la loggia, juste

à côté des escaliers en pierre taillée qui menaient au premier étage, on distinguait deux formes étranges dans l'obscurité.

— Jordana, avez-vous fait placer des décorations supplémentaires, ici ? Peut-être que la propriétaire est venue amener cela tôt ce matin ou après notre départ hier soir...

— Eh bien non, je n'ai aucune idée de ce que cela peut être. En tout cas, ce n'était pas là hier... Je vais tout de suite aller voir ce dont il s'agit. Vous pouvez déjà aller regarder la salle et me dire si la disposition et la décoration vous conviennent, nous irons chercher les présents et le reste de la déco dans la voiture après...

Sa voix trahissait l'appréhension. Elle essayait de garder son sang-froid et de ne surtout pas montrer son malaise à sa cliente. Elle devait la rassurer sur tous les aspects de cette journée et lui garantir à chaque instant qu'elle maîtrisait la situation.

Regardant Daniela s'éloigner vers la gauche, elle avança à pas prudents vers le fond de la cour, prenant garde à ne pas faire claquer ses talons et à ne pas se tordre la cheville sur le sol pavé.

En s'approchant, elle devina peu à peu le spectacle terrifiant qui se dévoilait à elle.

Les formes qui, de loin, ressemblaient dans la pénombre à une arche, n'en possédaient que l'apparence. La réalité était bien différente.

Deux bûchers se dressaient dans l'obscurité. Des rondins de bois, couverts de branchages et de feuilles, avaient été placés en cercle sur le sol. Ils entouraient des poteaux d'un peu moins de deux mètres de haut. Personne n'y avait bouté le feu. Ils étaient intacts. Pas une trace de flammes. Au centre, on percevait ceux qui auraient dû être sacrifiés sur ces autels d'un autre siècle. Des corps dont on ne distinguait que les parties supérieures à partir des épaules se trouvaient en leur centre. Deux faces humaines pâles dont les yeux ensanglantés fixaient le néant siégeaient au cœur du spectacle. Leurs têtes, rattachées au tronc par des cous déformés, semblaient détachées des corps auxquels ils appartenaient et flottaient au-dessus des amas, apparitions de visages fantomatiques particulièrement effrayants. Les traits étaient déformés dans une expression atroce. Leurs bouches béantes laissaient échapper un cri muet. Leurs yeux grands ouverts

réflétaient des ombres de terreurs, figés dans le vide, les pupilles dilatées. Pourtant, il n'y avait aucune trace de sang ou de violence visible sur et autour des corps. Des marionnettes avec des masques de mort.

Jordana recula, choquée. Quelle macabre mise en scène ! Qui avait donc pu disposer une telle horreur dans la cour d'un château dans lequel devait être célébré un mariage le lendemain ?

La professionnelle de l'événementiel savait que toute sorte de manifestations étaient organisées dans l'enceinte de la place forte – concerts, commémorations historiques, etc. Quel drôle d'idée tout de même ! Un décor aussi morbide ! Un spectacle d'un mauvais goût terrible. Certes, il s'agissait d'un château moyenâgeux, pourtant elle avait de la peine à saisir l'intérêt d'y jouer une scène aussi violente. Qui pouvait avoir envie d'assister à une représentation de ce genre ? Certainement des tordus ou des satanistes... En tout cas, elle était soulagée d'être organisatrice de mariage et non pas d'événements... Elle aurait pu avoir des demandes bizarres. Ce qui la dérangeait particulièrement était le fait que les figures avaient l'air d'être réelles...

*Every little piece of your life
Will add up to one
Every little piece of your life
Will mean something to someone*

*You touch my face
God whispers in my ears
There are tears in my eyes
Love replaces fear*

Editors, The Weight of the World

OceanofPDF.com

SÉRÉNITÉ ET RÉALISME

*Annecy, Commissariat de la rue des Marquisats,
21 juin 2016*

IL faisait chaud en cette première journée d'été. Des ventilateurs avaient été installés sur les bureaux à défaut d'une climatisation assez efficace pour rafraîchir l'atmosphère moite des locaux.

La capitaine Aurore Pellet était assise à son poste de travail, devant l'écran de son ordinateur, et semblait songeuse. Elle faisait défiler des photos sur son téléphone portable avec un air mélancolique pendant qu'à côté d'elle, la capitaine Marion Lefort tapotait énergiquement sur son clavier. En face d'elle, le lieutenant Richard Walonsky, nouvellement engagé, menait une conversation animée avec le procureur d'Annecy à travers le combiné.

Silencieusement, elle chantonait, dans sa tête *c'est l'amour à la plage, ahou tcha tcha tcha, et les yeux dans tes yeux ahou ahou baisers et coquillages...* enchaînant un tout autre genre *aimer c'est ce qu'il y a de plus beau, aimer c'est monter si haut, toucher les ailes des oiseaux...*

Elle regardait des photos de l'île de La Réunion. Des images de paysages paradisiaques qui lui rappelaient les moments merveilleux passés avec Jules. Il lui manquait. Jules Simon avait dû regagner Paris, après ses deux semaines de vacances pour prendre à bras le corps son nouveau poste de lieutenant au sein de la célèbre brigade criminelle de Paris. Ils se retrouvaient une à deux fois par mois, soit à Annecy, soit à Paris. Pour Aurore, ce n'était pas assez, même si elle savait que cette situation était temporaire. Son amant avait adressé une demande pour rejoindre la région Rhône-Alpes-Auvergne à défaut de pouvoir prétendre explicitement à sa mutation à la PJ d'Annecy. Elle ne s'était jamais sentie aussi sereine et heureuse. Jules. Elle s'imaginait ses yeux clairs dans les siens, ses caresses,

ses baisers, leurs discussions jusqu'à tard dans la nuit, leur connexion intellectuelle et charnelle...

Pour la première fois, elle n'avait pas peur. Elle n'avait plus peur. *Love replaces fear*. Elle avait accepté d'être heureuse.

Aurore regarda au fond de sa tasse de café vide. Le liquide avait laissé des traces d'écumes sur les parois blanches et dessinait d'étranges formes. Elles représentaient ce qu'on voulait bien y voir, des présages, des indices, des visages parfois, aussi. La capitaine de police n'y voyait rien du tout. Uniquement ce que c'était en réalité : une tasse vide. Cartésienne, son expérience l'avait confortée dans le fait que seul ce qui était tangible et vérifiable comportait une importance. La seule vérité possible était celle des éléments dont on avait une preuve. La destinée de chacun était liée à son expérience et à ses actions. Les doutes forgeaient le caractère. Aurore doutait énormément, elle doutait de tout, tout le temps. Elle admettait ses erreurs, se remettait en cause. S'en remettre à la volonté d'une puissance supérieure représentait pour elle, une sorte de déresponsabilisation. Il n'y avait pas de destin tout tracé. La sorcellerie n'existait pas. Juste des faits et des actes, commis avec des intentions.

Le marc de café ne lui apprendrait rien sur le déroulement de sa journée ni sur son avenir amoureux ni sur sa prochaine enquête. Sa tasse était seulement vide et elle avait besoin d'un autre café allongé.

Elle se leva.

— Café ? Demanda-t-elle à sa collègue, Marion, qui continuait à s'agiter sur son clavier. Walonsky était toujours pendu au bout du fil. Il semblait désespéré. Il n'arrivait pas à placer un mot, son interlocuteur tenait visiblement le crachoir dans un interminable et barbant monologue.

Marion Lefort détacha son regard de l'écran et sourit à Aurore en murmurant un « ok » du bout des lèvres.

Les deux femmes sortirent du bureau en silence pour ne pas déranger leur collègue.

Aurore devait passer un coup de fil à Claude Rouiller. Il séjournait encore à Annecy pour quelques jours. Il fallait qu'elle profite de le voir avant qu'il ne s'en aille définitivement pour la Belgique. *Cette fois, c'est la dernière ! Je ne reviendrai pas*, avait-il affirmé. Sa retraite avait à peine

commencé deux ans auparavant qu'il était à nouveau sur le terrain. Il n'y pouvait rien. Son instinct et sa passion pour son métier étaient plus forts. Lorsque son amie et collègue, Aurore, l'avait appelé à l'aide, il n'avait pas hésité. Sa vie personnelle avait encore fait les frais de son engagement, comme cela avait toujours été le cas. Il avait enfin tourné la page de sa vie à Annecy et vendu son appartement, non sans un pincement au cœur.

L'ancien commissaire s'était lui-même assuré de sa succession à la tête de la PJ. Ainsi, ce fut un policier intelligent, d'expérience et de terrain qui fut désigné avec la bénédiction de Claude Rouiller. François Bertin dirigerait dès le 1^{er} juillet les équipes de la police judiciaire d'Annecy.

Originaire de Lille, le quadragénaire avait d'abord occupé un poste de capitaine pendant cinq ans à Paris et connaissait Rouiller depuis longtemps. Ils s'étaient croisés à plusieurs reprises au cours d'enquêtes auxquelles ils avaient collaboré. Les deux hommes se vouaient une admiration mutuelle. François Bertin avait fait de Claude son mentor. À chaque doute, il se tournait vers son homologue haut-savoyard. Lorsque le préfet l'avait contacté, il s'était engagé sans hésitation.

*Future's made of virtual insanity now
Always seem to, be govern'd by this love we have
For useless, twisting, our new technology
Oh, now there is no sound – for we all live underground*

Jamiroquai, Virtual Insanity

OceanofPDF.com

VIRTUALITÉ

LA fin de l'année scolaire approchait et les températures avaient grimpé. Tout le monde avait déjà l'esprit en vacances, certains rêvaient de plages et de cocktails, d'autres de randonnées en montagne, d'autres encore simplement de grasses matinées. Le lycée du Fayet fermait ses portes la semaine suivante. Ce jour-là, Élias avait décidé qu'il ne se rendrait pas en cours. L'adolescent avait prétexté un mal de ventre. Il avait fait croire à sa mère qu'il avait une gastroentérite en s'enfermant plusieurs fois dans les toilettes pendant la soirée. Un événement spécial avait lieu à 10h00 le lendemain matin dans le jeu vidéo auquel il jouait avec frénésie. Il ne l'aurait manqué pour rien au monde.

Élias était donc assis comme d'habitude depuis plusieurs heures devant un écran. À 17 ans, il était totalement accro à sa console, depuis plus de quatre ans. Sa mère était au désespoir. Il ne pensait plus qu'à ça, ne vivait que pour ça. Respirait, mangeait, s'entraînait, téléphonait, sortait, sociabilisait, aimait virtuellement. Elle avait bien essayé de l'occuper autrement, de le faire bouger, de lui expliquer que la vraie vie, à l'extérieur, avait bien plus de saveurs. Que de toucher, de sentir, de profiter du goût des aliments, c'était ça d'exister. Que les 256 couleurs de son écran lui paraîtraient fades en comparaison des teintes du monde, que la chaleur d'un corps ne pourrait jamais être remplacée par la froideur d'une photographie, qu'un mot d'amour prononcé au creux d'une oreille valait 10'000 messages. Il n'en avait cure.

Finalement, elle avait abandonné, se persuadant que si Élias réussissait tout de même à suivre une scolarité normale et qu'il obtenait son baccalauréat, c'était le plus important.

L'adolescent s'en sortait, même si parfois, il ne se rendait pas en cours pour jouer, comme ce jour-là. Ses amis, plus virtuels que réels, venaient des quatre coins de la France et de Suisse aussi. Alors qu'il entamait une nouvelle partie, son téléphone portable vibra.

— Hé, frérot, ça pulse ?

— Wesh, ça va. Je suis en partie, là. Je peux te rappeler dans cinq ?

— Ouais, ok. Vas-y. Rappelle-moi.

L'appel de Noah l'avait interrompu à un moment crucial du jeu. Il allait affronter le boss qui gardait l'accès au niveau supérieur. Le « boss » (chef en français) était l'ennemi le plus puissant qu'il devait combattre à la fin d'une partie. Élias avait atteint le niveau 12. L'un des plus difficiles. Dans *Witchhunt*, ce personnage était représenté par un sorcier, dont les pouvoirs augmentaient au fur et à mesure des étapes de jeu franchies. Il était déjà presque 9h45 et dans un quart d'heure aurait lieu l'événement qu'il attendait depuis des semaines. Il rappela son ami.

— Noah... J'ai pas le temps. On s'appelle après l'*Event* ?

— Ok, wesh, c'est mieux... J'arrive pas à faire de *Kill*.

— Moi, je vais passer au 13 là...

— À tout', mec !

— À tout', frère.

L'écran se mit à clignoter. Élias avait les pieds qui tambourinaient de plus en plus nerveusement le sol et ses doigts s'agitaient sur la manette. Noah, bien qu'il se trouve à 60 kilomètres de là, dans la campagne genevoise, devait être exactement dans le même état que lui. Si sa mère venait l'enquiquiner maintenant, elle passerait un mauvais quart d'heure. Elle était sortie faire des courses et son absence l'arrangeait bien. Elle ne le dérangerait pas dans ce moment crucial. Élias devenait fou. Qu'allait-il se passer ? Sur son téléphone, qui n'arrêtait pas de s'allumer et de vibrer, s'affichaient des centaines de notifications de messages envoyés par ses amis et les groupes de *gamer* dont il faisait partie. Tous n'étaient toutefois pas au courant de son activité du jour. Certains ne se doutaient pas une seconde de l'existence même de ce jeu. Il n'était disponible que pour une poignée d'initiés. Sa participation n'avait pas été chose aisée. L'adolescent

voulait conserver ce privilège à tout prix et était capable de tout pour y parvenir, à commencer par mentir. Mais ce n'était malheureusement pas tout, il avait, à plusieurs reprises, franchi les limites de la légalité pour entrer dans l'univers de la chasse et pour devenir un *Hunter*.

Le mystère et l'inaccessibilité étaient les composantes qui rendaient ce jeu particulièrement addictif. Seuls les meilleurs, l'élite, y avaient accès.

À 10 heures précises, devant ses yeux écarquillés, le moniteur sur lequel s'affichaient auparavant les personnages du jeu s'éteignit subitement. Des lettres majuscules blanches apparurent les unes après les autres, dans des caractères froids et durs d'imprimerie, au rythme d'une machine à écrire.

Un message d'aspect impérieux se détachait du fond noir.

OceanofPDF.com

TU AS ÉTÉ ENVOÛTÉ

LA MALÉDICTION COMMENCE AUJOURD'HUI

Image 3

3, 2, 1...

POUR CONTRER LE SORT, RENDEZ-VOUS À MINUIT DANS L'ENDROIT INDIQUÉ AU NIVEAU 14.

SOIS À L'HEURE, SINON TU ES MORT.

OceanofPDF.com

*Quietly he laughs and shaking his head
Creeps closer now
Closer to the foot of the bed
And softer than shadow and quicker than flies
His arms are all around me and his tongue in my eyes
Be still be calm be quiet now my precious boy
Don't struggle like that or I will only love you more
For it's much too late to get away or turn on the light
The Spiderman is having you for dinner tonight*

Lullaby, The Cure

OceanofPDF.com

DANS LA TOILE

Commissariat des Marquissats, juin 2016

ALORS ? Quoi de neuf du côté de ton homme ? Jules vient ce soir ?

Les deux femmes étaient sorties devant le bâtiment, leurs tasses de café à la main, et s'étaient mises un peu à l'écart. Marion Lefort regardait sa collègue avec curiosité et un petit air provocateur. Elle savait qu'Aurore n'avait pas vraiment la tête au travail. D'une part, elle pensait à Jules, qu'elle n'avait pas vu depuis deux semaines, et, d'autre part, au fait que son ami et mentor, le commissaire Rouiller prenait sa retraite, définitivement. Il avait organisé une soirée spéciale qui devait marquer son départ d'Annecy. Avec Aurore, Jules, Bruno et Justine, la compagne de Claude, ils allaient dîner dans l'un des restaurants les plus réputés de la région.

— Aurore ?

— Excuse-moi, Marion. J'étais dans mes pensées...

— Oui, j'ai bien remarqué, répondit-elle en lui adressant un clin d'œil.

— Il est déjà dans le train. Il a pris quelques jours de congé. Il a fait deux semaines non-stop. Alors, il rattrape ses congés. Ils ont de gros dossiers en ce moment... Pas comme nous... affirma-t-elle en expirant la fumée de sa cigarette et en baissant la tête.

— Je ne chôme pas de mon côté, soupira Marion. J'ai cette affaire glauque de l'ado qui s'est suicidée après avoir été harcelée sur les réseaux sociaux...

— Ah oui, c'est affreux. Quelle époque ! C'est tellement triste !

— Et tu n'as pas vu les vidéos que j'ai dû regarder... nous n'étions pas comme ça à leur âge...

— Non, heureusement. On vit vraiment dans un monde étrange. Comment aurions-nous pu savoir que la technologie que nous avons créée nous dépasserait au point qu'elle en viendrait à nous traquer et à diriger nos vies ? Je n'arrive pas à croire que tu passes tes journées de travail à t'occuper de cela... Les technologies de l'information sont des armes presque aussi dangereuses que les armes à feu. Elles détruisent, elles mettent à l'honneur, puis anéantissent, permettent de contrôler et de dominer plus rapidement et efficacement. Parfois, j'aimerais bien savoir les maîtriser comme toi...

— Tu sais, de mon côté, je souhaiterais autant ne pas y être confrontée. Ça a tendance à me rendre parano et surtout vraiment désillusionnée vis-à-vis de l'être humain. Tout ce qui se fait de pire se retrouve sur internet ! Ça ne me donne qu'une envie, celle de m'en tenir le plus éloignée possible. Les criminels auxquels tu as eu affaire étaient des fous et ont accompli des actes ignobles et impardonnables, mais ils sévissaient dans le monde réel. Ils existaient. Alors que là, tout n'est que chimères et mensonges. Des atrocités sont commises sous tes yeux et tu ne peux rien faire. Un sentiment d'impunité et de liberté règne sur le web et pourtant, tout est visible. Le souci, c'est que c'est à l'autre bout du monde, et que tu es un observateur impuissant. Les jeunes ne se rendent pas compte du danger. Eux, ils ne se cachent pas. Ils ne réalisent pas que des prédateurs rôdent. Ils ne saisissent pas l'impact de leurs actions sur la toile et les répercussions dans leurs existences dans le monde réel. Ils dévoilent tout et se livrent, s'exposant sans en avoir conscience. Lorsque je l'ai compris, j'ai tellement été dégoûtée que je me suis désinscrite de tous les sites de rencontre ! Je commence à perdre espoir... Je crois que je vais rester célibataire toute ma vie, répondit-elle en éclatant de rire. J'ai eu assez de cas sociaux comme ça.

— C'est ce que je me disais aussi, avant de rencontrer Jules, confia Aurore d'un ton rêveur.

Elles rirent de bon cœur. Quelle joie de travailler avec Marion ! De plus, leur nouveau patron donnait l'impression d'être quelqu'un de bien.

Le commissaire Bertin se tenait sur les marches à quelques mètres d'elles. Il avait l'air de bonne humeur et son visage portait une expression riieuse. Il avait dû écouter leur discussion depuis le début.

Un peu gênées, Aurore et Marion lui emboîtèrent le pas. C'était l'heure de la réunion.

Les officiers débarquèrent les uns après les autres s'installant autour de la table centrale. Ils allaient brièvement aborder les affaires en cours, les actions à entreprendre pendant la semaine à venir : contrôles routiers et vigilance accrue dans le cadre du plan Vigipirate par rapport aux risques d'actes de terrorisme après les attentats commis sur le territoire français en janvier et en novembre 2015.

Le gouvernement avait notamment décidé d'engager du personnel policier et douanier supplémentaire, d'investir dans les services de renseignements et évidemment de renforcer les contrôles. La capitaine Marion Lefort avait la lourde tâche, en plus de ses activités courantes, de surveiller la mouvance djihadiste et les candidats à la radicalisation sur internet et de transmettre les informations. Aurore Pellet, quant à elle, était un peu désœuvrée. Elle avait à l'œil des petits trafiquants de cannabis qui avaient pris leurs quartiers dans la cité Novel. Il n'y avait pas d'énigme à résoudre. Cela lui convenait, comme elle n'avait pas vraiment envie de s'impliquer dans une nouvelle affaire.

Ils faisaient le tour de table habituel lorsque le commissaire interrompit l'assemblée. Le téléphone du commissaire s'était mis à vibrer. L'appel semblait important, car il fit signe à son équipe de patienter et il sortit pour répondre à son interlocuteur. François Bertin n'avait jamais interrompu un briefing, même lorsqu'il recevait de nombreuses sollicitations.

Marion et Aurore se lancèrent des regards intrigués.

Les participants à la réunion commencèrent à s'agiter. Bavardages, blagues. Une classe d'élèves indisciplinés qui profitaient de l'absence du professeur. *Quand le chat n'est pas là, les souris dansent*, songea Aurore. La capitaine surfait sur internet et regardait la carte du restaurant dans lequel ils allaient dîner avec Rouiller. *Hmmm*, elle en avait l'eau à la bouche. Son ancien patron ne faisait pas les choses à moitié.

La porte se rouvrit. Tous suspendirent leurs activités. La mine préoccupée de leur supérieur ne laissait pas de place au doute. Il s'était passé quelque chose de grave.

— Je viens d'être contacté par ma collègue de Thonon, le commissaire Nathalie Blanc. Ils ont besoin de notre concours sur une affaire sordide. Ils nous avertissent tard, malheureusement. En résumé, deux corps d'adolescents ont été retrouvés à Brenthonne, samedi matin, au château

d'Avully, par une femme qui devait se marier, dans une mise en scène un peu particulière. Les deux victimes sont de jeunes gens. Il s'agit d'une fille de 16 ans et d'un garçon de 17 ans, appartenant à des familles bourgeoises de la région. La piste criminelle est envisagée et le procureur a ouvert une enquête. Comme vous le savez, Thonon ne dispose pas d'effectifs suffisants et formés pour les enquêtes de cette envergure. Le commandement a donc fait appel à moi.

Un silence de plomb régnait dans la salle, lorsqu'il s'interrompit quelques instants pour réfléchir. Les officiers présents essayaient de se faire discrets, regardaient leurs chaussures, leurs collègues, leurs pieds, pour éviter d'être désignés par le chef. Aurore s'était faite toute petite sur sa chaise.

— Capitaine Pellet, vous êtes affectée à l'affaire avec le concours de Walonsky. Capitaine Lefort, en appui, au commissariat. La séance est levée pour aujourd'hui. Pellet, restez ! Pour que je vous briefe sur les éléments dont je dispose. Les autres, rompez.

Aurore soupira et souffla intérieurement. *Pourquoi moi ?* Elle savait que sa soirée serait gâchée et qu'elle arriverait en retard au repas. Une année auparavant, cela n'aurait posé aucun problème. Son travail passait avant tout. Aujourd'hui, elle avait changé son fusil d'épaule. Sa vie privée méritait de l'attention et elle avait levé le pied. Elle avait essayé, tout du moins.

ASILE

Demi-quartier, Haute-Savoie, juin 2016

LA nuit n'était pas encore tombée. Les minutes de lumière supplémentaires étaient particulièrement bienvenues après un hiver qui semblait s'éterniser. Élias avait décliné l'invitation de ses amis de les retrouver au Rostachon, leur lieu de prédilection pour boire des bières et discuter. Il avait un autre rendez-vous bien plus important et trépignait d'impatience. Enfermé dans sa chambre, l'ado s'était morfondu toute la soirée. Tournant en rond, jouant un peu sur sa console, puis sur son téléphone portable, il ne tenait plus en place. Lorsqu'il avait entendu que les voix émanant du téléviseur dans le salon s'étaient tues et que sa mère s'était rendue dans la salle de bain, puis avait fermé la porte de sa chambre, il s'était dit qu'il pouvait enfin partir. Il ne fallait pas qu'il tarde. Il était déjà 23h00. Il devait faire vite.

Le lieu de rencontre se trouvait à plus de 30 minutes de trajet. Il commença à stresser. S'il était en retard, il perdrait et serait exclu. Minuit Pile. Il revoyait le crâne qui s'était affiché sur son écran. *Non, ce n'est pas une option.*

Des milliers de pensées tournoyaient dans sa tête. Il ouvrit discrètement la porte de sa chambre et se faufila dans le couloir. Le sol était recouvert de carrelage qui donc ne grinçait pas. Élias avait revêtu un jean noir, un pull à capuche de la même couleur et ses baskets préférées. Il avait pris grand soin de bien recharger la batterie de son téléphone portable et d'en prendre une de rechange, au cas où. Comme il était habitué à faire de la randonnée, il avait toujours un sac à dos, rempli de matériel nécessaire à la survie, prêt et à portée de main : un couteau suisse, une gourde, des biscuits, un briquet, une lampe torche, un préservatif (on ne savait jamais), un stylo-bille et un câble. Il y avait ajouté une petite bouteille de soda et des chips. Sa moto 125

cm3 était garée de l'autre côté de la rue dans le garage couvert qu'ils partageaient avec le voisin. Son pot d'échappement faisait un bruit infernal. Il pousserait son deux-roues jusqu'à la route principale à 500 mètres pour ne pas se faire repérer et surtout, pour ne pas réveiller sa mère.

La porte d'entrée se referma derrière lui. Il avait réussi. Rien n'avait bougé dans l'appartement.

L'adolescent était pris dans un tourbillon d'émotions contradictoires, son cerveau peinait à suivre et ses nerfs étaient mis à rude épreuve, vacillant entre excitation et angoisse. Quelle surprise allait bien pouvoir lui réserver le jeu ? Il connaissait sa destination, ce qui ne le rassurait pas vraiment. Il s'y était déjà rendu à deux reprises, une fois la journée, une fois la nuit, avec ses amis quelques mois plus tôt. Ils aimaient explorer les lieux abandonnés et se faire peur. *Urbex* : l'exploration urbaine était l'un des hobbies favoris de son meilleur ami, Enzo. Ils filmaient leurs exploits puis les diffusaient sur YouTube. Les anciens sanatoriums du plateau d'Assy faisaient partie de leurs objets de visites préférés et parmi eux, l'immense bâtiment lugubre de l'hôpital Martel de Janville.

C'est là qu'il devait être dans moins d'une heure et c'est aussi à cet endroit qu'il avait eu la trouille de sa vie.

Enfin arrivé à la nationale, il revêtit son casque et mit le moteur en marche. Il n'avait pas une minute à perdre. Il s'était amusé à trafiquer sa moto. Elle allait plus vite mais faisait un boucan d'enfer. Heureusement pour lui, malheureusement pour les habitants des villages et des hameaux aux alentours. Il faisait particulièrement sombre cette nuit-là. Malgré la pleine lune, alors dissimulée derrière de gros nuages, l'obscurité était impénétrable. Les lampadaires étaient éteints, l'éclairage public subissait certainement une avarie, c'était récurrent. Lorsque le réseau électrique était surchargé ou en cas de tempêtes et de chutes de neige trop importantes, la commune faisait le choix de s'épargner la panne générale du réseau en coupant ce dernier en premier lieu. Mauvais œil ou coup de chance, c'était difficile à dire. Le phare de sa moto éclairait suffisamment et la situation l'arrangeait. Il pensait qu'on le repérerait moins facilement ainsi, mais il oubliait souvent le vacarme qui provenait de son pot d'échappement. Il roulait à vive allure sur la route de Sallanches et arrivait à pleins gaz sur le premier lacet serré de la route vers le lieu-dit de demi-lune. Soudain, il vit une forme humaine blanche apparaître près des catadioptres vers le fossé. Il

appuya brusquement sur les freins et son engin pila juste avant d'emboutir la femme qui s'était jetée sur la voie. Il dérapa, ses pneus fumaient. Un peu sonné et surtout effrayé, il était sous le choc. Se remettant de ses émotions, il regarda devant lui dans la direction où s'était trouvée la silhouette étrange quelques fractions de seconde auparavant. Il n'y avait plus personne. *J'ai des hallucinations.* Il resta immobile ainsi pendant un moment contemplant le reflet de son phare sur les triangles signalant le virage. Il vit un papier blanc sur le sol. *Ça ne va vraiment pas ! J'ai pris ce papier pour une personne. Il devait voler et dans la lumière de mes phares, j'ai cru voir quelqu'un. Ça doit être le stress. Putain, je n'y crois pas. J'ai de la chance, j'aurais vraiment pu tuer quelqu'un... et avoir un accident... J'aurais pu mourir aussi.*

Il descendit la béquille de son deux-roues décidant d'aller voir cette feuille volante qui aurait pu lui coûter la vie. Il la ramassa. Sur le papier, se trouvait un texte manuscrit. À sa lecture, il écarquilla les yeux, stupéfait. Il dut relire le message à plusieurs reprises.

Le mot lui était adressé. L'écriture était presque illisible. L'encre s'était effacée par endroits, comme s'il avait plu ou que quelqu'un avait laissé couler des larmes sur le papier.

« Élias, tu ne dois pas y aller. Tu vas te rendre complice d'un crime qui ne te concerne pas. Pour ton bien, par pitié, ne joue pas ce soir. Rentre chez toi et ne prends pas en compte les menaces. Ta vie est en danger, si tu t'y rends. »

Je nage en plein délire. Pourtant, je n'ai pas fumé de joint depuis au moins trois jours. Bref. On va oublier tout ça. C'est une mauvaise blague.

À peine avait-il dit cela qu'il se retrouvait à nouveau assis sur la selle de son deux-roues et qu'il tournait la clef pour le faire démarrer. Plus aucune trace du papier ni de son freinage d'urgence.

Une vingtaine de minutes plus tard, à travers les sapins et les pins qui entouraient la route, le jeune homme vit apparaître la silhouette gigantesque du bâtiment lugubre de l'ancien sanatorium à l'abandon.

HANTISES

ÉLIAS avait dû s'enfoncer dans les bois sur un chemin goudronné qui avait l'air de ne mener nulle part. Il avait l'impression de pénétrer dans une bouche grande ouverte, prête à l'avaler. Les arbres, majoritairement des épicéas, cernaient la route et se penchaient sur elle.

La carcasse gigantesque du sanatorium Martel de Janville se dressait à présent devant l'adolescent. Il comprit tout de suite qu'il n'était pas seul. Sur ce qui avait été le parking du centre de soins, d'autres motos et des voitures étaient garées.

Ce bâtiment possédait une aura terrifiante. Ses architectes, Pol Abraham et Henry Jacques Le Même, l'avaient pensé majestueux et stylé. Dernière commande du gouvernement français pour des établissements destinés à accueillir des tuberculeux et des blessés de guerre sur le plateau d'Assy, sa construction s'était achevée en 1937 grâce à un don de la comtesse Roger Martel de Janville. Les retards du chantier et les incidents qui se produisirent à chaque étape de l'édification étaient difficilement explicables et donnaient lieu à de nombreux ragots, soupçons et histoires étranges. Selon certains, le sanatorium serait hanté, des crimes atroces ayant été commis sur l'ancienne propriété sur laquelle était bâti l'édifice. Selon d'autres l'endroit serait maudit. Pour d'autres encore, c'est en son sein, après sa construction, que des événements sombres s'y seraient déroulés... De sanatorium, il n'aurait eu que le nom. Le ministère de la Guerre l'aurait utilisé pour punir, enfermer et expérimenter des traitements sur des prisonniers, criminels, citoyens qu'il voulait voir disparaître de la société. Les soins aux tuberculeux n'auraient été qu'un alibi. Un seul étage dans l'aile ouest y aurait été consacré.

Élias ne connaissait que la dernière version de l'histoire du sanatorium. Rien que d'y penser, il en frissonnait. Lors de son expédition nocturne avec ses amis, leurs découvertes avaient dépassé son imagination. L'endroit avait également été souvent squatté par des marginaux qui n'y résidaient pas longtemps. On distinguait sur les murs des traces équivoques de leur passage et sur le sol de nombreux détritrus. Les pièces étaient insalubres. Mais ce n'était pas cela qui avait tant effrayé les jeunes.

Au premier étage, juste au-dessus de ce qui avait été la réception jadis, ils n'avaient rien découvert d'étrange. Des chambres accueillant autrefois des patients avaient été vidées de leur mobilier et étaient jonchées de déchets, matelas, restes de nourriture, seringues et canettes de bière. Traversant le bâtiment, ils étaient ensuite montés au deuxième étage. Et là, le cauchemar avait commencé. Peu de visiteurs s'y étaient aventurés avant eux et les anciens propriétaires des lieux avaient probablement quitté l'endroit précipitamment. Après avoir suivi une allée, les jeunes explorateurs s'étaient retrouvés face à une porte coupe-feu. Ils poussèrent les battants avec difficulté. Elle s'ouvrait sur un sas donnant sur une autre porte à battants. Le couloir qui s'offrit à eux n'avait pas du tout le même aspect. Il ne s'agissait plus d'un couloir d'hôpital de luxe. Il s'apparentait plutôt à celui d'un ancien asile d'aliénés, destinés à des malades dangereux ou à un couloir de prison. Les portes des pièces semblaient renforcées de l'extérieur. Elles comportaient un genre de passe-plat, situé à la hauteur des yeux qui ne s'ouvrait que de l'extérieur.

Or, l'une des chambres était ouverte. Un lit rouillé avec des sangles de contention était renversé sur le sol. Les vitres de l'unique fenêtre étaient cassées et elle comportait des barreaux. Un courant d'air glacial s'infiltrait par l'ouverture et saisit les jeunes jusqu'aux os. Ils échangèrent des regards effrayés et sortirent en se bousculant de la cellule. En venant au sanatorium, ils avaient souhaité se faire peur, force était de constater qu'ils y étaient parvenus. Élias avait ressenti la terreur des patients qui y avaient séjourné. Dans chaque pièce qu'il visitait, des images terribles défilaient dans son cerveau. Des êtres humains avaient été torturés et certains avaient péri dans d'atroces souffrances. Il avait entendu leurs cris, vu leurs yeux exorbités et injectés de sang, leurs plaies causées par la violence des gardiens et des soi-disant soignants ainsi que les escarres dues à leur enfermement et leur immobilité. Élias n'était pas le seul à avoir éprouvé ces sensations, ses amis aussi avaient ressenti ce malaise et cette douleur. Ils ne souhaitèrent donc

pas investiguer plus et redescendirent au rez-de-chaussée. Ils pressèrent le pas pour ressortir du bâtiment. Mais la curiosité était plus forte pour deux d'entre eux. Greg et Enzo désiraient continuer l'exploration, ils avaient déjà récupéré de leur frayeur. Élias aurait préféré quitter les lieux au plus vite. Ce qu'il avait constaté l'avait submergé. Il les supplia :

— Allez les gars ! on se casse. Ça craint ! franchement ! Vous avez entendu ? Il y a des bruits trop chelous... et j'ai vu, j'ai vu... Un truc... Là, juste là... et en haut c'était horrible. Ça suffit.

— Arrête ! Y a rien du tout. T'es vraiment une lopette ! Moi, je ferais bien un tour au sous-sol. Vous venez ? Éli, tu peux rester tout seul ici, si tu veux.

Greg n'en avait rien à faire de la peur de son ami et ne lui laissa pas le choix. Pour rien au monde, il ne serait resté seul que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur.

Ils avancèrent donc à la lumière de leurs torches dans l'un des couloirs du rez-de-chaussée qui menait dans l'aile est. Le hall donnait sur de grandes salles, une salle de repos, des salons de réception et des salles à manger ainsi qu'un réfectoire. Des arcades, à présent occultées par des planches clouées, devaient autrefois être de belles et lumineuses baies vitrées s'ouvrant sur un panorama fabuleux des Alpes et du Mont-Blanc.

Ils venaient de découvrir une chapelle et un escalier qui menait à un étage inférieur. Le lieu de culte était effrayant, mais paraissait être le seul endroit intact et préservé de l'établissement. Tout était à sa place. L'autel sous la nef, les bancs de prière et même Jésus-Christ sur sa croix ainsi que le petit bénitier en pierre à l'entrée témoignaient des cérémonies passées. Des vitraux ornaient les ouvertures au fond. Le temps et l'abandon semblaient avoir épargné la chapelle. Une aura surnaturelle s'en dégageait. Les adolescents en eurent froid dans le dos et décidèrent de découvrir ce que pouvait bien dissimuler le sous-sol. Ils revinrent sur leurs pas et descendirent les escaliers qu'ils avaient aperçus et qui rejoignaient un des étages inférieurs et débouchèrent sur un couloir lugubre et froid, avec de vieux néons au plafond et du linoléum tâché et déchiré au sol. Des chariots, des lits, des papiers disséminés gênaient le passage. Ils inspectèrent les lieux. À gauche de l'escalier s'ouvrait une grande cuisine qui devait approvisionner autrefois le bâtiment. Les jeunes décidèrent de ne pas y

entrer. Ils étaient bien plus intéressés par une porte avec des hublots au fond du couloir dans lequel régnait une odeur ferreuse, métallique. Passant par la porte qui émit un grincement sinistre lorsque les deux volets s'ouvrirent, ils aperçurent plusieurs chambres. Il fallait traverser de nouvelles portes battantes pour y accéder. Ils pénétrèrent alors dans une sorte de salle d'opération. Le matériel médical était encore là. Sur un chariot branlant à roulettes, étaient disposés des scalpels, des pinces et des écarteurs sales, qui côtoyaient des restes de cotons et de tissus marbrés de traces brunâtres. Une énorme lampe, attachée au plafond, était dirigée sur un lit curieux, tout en métal, qui disposait de gouttières de part et d'autre de l'assise. Ne souhaitant pas s'éterniser, ils observèrent les placards qui avaient dû contenir des médicaments. On y voyait encore des fioles brisées et étiquetées. Sur l'une des étagères, des éléments indéfinissables flottaient dans des liquides visqueux. Il y avait également deux pièces attenantes. Poussés toujours par une sorte de curiosité morbide, les jeunes se déplacèrent, les uns après les autres, et se trouvèrent face à un mur composé de tiroirs superposés.

— Oh putain ! Jura avec la voix chevrotante, le jusque-là si hardi Greg, qui avait soudain perdu son sang-froid. Les gars ! Les gars ! C'est une morgue... montrant l'un des compartiments entrouverts avec un doigt tremblant.

Ses camarades, bouche bée, ne parvinrent pas à articuler un mot. Après avoir suivi du regard ce que désignait leur ami, ils contemplaient à présent à travers l'ouverture sur la prochaine pièce un énorme four duquel s'échappait un conduit tout aussi imposant. Le tuyau devait être relié à la magnifique cheminée taillée dans la pierre qu'ils avaient remarquée dans l'un des salons au rez-de-chaussée. Ils réalisèrent que la chapelle, qu'ils avaient visitée juste avant, avait été construite au-dessus de la morgue qui se trouvait au premier sous-sol.

— Franchement, les gars c'est trop flippant ici. Allez, cette fois, on se taille ! bredouilla Greg.

Les autres ne demandèrent pas leur reste. Ils n'attendaient que cette instruction du chef de la bande pour prendre leurs jambes à leur cou.

Les jeunes avaient eu assez de frayeur pour les dix prochaines années et ils avaient prouvé qu'ils n'étaient ni des trouillards ni des lâches. Alors qu'ils avançaient vers les marches menant vers la réception, ils avaient entendu un bruit, comme si quelqu'un avait laissé tomber un objet métallique sur le sol, puis le grincement d'un lit à roulettes qu'on déplaçait. Terrorisés, ils étaient restés immobiles dans un premier temps.

— Oh, mon dieu, les gars, vous avez entendu ça ? murmura Élias dans un souffle.

— Ouais...

— Kch, kch, kch, krouik.

— Putain... Courez ! On s'taille...

Ils remontèrent les escaliers à la vitesse de l'éclair. Le bruit les avait suivis jusqu'en haut. Ne regardant pas derrière eux, ils se précipitèrent à l'extérieur, les poumons en feu. Ils tombèrent tous les quatre à genoux, essoufflés et en panique.

Après cette expérience, Élias et ses potes s'étaient juré de ne jamais y retourner et avaient osé n'en parler à personne. L'adolescent se retrouvait donc à l'endroit des cauchemars qui l'avaient poursuivi presque chaque nuit depuis ce jour-là.

Ses jambes s'étaient mises à trembler lorsqu'il était descendu de sa moto. Il voyait des faisceaux de lumière s'agiter à travers les panneaux de bois des fenêtres du rez-de-chaussée. Les autres joueurs, ses adversaires, étaient déjà là.

Le bâtiment semblait démesuré, hors de propos, sur cette montagne et dans ces bois. Pourtant, il avait eu son heure de gloire. Il existait une dizaine d'établissements similaires dans les environs. Le plateau d'Assy avait été reconnu comme un lieu propice aussi bien pour la guérison de différentes maladies qu'au repos au début du XX^e siècle et pendant l'Entre-deux Guerres. Ainsi, à partir des années 1920, des sanatoriums étaient apparus tels des champignons, malgré l'opposition de la population locale. La région était prisée pour la qualité de son air, sec, et sa situation plein sud, particulièrement favorables pour les soins aux tuberculeux et aux patients souffrant de tout type d'infections pulmonaires. Avec l'arrivée des antibiotiques, de la vaccination, les sanatoriums étaient devenus obsolètes.

Un magnat de l'immobilier avait de grands projets pour le sanatorium Martel de Janville où se trouvait Élias cette nuit-là. L'endroit devait être réhabilité et transformé en immeuble d'habitations. Les appartements seraient vendus à prix d'or en raison de la vue sur le Mont-Blanc. Les travaux de rénovation débutaient la semaine suivante.

Élias avait compris. Le jeu venait à lui, dans la réalité. Il lui fallait à présent entrer dans ce lieu qui le terrorisait pour jouer sa plus importante partie.

OceanofPDF.com

LES MARIÉS DE L'APOCALYPSE

Commissariat des Marquisats, juin 2016

AU cœur de bruits de chaises que l'on poussait et tirait, de chuchotements, de cahiers qui se refermaient et de notifications arrivant sur des téléphones portables, les officiers quittèrent la salle de réunion du commissariat pour rejoindre leurs occupations. Marion Lefort fit signe discrètement à Aurore pour se retrouver après son échange avec François Bertin. Lorsque le commissaire s'installa en face d'elle et la fixa dans les yeux, la jeune capitaine était perdue dans ses pensées. Elle n'entendit pas les premiers mots de son interlocuteur.

— Capitaine Pellet ?

— Oui, oui, pardon, commissaire. Je vous écoute.

— Je vous disais que les deux corps qui ont été retrouvés à Brenthonne ont été identifiés formellement. Les victimes sont âgées de 16 et 17 ans, une adolescente et son copain, originaires tous les deux de Thonon-Les-Bains, Léa Bouchet et Tobias Duperret. Ils sont issus de familles bourgeoises haut-savoyardes. Capitaine, je souhaite que vous vous rendiez sur place pour renforcer les équipes de Thonon et que vous preniez en main l'enquête. Ils ont besoin de quelqu'un comme vous. Ils ne maîtrisent pas la psychologie criminelle et nous pouvons leur prêter main-forte. D'ailleurs, fit-il sur le ton de la confiance, ils m'ont vraiment appelé à la rescousse. Le cas dépasse l'entendement. Les deux victimes viennent de classes aisées, de familles influentes en politique. Nos collègues sont attendus au tournant par le gouvernement. Ils sont sous pression. Je compte sur vous et j'ai confiance en vos talents ! N'hésitez pas non plus à demander de l'aide à l'équipe d'Annecy. Ils se tiennent à votre disposition. Maintenant, il n'y a plus une minute à perdre. On vous attend à Brenthonne, au château d'Avully !

— OK. J’y vais, commissaire.

Aurore passa rapidement par son bureau où l’attendait Marion. Elle expliqua à sa collègue qu’elle devait partir immédiatement et qu’il fallait absolument l’excuser auprès de Claude Rouiller, si elle avait du retard au repas du soir.

Elle redescendit aussitôt sur le parking et se mit en route pour le Chablais.

Les murs centenaires du château d’Avully n’avaient jamais vu autant d’hommes armés depuis la fin du XVIII^e siècle. Il avait d’abord été la propriété de la famille de Sales, puis celle de la famille Guyon, qui l’avait restauré et mis à disposition pour des événements. À la place d’invités endimanchés et festifs, il accueillait des gendarmes, des policiers, des ambulanciers et des curieux que les forces de l’ordre avaient bien du mal à chasser. Lorsqu’Aurore Pellet parvint sur les lieux, les TIC étaient à l’œuvre depuis plusieurs heures et la levée des corps avait déjà été effectuée. Elle arrivait après la bataille, pour la première fois. Les cadavres avaient été enlevés pour autopsie à Genève en Suisse. Le département de pathologie du professeur di Giorgio à Annecy était débordé. La coopération entre les réseaux hospitaliers français et suisses fonctionnait très bien et comportait de grands avantages. En revanche, cela ne faciliterait pas forcément la tâche des enquêteurs français.

La capitaine fut impressionnée par cette forteresse. Elle s’imagina arrivant sur sa monture après une longue chevauchée pour demander le gîte et le couvert avec en musique de fond le générique de la série *Game of Thrones*. Elle songeait aux batailles épiques, aux joutes, aux festins aux lueurs des bougies à la dureté de la vie et la misère des personnes qui ne jouissaient pas d’une bonne naissance, condamnées à la servitude, à la violence également et à la difficulté de vivre en ces temps en étant une femme. Elle n’aurait certainement pas pu exercer son métier d’enquêtrice à cette époque et encore moins être « chevalier ».

Aurore revint sur terre lorsqu’elle remarqua le bandeau rouge et blanc de la police qui avait interdit l’accès à tout individu extérieur à l’enquête.

Elle fut accueillie par un officier en uniforme qui lui demanda ses papiers. Il lui signifia que les TIC prélevaient encore des indices et que le

capitaine Morand, chargé de l'affaire, ainsi que le maréchal des logis-chef Favre de la brigade de recherche de la gendarmerie commençaient à s'impatienter, ne la voyant pas arriver.

Effectivement, elle aperçut un gendarme et un homme en civil s'entretenir au milieu de la cour du château. Il y avait également de nombreux petits écriteaux numérotés sur le sol. Des enquêteurs revêtus de combinaisons blanches s'y promenaient et donnaient l'impression de survoler la scène de crime. Tout cela lui semblait banal, terriblement banal. Ce sentiment se révélait être particulièrement effrayant. Personne ne devrait s'habituer à une scène de crime.

Peut-être était-ce un mécanisme de protection ?

Elle ne s'était même pas rendu compte qu'elle avançait en direction des deux hommes qui visiblement la scrutaient de bas en haut avec un air peu amène.

— Capitaine Aurore Pellet ? L'interpella le gendarme. Il perdait patience et le ton de sa voix n'avait rien d'amical.

— Désolée pour mon retard. Oui, c'est bien moi. Capitaine Pellet, police judiciaire d'Annecy. Il y avait des embouteillages sur la route, et comme ce n'était pas une urgence absolue... je vous prie de bien vouloir excuser mon arrivée tardive. Vous devez être le maréchal des logis-chef Favre et vous le capitaine Morand ?

— Affirmatif. Enchanté, et merci encore de nous soutenir sur cette affaire qui s'annonce compliquée.

C'était le gendarme qui avait pris la parole. Il la regardait avec un air hautain et sa voix était cassante.

On ne brûle plus les sorcières, ni même les livres, mais on brûle toujours les idées.

Jean Dutourd

OceanofPDF.com

BÛCHERS

Brenthonne, Haute-Savoie, 1715

DES clameurs montaient depuis la cour au-dessus des murs et des remparts, traversant les douves jusque dans le village un peu plus loin, sur les collines et en direction du lac. La herse avait été levée et était restée ouverte dès l'aube afin de permettre à la foule d'assister à l'événement du jour : l'exécution d'une condamnation à mort pour sorcellerie prononcée lors d'un procès. L'affaire avait fait grand bruit dans le duché de Savoie.

La foule scandait :

— Sorcières ! Sorcières ! Sorcières ! Au bûcher ! Au bûcher ! Que la possédée par le vilain brûle en enfer ! Sorcières ! Sorcières ! Sorcières ! Au bûcher !

Jeunes et vieux, nobles et gueux, se bousculaient pour mieux voir l'échafaud dressé tout au fond de la cour. Les sœurs Jeanne et Claudine Gras, toutes deux cordières sur la commune d'Avully, étaient poursuivies pour des actes de sorcellerie. Nicolarde Barbier, qui les aurait aidées dans leur entreprise maléfique était également mise au pilori. Claudine Gras fut, quant à elle, condamnée à assister à l'exécution de sa sœur à Chambéry, puis à subir le même sort que cette dernière à Brenthonne avec leur présumée complice, Nicolarde Barbier.

Quels crimes avaient commis ses femmes ? Personne ne le savait exactement, car elles étaient accusées de tous les maux et de toutes les catastrophes. La récolte était-elle mauvaise ? Le puits était-il asséché ? Une vache ne pouvait pas allaiter ?

La cause de tous ces malheurs était connue. Les sœurs Gras avaient jeté un sort, avaient porté leur malédiction sur l'ensemble de la commune en raison de leur pacte avec le diable. Y en avait-il des preuves ? Rien n'était

moins sûr. Mais la chasse avait commencé, et elle se poursuivrait, car il fallait donner un visage au mal, le personnifier. Ces femmes étaient son incarnation, d'une part à cause de leur métier, d'autre part, simplement parce qu'elles appartenaient au sexe féminin. La profession des deux sœurs, cordières, constituait en elle-même un indice suffisant pour tout inquisiteur ou chasseur de sorcières. Elles créaient et fabriquaient des cordes et maîtrisaient la science des nœuds, des liens. Ce savoir était rattaché à la détention d'un pouvoir supérieur et manipulateur. À cette époque, toutes connaissances extraordinaires prouvaient, comme beaucoup d'autres talents d'ailleurs, l'utilisation de la sorcellerie.

Pour qu'il y ait un procès en sorcellerie, il fallait pourtant qu'il y ait de véritables crimes et les accusateurs devaient en apporter les fondements.

Qui pouvait témoigner de leur implication dans les catastrophes pour lesquelles elles étaient tenues responsables ? Personne, en réalité, car il ne s'agissait que de ouï-dire. La société d'alors, manichéenne à l'extrême, ne pouvait accepter en son sein la différence.

La sentence avait été prononcée sans aucune chance laissée de se défendre aux condamnées.

Pendaison, puis crémation, en public, devant ceux qui les avaient dénoncées.

— Sorcières ! Sorcières ! Au bûcher !

Les cordes s'étaient tendues. Les cous s'étaient brisés dans le bruit des acclamations.

Puis, des flammes gigantesques étaient venues lécher la galerie sous laquelle les trois bûchers avaient été installés dans la cour.

L'air était vicié par la fumée et l'odeur mêlant les chairs et les tissus brûlés insoutenables. Cependant, la foule ne s'éparpillait pas, fascinée par cette exécution et tenue par l'espoir qu'avec leur disparition tous leurs maux s'évanouiraient instantanément.

* * *

Au même endroit, trois siècles plus tard

Lorsque Aurore aperçut les bûchers que les enquêteurs avaient laissés comme ils les avaient trouvés le matin même, alors qu'ils fixaient la scène de crime, elle eut l'impression d'être projetée au Moyen-Âge, encore une fois, mais aussi plongée dans l'indicible. Une exécution en bonne et due forme. La chasse aux sorcières. L'époque des grands bûchers où les femmes étaient accusées de tous les maux. Une sale période. Elle ne put s'empêcher de se mettre à leur place. Si elle avait vécu à cette époque, Aurore aurait grossi les rangs des « sorcières ». Sa vocation de policière et d'enquêtrice, son talent de psychologue, sa détermination et son caractère auraient certainement été perçus comme des dons du diable. L'étincelle d'étonnement, et, peut-être le mépris, qu'elle avait lu dans les yeux du capitaine et du maréchal des logis-chef lorsqu'elle était arrivée avait confirmé son ressenti. Ils ne s'attendaient pas à ce qu'une femme ait été désignée pour les aider.

Son guide, le gendarme, semblait à présent complètement décontenancé. Son visage était blême et il avait perdu son arrogance. Il n'avait jamais été confronté à ce type de mise en scène macabre. Qui plus est, il avait aperçu les cadavres des deux jeunes gens avant qu'ils ne soient emportés par les ambulanciers.

— Je n'avais jamais vu une chose pareille. Ils étaient, là, les deux pauvres gosses. Oui, des enfants. On aurait dit des mannequins. Au début, la femme qui a découvert les corps a pensé à un spectacle morbide qui aurait été organisé au château. Elle accompagnait une mariée pour préparer le plus beau jour de sa vie qui aurait dû être aujourd'hui... Et comme vous pouvez le constater, cela s'est transformé en cauchemar. Pas de mariage de rêve pour eux... Et surtout des vies brisées.

— C'est sûr... Des adolescents... C'est vous qui êtes arrivé en premier sur les lieux ?

— Oui. La femme, l'organisatrice de la fête a appelé la gendarmerie et les pompiers. Quand je suis arrivé avec mon collègue, elle était en état de choc et la mariée aussi. La propriétaire faisait le tour du château et après elle n'arrêtait plus de parler. Elle s'inquiétait surtout pour les futures locations... C'était la moins perturbée des trois. Ensuite, j'ai vu les corps... c'était vraiment terrible... je ne pouvais pas croire que c'était réel.

— Je vous comprends. J'ai eu souvent ce sentiment...

En affirmant cela, Aurore se rendit compte de la froideur de ses propos et de son propre détachement. Les horreurs dont elle avait été témoin l'avaient-elles blindée ? Ou était-ce simplement la carapace qu'elle avait mis des années à construire qui remplissait enfin son rôle ? Elle reprit ses esprits et le cours de l'enquête.

— Les trois femmes sont-elles encore sur place ? Les avez-vous déjà interrogées ?

— Euh, oui et non. Nous nous sommes entretenus avec elles. Mais, Jordana, l'organisatrice, et Daniela, la jeune mariée, étaient dans un tel état que nous n'avons rien pu en tirer. Elles sont rentrées chez elles à présent. En revanche, Sophie, la propriétaire des lieux, elle, était très bavarde, comme à son habitude, il paraîtrait. Et elle n'a pas voulu partir. Elle doit encore être quelque part dans la forteresse...

— OK. Merci. Je vais aller voir les bûchers de plus près et après, si vous le voulez bien, vous me conduirez auprès d'elle. Avez-vous découvert d'autres preuves ou indices qui expliqueraient comment une telle chose a pu se produire ici ?

— Il n'y a aucune trace d'effraction. Celui ou ceux qui ont commis ces crimes sont entrés tout à fait normalement. Ils devaient avoir les clefs. Il est impossible de pénétrer dans l'enceinte de la maison forte et surtout dans la cour sans forcer les deux portes extérieures. Nous nous sommes aussi demandé comment ils avaient pu construire et installer les bûchers en si peu de temps. C'est de là que nous déduisons qu'ils étaient plusieurs... inimaginable de dénicher les matériaux nécessaires à l'intérieur. Nous n'avons rien trouvé de suspect, pas d'armes, pas d'empreintes, pas d'objets qui n'auraient pas leur place ici. L'endroit avait déjà été préparé pour le mariage. Un nombre important de fournisseurs de service étaient entrés et sortis : fleuriste, traiteur, DJ, etc. Les circonstances rendent notre enquête vraiment difficile.

— En effet...

La capitaine se rendait compte de l'ampleur de la tâche.

— Quelles ont été les conclusions préliminaires du médecin qui est venu pour constater les décès ?

Le visage du gendarme blêmit encore plus.

— Ils sont morts tous les deux par asphyxie. Ils portaient une corde au cou. Ils ont été pendus...

Le silence d'Aurore et le regard qu'elle adressa au maréchal des logis-chef furent la plus éloquente des réponses. Elle s'approcha des bûchers, placés sous bonne garde des TIC.

Elle fut instantanément transportée plusieurs siècles en arrière. Comment avait-on pu imaginer et mettre en œuvre une telle scène ? D'après ses lectures, les sorcières n'étaient pas brûlées vives, contrairement à ce que le commun des mortels pensait et ce qui était représenté dans les fictions. Apparemment, les criminels connaissaient l'histoire et cette particularité. Les victimes étaient déjà mortes lorsqu'elles avaient été disposées sur les bûchers. Les cordes, qui avaient permis de les pendre avant étaient attachées sur les deux poteaux au centre du bûcher. Visiblement, les cordes avaient été coupées. L'exécution avait eu lieu ailleurs. Après cette constatation, elle leva les yeux et fit une découverte étonnante qui avait échappé aux enquêteurs.

Au-dessus de sa tête et des bûchers, il y avait une coursive avec un balcon fermé, qui comportait une balustrade. La loggia offrait une vue d'ensemble sur le château. Elle était recouverte d'un avant-toit qui la protégeait des intempéries, mais qui tenait au sec aussi une petite partie de la cour, donc l'endroit où se trouvaient les bûchers. La charpente était composée d'une poutre qui courait sur toute sa longueur. Aurore constata immédiatement les deux nœuds de cordes. Les victimes avaient été pendues à cet endroit et les enquêteurs qui l'avaient précédée n'avaient pas vu ces éléments.

FOLIE

Saint-Gervais-les-Bains, mars 1986

COMBIEN de fois l'avait-on traitée de folle ? Combien de fois avait-elle entendu des gens murmurer dans son dos : « Sale traînée ! Putain ! Sorcière ! » Combien de fois avait-elle aidé ceux qui l'insultaient peu de temps auparavant ? Elle était fatiguée de cette vie, épuisée de devoir affronter chaque jour les ragots et les qu'en-dira-t-on. Elle n'en pouvait plus. Ses enfants étaient grands. Même s'ils n'étaient pas encore vraiment adultes, ils n'avaient plus besoin d'elle. Ils allaient au lycée, avaient de bonnes notes. Leur avenir financier était garanti et ils ne manqueraient jamais de rien. Elle s'en était assurée.

Ce soir-là, elle s'était enfermée dans le chalet de Saint-Gervais qu'elle partageait encore avec eux. Ils étaient en pensionnat en banlieue parisienne et ne revenaient que parfois le week-end. Mona avait été seule, sinon. À quarante ans, elle s'était battue pour sa survie et celles de ses enfants. Sa situation avait toujours été précaire. Le père des gosses payait ce qu'il fallait pour qu'elle se taise. C'était d'ailleurs lui qui s'acquittait des traites pour l'internat. Mais son implication s'arrêtait là. Il lâchait ces sommes par peur, car elle avait menacé de révéler leur secret. Ce chantage était un accord tacite entre eux. C'était également le seul lien de cet homme avec ses enfants. Eux-mêmes n'en savaient rien et ignoraient tout de son identité. Leur père n'avait jamais existé. Il était mort.

Pour pouvoir subvenir à ses besoins, Mona faisait les yeux doux aux notables de passage dans le bar dans lequel elle travaillait comme serveuse. Elle soignait également gratuitement les diverses blessures à l'âme et au corps de certains des villageois. Elle détenait le secret, lisait les cartes et connaissait les vertus des plantes. C'était toutefois sa capacité d'écoute et son empathie qui étaient plébiscitées aussi bien par les hommes que par les

femmes. Ils s'accoudaient au bar se saoulaient ou buvaient juste un café et s'épanchaient auprès d'elle. Elle était là pour entendre tous leurs griefs, leurs confessions, leurs malheurs, leurs hontes. Elle avait une oreille qui ne jugeait pas. Or, la plupart ne retenaient que ses extras. Son étiquette de personne de mauvaise vie lui collait à la peau et la signalait comme le néon criard d'une devanture de magasin. Ses dons lui avaient fait plus de mal que de bien en fin de compte, car on l'avait clouée au pilori et condamnée à plusieurs reprises. Épouses jalouses ou trompées, Mona était l'unique responsable de l'infidélité de leur époux. La quarantenaire affichait pour son âge et son métier une beauté époustouflante. Son visage ne portait pas les traces de sa vie difficile. Son grain de peau était parfait. Son teint pâle, ses yeux clairs et vifs, ses magnifiques cheveux bruns qui descendaient en longues boucles jusqu'à ses fesses attisaient le désir des hommes et la haine des femmes. La veille, alors qu'elle travaillait et que le bistrot était plein, une cliente avait fait scandale, en la prenant à partie et en l'insultant devant tout le monde. Ensuite, elle l'avait agressée en se jetant sur elle avec des ciseaux dans l'intention de lui couper sa tignasse. Le patron avait dû intervenir et séparer les deux femmes qui se battaient. Ce n'était pas la première fois que cela arrivait. À la suite de cela, Mona avait perdu son emploi. Le bistrotier ne pouvait pas se permettre ce type d'incidents dans son établissement, car la concurrence à Megève était rude. Des bagarres ne donnaient pas une bonne image. Se séparer de Mona avait été l'unique solution. Il avait dû la renvoyer à contrecœur. Comment la femme allait-elle expliquer la perte de son emploi à ses enfants qui avaient déjà honte d'elle ?

Elle avait ainsi compromis la seule chose qui la rattachait à une vie normale. Mona, avec ce licenciement, ne retrouverait jamais de travail dans la région.

En rentrant chez elle, Mona avait bu tout l'alcool dont elle disposait. Avalant une boîte entière de comprimés de *Lexomil*, elle pensait ne pas se réveiller le lendemain et avait rédigé une brève lettre à ses enfants. Pourtant la mort n'avait pas voulu d'elle. La tête embrumée, elle avait émergé à 14h00, couchée sur le carrelage de la cuisine, en sous-vêtements, le papier froissé entre les doigts, une bouteille de vodka cassée à côté d'elle.

Elle était désespérée, car même la grande faucheuse ne désirait pas l'accueillir. Elle devait trouver un moyen plus radical pour y parvenir.

* * *

Brenthonne, juin 2016

Dans la cour du château, les TIC avaient terminé la collecte des indices et commençaient à remballer leur matériel. Aurore quant à elle, toujours accompagnée du gendarme, venait d'être informée que le procureur de Thonon, Baptiste Antoine, souhaitait s'entretenir avec elle. La capitaine de police judiciaire avait rendez-vous le lendemain à 07h00 aux Hôpitaux universitaires de Genève pour l'autopsie.

C'était certain à présent, elle louperait non seulement le repas organisé par Claude Rouiller pour son départ, mais elle ne pourrait également pas profiter de Jules dès son arrivée, elle se dirigea vers sa voiture en traînant les pieds. Elle devait se rendre à Thonon. Le procureur de la République, Baptiste Antoine avait des consignes et des informations à lui transmettre. Or, cela semblait important, car il était relativement rare que l'avocat général rencontre les enquêteurs, et qui plus est, une policière appelée en renfort. Il devait s'agir d'une affaire vraiment délicate. Lorsqu'elle atteignit le centre-ville, elle se dirigea naturellement vers le commissariat, sur la rue de l'Hôtel Dieu pour s'y garer. Elle connaissait l'endroit. Le Tribunal se trouvait juste en face.

Le procureur l'attendait dans son bureau. Le regard vissé sur de la paperasse étalée devant lui. Il semblait réellement préoccupé :

— Ha ! Bonjour Capitaine Pellet ! Entrez et prenez place. Merci d'être venue aussi rapidement. Nous avons besoin de toutes les forces vives de nos équipes pour cette affaire.

Aurore peinait à dissimuler sa mauvaise humeur, mais essaya tout de même de faire bonne figure.

— Bonjour, Monsieur Antoine, merci de me recevoir. J'ai, en effet, cru comprendre que nous étions face à une enquête hors normes. J'ai rencontré le maréchal des logis-chef Favre et le capitaine Morand ainsi que les brigades des TIC. Malheureusement, je n'ai pas pu inspecter les corps des victimes, je suis arrivée trop tard. Les malheureux avaient déjà été enlevés.

— Oui. C'est une affaire particulièrement sensible. J'ai dû faire pression sur les familles pour qu'elles nous autorisent à procéder rapidement aux autopsies. Au départ, elles s'y opposaient, mais elles ont fini par céder. Vous savez que nous devons nous rendre demain en Suisse à Genève pour cela, n'est-ce pas ? J'ai fait réserver une chambre dans un hôtel en ville, à Thonon, pour vous pour cette nuit afin que vous n'ayez pas à faire les trajets...

La capitaine le fixait, sonnée. Elle n'avait absolument pas l'intention de rester à Thonon pour y dormir et comptait bien rentrer à Annecy aussi vite que possible. Pourtant, elle n'ouvrit pas la bouche, laissant son interlocuteur poursuivre.

— J'en viens au point essentiel. Les deux victimes appartiennent à des familles influentes de notables de la région. Il me semble que vous étiez déjà au courant. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous louper. La réputation des forces de l'ordre est en jeu. La France a les yeux braqués sur la police. En raison des violences qui ont été commises récemment par certains de ses représentants, nous sommes sous les feux des projecteurs et nous devons absolument redorer notre blason. Entre les actes injustes envers des innocents et notre incompétence, je ne vous cache pas que nous n'avons pas besoin de cela. Le père de la jeune fille assassinée, même s'il était haut placé dans les rangs de l'UMP (Union pour un mouvement populaire), qui nous est plutôt favorable, est un ancien préfet. Il n'hésitera pas à me faire tomber et à couper dans les effectifs, si nous échouons. Et je ne parle pas de la famille du jeune homme... il était l'unique héritier de riches industriels français, installés depuis longtemps dans la région. On nous attend au tournant. Je vous le répète. Capitaine Pellet, cette enquête est désormais entre vos mains. Je compte sur vous. Vous aurez évidemment mon soutien et tout l'appui nécessaire.

Aurore n'avait pas bronché. Elle acquiesçait en silence se gardant de tout commentaire ou remarques. Elle n'avait pas le choix.

— D'accord. J'ai bien compris. J'aurais toutefois besoin de l'aide de mon équipe d'Annecy. Je ne connais pas les officiers de Thonon. Je veux bien collaborer avec eux, mais j'ai également besoin des compétences de mes collègues de la PJ.

— Ce n'est pas un problème. Vous avez carte blanche. Allez voir Nathalie, ma secrétaire, qui a dû revenir de sa pause. Elle vous donnera les informations pour votre logement et vos frais. Je dois vous laisser. J'ai du travail. On se retrouve demain à 07h00 à Genève. Ah oui, encore une chose. Rien, je dis bien, rien ne doit filtrer dans la presse ! C'est important !

Elle hocha de la tête et se leva péniblement. La capitaine avait le sentiment qu'on lui avait déposé une charge immense sur les épaules et que plus la journée avançait plus le poids s'accumulait. Elle se sentait acculée, emprisonnée et écrasée par la responsabilité.

Dans le bureau attendant, une femme blonde d'une cinquantaine d'années, sirotait un thé tout en scrollant devant son écran. Elle aussi avait été réquisitionnée un samedi pour travailler. Elle devait être ravie. Son air renfrogné et las parlait pour elle.

— Voilà, toutes les informations pour votre logement. Les nuitées sont prises en charge par nous. En revanche, vous serez bien aimable de remplir vos notes de frais et de conserver les justificatifs pour vos autres dépenses. Toutes les explications figurent ici... Mais vous devez connaître la marche à suivre... Merci. Bonne fin de journée.

La quinquagénaire avait été expéditive et pas vraiment sympathique. Tout comme elle, elle donnait l'impression de vouloir partir au plus vite.

Bon, je vais pouvoir enfin reprendre la route pour Annecy. Si je roule bien, je serai au resto à 20h30... Un peu de retard. L'hôtel, ce sera pour demain. J'aurai le temps du trajet pour réfléchir à l'enquête.

Kissin' in the blue dark
Playin' pool and wild darts
Video games

Lana del Rey, Video Games

OceanofPDF.com

JEU

Ancien sanatorium Passy, juin 2016

PRENANT son courage à deux mains, Élias poussa la porte de l'ancien centre de soins. Lorsqu'il entra dans le bâtiment, passa le sas et posa les pieds dans le hall où se trouvait autrefois la réception du sanatorium qui l'avait tant effrayé, il fut ébahi. Le lieu avait été totalement transformé. À sa gauche, un pupitre avait été installé. Une walkyrie faisait office d'hôtesse d'accueil. Il y avait à côté d'elle, un écran, suspendu depuis le plafond. Sur ce dernier apparaissaient des pseudos, avec une mention très claire et explicite, « Lives », et, un mot équivoque lui aussi, « Level », auquel était accolé un chiffre. Un rideau noir séparait le comptoir du reste de l'entrée. L'ado se souvenait que l'escalier qui menait au premier étage et celui qui descendait au sous-sol se trouvaient un peu plus loin. Un long hall s'ouvrait ensuite conduisant au salon, le réfectoire et des pièces. Sur la gauche vers les marches, il y avait un endroit qui devait servir de vestiaire au personnel soignant, puis un couloir qui partait vers l'autre aile. Il faisait sombre, mais des spots avaient été apposés à des lieux stratégiques.

La Walkyrie n'avait pas bronché et avait laissé le jeune homme observer les alentours.

Puis, d'un geste un peu nonchalant, elle avait ouvert les bras de façon solennelle, dévoilant sa poitrine partiellement dénudée. Son costume était vraiment impressionnant, tant il semblait réel. Il en était resté bouche bée. La créature était magnifique. De longs cheveux roux et bouclés se répandaient sur ses épaules d'apparence fines, mais très musclées. Elle avait un teint blanc, laiteux, diaphane et des yeux verts fluorescents. Un visage dur aux traits réguliers et une bouche pulpeuse. Un harnais de cuir lui enserrait le cou. Des lanières descendaient sur sa poitrine entourant ses seins ronds et faisant pointer ses tétons vers l'avant. Le cuir courait ensuite

vers son nombril, lui aussi dénudé, et formait une ceinture de laquelle tombaient des peaux de bêtes constituant une jupe très courte qu'Élias ne pouvait pas voir.

Lorsqu'elle ouvrit la bouche, tout en écartant les bras. Le jeune se sentit vaciller. Excité et angoissé à la fois.

— Bienvenue, ô toi, élu, valeureux chasseur des impies. Bienvenue dans le royaume des ténèbres éternelles. Bienvenue à toi qui chercheras à rétablir la lumière et la justice dans ce monde de ténèbres. Tu es Parsifal. Le chevalier à la quête de lui-même. Le Graal t'attend. Ouvre ce rideau, suis les flèches, revêts ton armure. Cette clef t'ouvre les portes de l'armurerie. Laisse-toi guider par la lumière. Tue les impies et les ennemis à ta mission. Ils ne t'épargneront pas. Tu n'as pas d'alliés. À la fin, tu seras seul. Tu as trois vies. Ne les laisse pas filer. Il n'y en a pas une de plus.

Élias saisit la clef que lui tendait la Walkyrie. Ses mains tremblaient et ses yeux ne pouvaient se détacher de son corps magnifique.

— Va, Parsifal ! Va affronter ton destin. Attends l'ouverture du rideau et marche ! Tu auras des choix à faire. Suis ton intuition et ne faiblis pas. Tu as été élu. Sois-en digne !

Il tourna le dos à la créature et fit face au voilage.

Soudain, une musique qu'il avait déjà entendue dans un film – il ne parvenait plus à se souvenir duquel – retentit. En fait, il y avait plusieurs films. Des images se succédèrent dans sa tête à une vitesse folle. *Apocalypse now. The Blues Brother. Le Grand bleu. American Pie.* Quel mélange ! Il sourit intérieurement.

Les pans de tissu s'ouvrirent et il s'avança vers une croix phosphorescente dessinée sur le sol. Nul besoin de consignes supplémentaires. La musique cessa soudainement et un passage se présenta, s'ouvrant sur un couloir plongé dans l'obscurité. À terre, de nouvelles marques, des flèches cette fois. Dans le silence, il parvenait à distinguer des voix, des cris, des bruissements. Même s'il essayait de se raisonner, Élias les trouvait terriblement effrayants. Ce qu'il percevait ne ressemblait en rien à des expressions de joie ou d'amusement, mais bien à des hurlements de terreurs. Il n'entendait aucun rire.

L'ado s'était naturellement dirigé vers le rai de lumière qui transparaissait sous une porte après le dernier signe. Une inscription en fer forgé se distinguait sur le bois, comme sortie de la matière. *Armurerie*.

Il y était. Ouvrant la porte, il vit un vestiaire tout à fait ordinaire avec des casiers marqués de numéros. Il alla directement vers celui doté du numéro 7. Le chiffre qui lui avait été attribué. Parsifal. Perceval, chevalier de la Table ronde, à la recherche de son identité, de son soi, qui ne soupçonnait pas sa force intérieure. Il ignorait quel était le Graal qu'il devait découvrir cette nuit-là.

Un équipement dernier cri, du type de celui que l'on trouvait dans les *lasergames* et les jeux de réalité virtuelle, l'attendait. Les objets étaient tous marqués du 7. Il revêtit tout d'abord le harnais. Il était relativement lourd. Puis, il saisit le casque. Il y avait des écouteurs et des lunettes intégrées.

Dès qu'il eut positionné les écouteurs sur ses oreilles, il entendit à nouveau résonner la chevauchée des walkyries. La lumière s'éteignit d'un coup.

Il n'en revenait pas. Tout semblait si réel.

Son harnais comportait une ceinture où il y avait deux emplacements prévus pour les armes. Il en était persuadé.

De nouvelles flèches phosphorescentes apparurent sur le sol. Il les suivit.

Une voix caverneuse s'éleva dans son casque et au même moment, une paroi s'ouvrit.

— Sers-toi et sois malin ! Prends les armes qui seront tes alliées pendant l'aventure ! Ne l'oublie pas, tu te bats contre les impies et tu es seul ! Et tu ne peux en choisir que deux. Ne te trompe pas.

Toute une panoplie d'équipements s'offrait à lui. Pour avoir expérimenté durant de longues heures de nombreux jeux différents, il savait que les armes pouvaient déterminer l'issue d'une partie, quel que soit le monde, l'environnement et le personnage. Cependant, il ignorait qu'elles étaient ses forces et ses faiblesses ou plutôt celles de son avatar. De ces dernières dépendaient souvent les armes choisies. Comment pouvait-il savoir ? Il réfléchit un instant. Sur l'écran à l'entrée, vers la walkyrie, elles étaient affichées pour les personnes déjà sur le terrain. Élias devait certainement pouvoir les voir également sur ses lunettes. Il tripota un peu son casque et

passa du mode vision nocturne en vision diurne. Il ne s'agissait pas du bon bouton. Il y en avait plusieurs. Il les essaya tous. Soudain, il vit apparaître l'option « menu ». Il y était : Paramètres, son, profil, missions. Il sélectionna « Profil ». Son avatar apparut à l'écran. *Parsifal*. Ses mains se mirent à trembler. Parsifal alias Élias, points forts : agilité, rapidité, intelligence, points faibles : manque de confiance, impatience, blessure à la cheville gauche. Trois vies. Niveau -1. Alliance possible : Galaad, Guenièvre. Cible : Morgane.

Élias n'en revenait pas. Ils le connaissaient par cœur.

Il y avait quelque chose de très dérangeant dans cette situation. Il ne pouvait pas expliquer pourquoi. D'après son expérience de l'univers des jeux, les armes qui correspondaient le mieux à ses aptitudes étaient : l'arc et l'épée. Une masse aurait été un handicap. Il se saisit des deux objets.

La voix s'éleva à nouveau.

— Très bon choix, Parsifal ! Au bout du chemin, vous entrerez dans l'arène. Bonne chance !

* * *

*You expect me to act
Like a lover
Consider my moves
And deserve the reward
To hold you in my arms
And wait
And wait
And wait
For something to happen*

The Cure, Play for Today

Thonon-les-Bains, juin 2016

L'entrevue avec le procureur l'avait passablement irritée. Aurore ne savait pas pourquoi. Peut-être parce qu'elle se sentait lasse et qu'une fois encore son travail venait perturber sa vie personnelle. Elle avait sauté dans sa voiture et s'était dit qu'avec un peu de chance elle ne louperait que les amuse-bouche et les entrées. Le point positif dans tout cela était que les embouteillages n'étaient plus que des mauvais souvenirs à cette heure-ci. Cependant, Aurore devait encore passer chez elle pour se changer. Elle ne pouvait pas se rendre à un dîner gastronomique en jeans, tee-shirt, veste en cuir et *Converse*. Mettant le volume de son autoradio à fond, elle chanta avec Dave Gahan, *It's a competitive world, Everything counts in large amounts, Everything counts in large amounts...*

En conduisant, elle laissa vagabonder son esprit. Des images étranges l'assaillirent pourtant alors que la route défilait devant ses yeux. L'île de La Réunion et ses plages paradisiaques. Une tombe. Un bûcher. Une sorcière s'élevant dans le ciel en chevauchant un balai. *Harry Potter, Hermione Granger et Voldemort*. Une fenêtre avec des barreaux. Des animaux morts allongés dans la paille. Le visage de Jules. Sa VW avalait les kilomètres. Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle atteignait déjà Annecy. La trentenaire flottait entre la réalité et le rêve, comme en transe.

Arrivée devant son immeuble, elle envoya un SMS à Jules pour informer la joyeuse compagnie qu'elle les rejoindrait bientôt. Depuis le parking, elle regarda sa résidence. Certains habitants dînaient sur leur balcon. Des enfants jouaient encore dehors dans le parc arboré. L'été était bien là, à nouveau. Elle aimait les odeurs de grillades qui émanaient des jardins et aussi les effluves lacustres, mélange d'algues, de crème solaire et de légèreté. Ils contrastaient avec l'affaire qui lui avait été confiée. Les deux adolescents n'avaient rien à faire sur une table d'autopsie. Ils avaient plus leur place au bord du lac avec leurs contemporains, dans l'innocence et l'insouciance de leur âge, profitant de la vie et de leur jeunesse.

Le son d'un message arrivant sur son téléphone mobile la tira de ses pensées. C'était Marion. « Dis ma jolie... Jules est en grande forme ce soir ! Rouiller aussi ! C'est quand que tu arrives, on est tous impatients de te voir. » Le texte était ponctué d'un smiley affublé d'un clin d'œil.

Aurore gravit à toute vitesse les escaliers qui montaient au 3^e étage. Elle refusait de prendre l'ascenseur.

Cette politesse de dire : « Hey, nous allons te tuer, mais qu'est-ce que tu veux manger ? », ça m'a vraiment interloqué.

Henry Hargreaves¹, photographe,
au sujet de sa série « No Seconds »,
en 2014 ayant pour sujet les derniers repas
des condamnés à mort aux États-Unis.

OceanofPDF.com

UN DERNIER FESTIN

Sanatorium Martel de Janville, Passy, juin 2016

UN nouveau rideau s'ouvrit. Élias pénétra alors dans un autre monde : le premier niveau du jeu. Il n'était plus dans le sanatorium. Autour de lui, des arbres avec d'immenses racines, des feuilles denses, des fougères, une forêt dans la nuit, sans lumière. Devant lui, un chemin de terre que d'autres avaient déjà dû fouler. Il n'avait aucune idée de ce qui l'attendait au détour des buissons, derrière les troncs millénaires. Des êtres fantastiques, des trolls, des gnomes, des elfes, allaient-ils l'attaquer par surprise ou une bête sauvage aux griffes et aux crocs acérés était-elle tapie dans les bois, prête à le dévorer ? La seule chose qu'il savait c'est qu'il devait avancer le plus vite possible, car le but se trouvait forcément dans le château ou le village. Son ordre de mission était clair : se débarrasser des mécréants et de leur chef pour reprendre le trésor qu'ils avaient volé. Le Graal. Les impies étaient les sorcières, les druides, les magiciens et leurs alliés. Comment les reconnaître ? Ils avaient la marque du diable sur la nuque ou sur l'épaule. Parfois, ils cachaient bien leur jeu. Il n'était pas si aisé de les débusquer. Leur chef était un homme vêtu de noir qui portait toujours une capuche pour dissimuler les cornes qui lui avaient poussé sur le haut du crâne. La personnification du mal. Le diable en personne.

L'adolescent avait le ventre qui gargouillait. *Je suis un idiot, j'aurais dû manger avant de partir. Qui sait quand je pourrais à nouveau avaler quelque chose et la nuit risque d'être longue.* Il avait dû déposer son sac à dos à l'entrée ainsi que toutes ses affaires. Sur le moment, il s'était dit que c'était normal. À présent, un malaise l'avait envahi. Pourquoi ne pouvait-il pas se munir de son portable ni de ses documents personnels ? Ce n'était qu'un jeu... Il aurait dû pouvoir arrêter, prendre une pause, manger, téléphoner, s'il le souhaitait, comme il le faisait chez lui. Apparemment, les

règles avaient changé. Ici, il était Parsifal et il ne devait faire plus qu'un avec son avatar.

* * *

Annecy, juin 2016

Ses amis s'impatientaient. Le restaurant se trouvait seulement à cinq minutes. Le bâtiment abritant l'hôtel et la table à la cuisine étoilée respirait le chic, le raffinement et la volupté. Garant sa voiture sur le parking, elle se sentait un peu gênée lorsque le maître d'hôtel l'accueillit et l'invita à le suivre jusqu'à la terrasse où étaient attablés ses amis. Ne portant que rarement des escarpins et des robes, plus à l'aise en baskets et en jeans, elle semblait perdre l'équilibre à chaque instant.

Lorsque Rouiller la vit, il la héla d'une voix aussi tonitruante qu'inappropriée : « Enfin ! Aurore ! Nous mourons de faim ! ». La trentenaire s'immobilisa, rouge de honte, s'apercevant que tous les clients du restaurant avaient les yeux braqués sur elle. Aurore se fit aussi petite que possible en se cachant derrière le maître d'hôtel, qui après l'intervention sonore de l'ancien commissaire, avait marqué un temps d'arrêt, manifestement peu habitué à ce genre de comportements. Une belle assemblée, un peu éméchée ! Ils n'avaient pas encore commencé le repas et avaient enchaîné les apéritifs. A 21h30, ils l'attendaient depuis plus d'une heure et demie et avaient déjà pu avaler gin-tonics, spritz et autres boissons. Même Justine avait l'air joyeuse et avinée, elle, qui d'ordinaire n'appréciait pas du tout que Claude ne lève le coude.

La capitaine s'assit entre Jules et l'ancien commissaire et caressa au passage la main de son amant discrètement. Il lui adressa un sourire doux et empli de désir. Marion, assise en face d'elle, lui fit un clin d'œil. L'ambiance était vraiment à la fête.

— ENFIN ! La soirée peut commencer !

Ils attendirent qu'Aurore ait commandé à son tour une boisson, levèrent leurs verres et trinquèrent.

Le futur flic à la retraite avait essayé d'imposer que personne ne parle de travail ce jour-là, mais cela s'avérerait particulièrement difficile, comme il

s'agissait de leur lien à tous, et presque d'une passion commune.

Aurore se sentait enfin bien. Pendant ce temps, Justine et Marion dissertaient sur l'inconstance des hommes et sur la crise de la quarantaine, qui chez certains, avait tendance à se manifester plus tôt. Elles riaient de bon cœur. Jules, Bruno et Rouiller étaient partis dans une grande discussion philosophique sur la vie après la mort. Aurore avait décroché. Elle contemplait les assiettes vides devant elle et le luxe dont ils étaient entourés, les sens encore submergés des odeurs, des saveurs fines et des goûts délicats de leur dîner. Ses pensées refusaient de se plier aux injonctions de son cerveau et de sa raison et la ramenaient à son enquête, dont elle ne souhaitait pas parler. Son esprit ne trouva toutefois pas le calme. Comme les mauvaises habitudes, plus on essayait de les dompter, plus elles s'ancraient et revenaient à la lutte.

Un dernier repas. Un ultime festin. Le seul indice de l'humanité des condamnés à mort en regard de l'aspect monstrueux conféré par la société. Redonner de la normalité, un côté humain, à des criminels qui étaient accusés d'avoir commis des actes méritant de leur ôter la vie. C'est ce qu'on voulait montrer à l'extérieur. Les femmes qui avaient été exécutées, brûlées, torturées, décapitées, pendues, parce qu'elles étaient soupçonnées de sorcellerie, avaient-elles eu droit à ce qu'on appelle le dernier repas du condamné ? Et les jeunes victimes du château, leur en avait-on servi un ? D'ailleurs, que représentait vraiment ce repas pour son destinataire ? Quel était le but de celui qui l'offrait ? De quand datait cette « tradition » et pourquoi le faisait-on ? Ce « cadeau » permettait-il aux bourreaux de se racheter par rapport à la personne qui allait être mise à mort ? C'était une bien maigre « récompense » et « consolation » pour les innocents qui payaient les failles du système judiciaire de leur vie... Les sorcières avaient-elles été jugées de la même manière ? Leur avait-on offert une dernière pitance avant d'être exécutées ou étaient-elles de tels monstres qu'elles ne le méritaient pas ? Elle fut ramenée au moment présent par la voix de Jules et ses propos.

— ... Je ne crois pas plus au paradis ou à la vie après la mort. Je n'ai pas peur. Je ne crains plus d'être confronté au vide et au rien, car, selon moi, c'est évident qu'après la mort, il n'y a ni jardin rempli d'anges ni tunnel lumineux. Il y a le néant...

Aurore s'agitait sur sa chaise, car, indirectement, les paroles de Jules collaient en partie à ses questions. La religion apportait-elle une réponse ? Qui pouvait juger et décider qui avait le droit de vivre ou non ? La peine capitale était-elle la solution ? Tuer pour punir le tueur n'était pas la solution. Songeant au roman « *Le dernier jour d'un condamné* » de Victor Hugo, elle se dit pour elle-même, « *Partout où la peine de mort est prodiguée, la barbarie domine ; partout où la peine de mort est rare, la civilisation règne.* » Ne fais pas aux autres ce que tu ne souhaiterais pas qu'on te fasse.

Elle n'attendit pas que son amant eût terminé ses explications et l'interrompit un peu brusquement.

— Et de la peine de mort, qu'est-ce que vous en pensez ? Plus particulièrement des sorcières brûlées sur les bûchers ?

Tous les regards se braquèrent sur elle et le silence se fit.

— Hum, délicate, mais intéressante question... osa Claude, surtout pour nous... Comment dire ? Ce qui pose problème, c'est l'innocence ou la culpabilité. D'où l'importance de nos enquêtes, de leur qualité et de leur justesse. De toute façon, le débat est clos en France. On n'exécute plus personne ici ! Même les pires des salopards ! À quoi bon en débattre ?

L'ancien commissaire s'emportait comme d'habitude et ne laissait que peu de temps de parole à ses interlocuteurs.

— C'est exactement cela ! s'exclama Marion qui ne pouvait pas se taire sur ce sujet et qui profita de l'interruption volontaire de Claude. Les terroristes, je les aurais tous dégomés si j'avais pu. Quand je pense que cette ordure de Salah Abdeslam se la coule douce en prison après les atrocités qu'il a commises... Mais pour moi, la peine de mort n'est pas une option, quand même ! Ce n'est pas évident comme sujet, Aurore. Quel est le lien avec les sorcières ?

— Aurore ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette... Alors, que voulais-tu savoir ? Ton enquête te préoccupe-t-elle donc à ce point ? demanda Justine d'un ton emphatique.

— Je suis désolée. Je n'avais pas envie de vous embêter avec cela, surtout pas ce soir. C'est plus fort que moi. Je ne pensais pas avoir été choquée à ce point. Justement, jusqu'à maintenant, j'étais étonnée par mon détachement... C'était peut-être une protection, pour ne pas être encore submergée par les émotions et la révolte. Ces gamins innocents... Les circonstances, la scène de crime... C'était affreux.

— Nous comprenons très bien et nous sommes tous avec toi. Alors, si nous pouvons t'aider, tu n'as pas à hésiter. Parle ! Et tant pis, pour le boulot... Le travail occupe la plupart du temps de nos existences et prend énormément de place. On ne peut pas l'ignorer. Surtout vous qui êtes trop souvent confrontés aux visages les plus sombres de l'humanité, et c'est vrai que moi aussi, finalement.

Déformation professionnelle. Ce n'était plus la compagne de l'impétueux commissaire qui s'exprimait, mais bien l'amie et le médecin spécialiste. Les autres approuvèrent et appuyèrent les propos de la psychiatre en acquiesçant.

— Mais oui, tant pis. Raconte-nous ! renchérit Bruno, qui ne parvenait pas à dissimuler sa curiosité.

— Ils ont raison. En plus, on peut t'aider pour l'enquête – je serai ravi de le faire – hé hé ! Euh, oui, enfin, je ne peux plus... osa Claude Rouiller, qui baissa automatiquement le regard, un peu honteux et gêné.

Il rompait une nouvelle fois avec ses bonnes résolutions.

Jules avait saisi la main d'Aurore.

— Merci. C'est vrai que je crois que j'ai besoin d'en parler. Ça m'a remuée. Vous savez, j'ai dû me rendre à Brenthonne, aujourd'hui, pour aider les équipes de Thonon. Je n'avais jamais vu une scène de crime aussi horrible. Le cadre, ce château fort impressionnant, les bûchers côtoyant les décorations prévues pour le mariage qui devait s'y tenir, les cordes suspendues aux poutres. Rien que de vous le raconter, cela me donne la chair de poule et je n'ai même pas aperçu les corps. Ils avaient déjà été emmenés. Mais la description du gendarme qui m'a accompagnée et m'a introduite sur place était tellement réaliste et morbide que mon cœur se soulève rien que d'y penser. Les mômes ont été exécutés. Une fille et un garçon d'à peine 17 ans. Je dois me rendre à l'autopsie à Genève. Le lien

avec les sorcières, Marion ? C'est que, d'après mon analyse de la scène de crime, au premier regard, ceux qui ont commis ces atrocités ont voulu reproduire un scénario de mise à mort d'une personne accusée de sorcellerie. Il faut encore que je me renseigne, que je me documente, mais c'est très ressemblant.

Alors qu'elle terminait sa phrase, le sommelier remplit les verres avec de généreuses rasades de vin blanc de la région. Un sentiment de malaise la saisit lorsque l'une des serveuses lui amena le troisième plat : une composition terre et mer de gambas et de foie gras aux herbes fumées.

Elle eut un haut-le-cœur. La senteur de boucané la dégoûtait. Le bal des assiettes avait coupé la capitaine dans son récit.

Les autres regardaient avec appétit la suite du menu aux sept saveurs que proposait le chef étoilé. L'odeur d'épices et de braises possédait des vertus enivrantes et tous, hormis Aurore, semblaient enchantés d'attaquer les mets.

— Allez ! Re-bon appétit ! lança Rouiller qui salivait déjà et qui n'attendait que le feu vert de ses invités pour planter sa fourchette dans le foie gras qui lui faisait tellement envie.

Aurore dut se rendre à l'évidence que ses amis n'allaient pas poursuivre la discussion. Marion la regardait et paraissait soucieuse, mais c'était bien la seule. Même Jules semblait soulagé de l'interruption et du changement de sujet. Les bavardages reprirent donc, plus légers. La trentenaire prit sur elle, même si elle se sentait abandonnée et ignorée. Elle ne comprenait pas vraiment comment ils avaient pu en cinq minutes passer de la sollicitude et l'empathie, à ce qu'elle considérait presque comme du mépris. Leurs propos précédents contrastaient totalement avec leur attitude. Elle se plongea alors dans le mutisme, en évitant toutefois de montrer sa contrariété et sa déception, en essayant de participer un minimum, mais le cœur n'y était pas. Jules lui avait chuchoté à l'oreille que c'était mieux ainsi. Ils auraient tout le temps d'en parler, une fois retournés à l'appartement, entre quatre yeux. La suite de la soirée fut une véritable fête et un régal pour les papilles, comme l'avait souhaité Claude. Tous, sauf Aurore, avaient réussi à prendre des vacances de leurs préoccupations habituelles et à ne pas sortir leurs téléphones portables. Encore une consigne donnée par Rouiller. Ils s'étaient donc attachés à respecter ses demandes en son honneur et, finalement, ce n'était pas si compliqué.

Vers une heure du matin, ils se séparèrent un peu bruyamment devant le restaurant. Ils avaient été les derniers convives à partir.

Aurore était presque soulagée de les voir s'éloigner. Jules lui fit face, son sac de sport contenant ses affaires à l'épaule.

— Je ne te reconnais pas, ma chérie. Que se passe-t-il ?

Il la prit dans les bras et sentit que la jeune femme s'était mise à sangloter.

— Oh, je suis désolée. Je ne sais pas... Mon cerveau ne tourne pas rond en ce moment. Cette affaire a fait remonter un tas de trucs à la surface. Rentrons !

OceanofPDF.com

Quel est votre secret pour avoir du succès ? Offrir du bon miel à la bonne bouche au bon moment et au bon endroit.

Salvador Dali

OceanofPDF.com

LE ROYAUME DES MORTS

LE repas d'au revoir de leur ami et collègue n'avait pas été propice à des retrouvailles amoureuses en bonne et due forme. Les deux amants avaient été obligés de ronger leur frein et de contenir leurs ardeurs pendant la soirée. Ne s'étant ni touchés ni vus un mois durant, la seule présence, un effluve de l'autre, un doigt qui effleure, un regard qui insiste, une main qui caresse, provoquait un irrépressible et presque incontrôlable désir. Durant le dîner, ils s'étaient croisés brièvement aux toilettes et en avaient profité pour s'embrasser fougueusement.

Le trajet jusqu'à l'appartement d'Aurore leur avait semblé interminable. La jeune femme ne parvenait pas à se concentrer sur la route. Jules, quant à lui, avait les mains baladeuses. Une fois arrivés à destination, ils escaladèrent les trois étages en une fraction de seconde. Dans l'entrée, Jules plaqua Aurore contre le mur du couloir et la déshabilla tout en l'embrassant, touchant et serrant chaque parcelle de peau. Elle le mordillait dans le cou, se laissant aller à ses caresses et les lui rendant. Il la souleva et l'emmena dans la chambre, l'allongeant sur le lit.

* * *

Ancien sanatorium, juin 2016

Virtuellement, il se trouvait dans une forêt la nuit. Il n'avait croisé aucun autre joueur pour le moment. Même si, à plusieurs reprises, son casque avait vibré et lui avait indiqué la présence d'êtres vivants autour de lui. Ce bois fictif était très réaliste. Il sentait sous ses pieds la terre meuble, les aspérités, des racines, des cailloux parfois. Soudain, il s'arrêta net. Il

entendait distinctement des grognements et des grondements, le froissement de feuilles dans les fourrés et le bruit de branches qui se brisaient. Il regarda autour de lui, la main sur le pommeau de son épée. Des dizaines d'yeux fluorescents étaient braqués sur lui. Devant lui un énorme félin s'était matérialisé. Il retroussait ses babines en feulant, dévoilant sa mâchoire dotée de crocs acérés et s'approchait de lui, menaçant. L'adolescent ne pensait pas affronter un animal comme premier ennemi. Ses congénères tapis dans les buissons n'attendaient certainement que le signal de leur chef pour se jeter sur lui et le dévorer. Il s'avança l'épée à bout de bras. Il anticipa le mouvement du félin en levant son arme, si bien qu'en bondissant sur lui avec ses griffes et ses pattes vers l'avant, il s'empala sur la lame. Il se désagrégea en millier de particules de couleur et, simultanément, les présences autour de lui disparurent à leur tour. Soulagé, il avança de quelques pas. À ses pieds, sur le sol, se trouvait un coffre, qui ressemblait à une malle aux trésors. Deux options s'offraient à lui : l'ouvrir ou passer son chemin.

Il se pencha sur l'objet et souleva le couvercle. Quelle sensation bizarre ! Ses gestes étaient incontestables : ses lunettes de réalité virtuelle les retransmettaient. Élias tenait le bois qui semblait extrêmement lourd entre ses mains, et pourtant il ne pesait rien puisqu'il n'existait pas. Ses yeux s'écarquillèrent lorsque son contenu se révéla à lui : un grimoire, un sachet en soie rempli des pièces d'or ainsi qu'une fiole, emplie d'un liquide dont il ignorait les propriétés. Dès qu'il eut touché les objets, une page s'ouvrit dans ses lunettes où il put lire le mot « inventaire ». Ses trouvailles vinrent s'ajouter à une liste qu'il n'avait pas eu le loisir de lire auparavant.

Ainsi, il put apprendre que la fiole renfermait un « sérum de vérité », que le grimoire, quant à lui, traitait de la *sorcellerie et des sorciers* et qu'il disposait à présent d'une fortune de 4 louis d'or.

Il choisit de poursuivre son chemin. Les arbres se clairsemaient. Il comprit qu'il sortait enfin des bois. Son casque se mit à vibrer à plusieurs reprises. D'autres joueurs se trouvaient dans les parages.

* * *

Annecy, juin 2016

La sonnerie du réveil tira brutalement Aurore de ses rêves. Elle venait à peine de s'endormir. La tonalité criarde devenait de plus en plus forte, mais elle peinait à l'éteindre. Vaseuse, elle se souleva et regarda Jules qui sommeillait paisiblement. S'asseyant sur le rebord du matelas, elle avait la tête qui tournait et la motivation en berne. Elle rassembla quelques affaires dans la chambre et se dirigea vers la salle de bains. Le jet d'eau chaude de la douche la réveilla. Elle devait se dépêcher et ne pouvait pas se permettre de rêvasser. S'habillant en vitesse, elle prit sa trousse de toilette et rangea des vêtements dans une petite valise. Elle avait juste le temps d'avaler un café. Dès le réveil, l'inspectrice ne s'était pas sentie bien. Elle avait la nausée. Aurore sortit de chez elle comme dans un rêve. Assise dans sa voiture, elle ne se souvenait pas si elle avait fermé la porte de son logement. Ses mains tremblaient sur le volant. *Que m'arrive-t-il ?* se demanda-t-elle. *Cette affaire me trouble-t-elle tant que cela ?*

* * *

Megève, mars 1986

Vers 14h30, un après-midi de printemps, un couple de jeunes et riches touristes londoniens, qui séjournait à Megève, avaient décidé d'aller explorer les curiosités de la région. Parmi elles, le légendaire pont du diable de Saint-Gervais. Ils louaient un luxueux chalet au cœur du village et y revenaient environ trois fois par an. Piscine intérieure, chef à domicile, gouvernante, bar privé, une dizaine de chambres confortables réparties sur trois étages. Un imposant félin empaillé accueillait les visiteurs et donnait le ton. Les vacanciers avaient organisé une soirée la veille. Entre lignes de coke et champagne millésimé, ils s'étaient réveillés un peu embrumés. La tête dans le cirage, les yeux rouges. Traders, banquiers, agents immobiliers, célébrités et pique-assiette s'étaient succédés arrosant tapis et moquettes de luxe, griffant les canapés en nubuck, brisant les verres en cristal. Shannon s'était réveillée les seins nus, le visage enfoui dans les parties intimes d'un individu qu'elle ne connaissait pas et dont elle ne se souvenait pas du prénom. Son fiancé n'était pas près d'elle. Titubant et exhortant l'homme à se rhabiller et à quitter les lieux au plus vite, en toute discrétion, elle s'était mise à sa recherche. Après avoir examiné les deux premiers étages, et avoir découvert les autres reliques pas très glorieuses de la veille, elle l'avait

finallement dégotté. Il était également en fâcheuse posture. Allongé dans leur lit, entouré de deux créatures, dont la nudité dévoilait des attributs féminins généreux. Elle secoua la tête, mais n'eut pas la force de s'énervier. Elle héla son compagnon. Il lui répondit par des grognements, les créatures par des gémissements. Il lui fit signe de les rejoindre. Le shopping et le tourisme attendraient.

Leur matinée coquine achevée et les excès de la veille évaporés, Shannon et Scott se trouvèrent assis dans la Ferrari *Testarossa* de Scott et démarrèrent en trombe. Leur départ en fanfare attira l'attention des passants et des commerçants aux alentours. Ils avaient la capote ouverte et filaient sur la route la musique à plein volume. Le ronflement du moteur et le crissement des pneus étaient recouverts par les voix d'Annie Lennox et de son acolyte, Dave Stewart, avec le son reconnaissable d'Eurythmics : *Sweet dreams are made of this, who i am to disagree, I travel the world and the seven seas, Everybody's looking for something...*

Ils commenceraient leur visite par le pont du diable à Saint-Gervais. Ils iraient ensuite à Chamonix et prendraient le téléphérique pour l'Aiguille du Midi. Le Mont-Blanc.

Alors qu'ils admiraient le vide sous l'ouvrage après s'être garés ostensiblement sur le parking public à deux pas, ils aperçurent quelque chose d'inhabituel. Une forme blanche, humaine, semblait dormir sur un rocher. Une partie de son corps flottait dans l'eau du Bonnant, ses pieds nus battus par l'écume. Shannon pensa au début qu'il s'agissait d'une hallucination, car elle était encore sous l'effet de l'alcool et des drogues ingérés jusqu'au petit matin. Scott, quant à lui, ne distinguait qu'un amas de tissu.

— Darling, ce n'est rien. C'est juste des draps qui se sont envolés et qui ont atterri là ou du plastique, je n'en sais rien... Mais arrête de raconter n'importe quoi ! Décroche, t'es encore *high* !

— Non, my love. Je te jure que c'est quelqu'un ! Regarde bien ! C'est une femme !

Shannon se mit alors à hurler.

— My god, my god ! Elle est morte ! Elle est morte !

Elle gesticulait en criant et se jeta au milieu de la route pour arrêter les voitures, qui étaient nombreuses à cette heure de la journée. Scott n'avait pas bougé, il fixait la chose qu'il n'arrivait pas à identifier, en plein *bad trip*.

Des freins crissèrent. Des voix s'élevèrent dans son dos. Shannon hurlait toujours, hystérique. Peu de temps après, le village entier de Saint-Gervais était sur le pont, avec les gendarmes et une ambulance.

Lorsqu'ils avaient retiré le corps inerte du ravin, les sauveteurs n'en avaient pas cru leurs yeux. Les effectifs étaient importants. Les gendarmes des pelotons de haute montagne avaient été dépêchés sur place et étaient les seuls à pouvoir intervenir dans un contexte aussi difficile : un gouffre d'une profondeur de plus de 60 mètres dans lequel s'écoulait un torrent impétueux encadré de falaises abruptes. Il s'agissait bien d'un cadavre qui gisait là. Ce n'était d'ailleurs pas le premier corps qu'ils allaient chercher sous le pont. La réputation et la malédiction de l'endroit se vérifiaient malheureusement trop souvent. Ceux qui sautaient depuis l'ouvrage n'avaient aucune chance de s'en sortir. Il fallait une certaine dose de courage, ou plutôt de désespoir, pour franchir le pas et se jeter dans le vide.

Deux gendarmes étaient descendus en rappel pour constater les faits et faire remonter la dépouille sur une civière. Il s'agissait bien d'une femme, comme l'avait dit la jeune Anglaise. Les enquêteurs et les sauveteurs n'avaient cru aucune de ses paroles, car elle paraissait totalement dérangée et sous l'emprise de stupéfiants.

Ce que découvrirent les sauveteurs dépassait l'imagination et leur glaça le sang. Allongée sur un grand rocher plat, la victime semblait dormir. La morte était vêtue d'une robe blanche. Un sourire éclairait son visage paisible. D'ordinaire, les cadavres qu'ils ramassaient dans le gouffre étaient méconnaissables, dans un état terrible, les os broyés, le crâne explosé, les membres arrachés. La chute était fatale et destructrice. Cette fois, le corps de la malheureuse était intact, comme si elle n'avait jamais franchi la barrière du pont, comme si elle n'avait jamais sauté, comme si elle n'était pas tombée dans le vide. Aucune trace visible de blessures, de fractures. Ils se rapprochèrent pour l'examiner de plus près. L'un des deux gendarmes se pencha sur le cadavre et fit les gestes d'usage pour constater le décès de la victime. La femme ne respirait plus, son pouls était absent et son corps était rigide et froid. Les militaires étaient choqués. Perturbés, ils interrompirent

leurs manœuvres de sauvetage. S'était-elle vraiment jetée dans le vide ? Si c'était le cas, il était raisonnablement impensable que sa dépouille soit en aussi bon état. Mais, comment s'était-elle retrouvée à cet endroit ? L'avait-on déposée ici ? Seule une personne expérimentée pouvait descendre dans le ravin.

Plutôt terre à terre, le gendarme était ébranlé dans ses convictions profondes. Un événement surnaturel s'était produit. Il demanda à son collègue de s'approcher. Ce dernier recula, sa figure affichait une expression de terreur. Enfant du pays, né à Sallanches, contrairement au capitaine qui l'avait accompagné, il connaissait la funeste réputation des lieux. Le diable était intervenu. Il se souvint de la date du jour. Ce n'était pas une coïncidence. Une nouvelle fois, la malédiction du pont s'était réalisée. Le malin avait pris une âme et avait épargné l'enveloppe charnelle qui la contenait. Le visage de la morte ne lui était pas totalement inconnu non plus. Il la connaissait, mais à cet instant-là, il ne savait pas d'où. Après avoir repris leurs esprits, n'échangeant aucun mot, les deux hommes placèrent rapidement le corps de la suicidée sur la civière. Leurs collègues feraient le reste du travail et le cadavre partirait pour la morgue. La malheureuse serait ensuite emballée dans une housse en plastique noire, ainsi le prochain à être confronté à son corps serait le médecin légiste lors de l'autopsie. Leur tâche était terminée, leur travail accompli. Les deux gendarmes firent un bref rapport au commandant se trouvant sur le pont avec le reste de la brigade qui avait été rejointe par un médecin qui les écouta attentivement :

— Victime de sexe féminin, quarantaine d'années. Cause de la mort : vraisemblablement suicide, à confirmer par vous, déclara Thomas, le plus jeune des deux. C'est ce que nous avons pu constater, mais nous devons vous avouer que le doute est possible... Ce « suicide » est plutôt étrange... Le corps de la malheureuse ne présente aucune blessure caractéristique d'une chute dans le vide... pas de traces de fractures, pas de lésions, pas de sang. C'est donc une mort suspecte et... il y a quelque chose de... surnaturel et diabolique... Nous attendons vos conclusions avec impatience et espérons pouvoir donner une identité à cette pauvre femme et ainsi avertir la famille du drame qui s'est déroulé... Je pense la connaître, mais je n'arrive pas à me rappeler d'où. Il s'agit de toute évidence d'une habitante de la région. J'aurais tellement aimé me souvenir... Mais tout ça me

perturbe énormément... Les circonstances, comment dire, l'endroit, l'état de la dépouille...

— Oui, Thomas vous dit la vérité. La victime ne portait qu'une chemise de nuit, pas de documents pour l'identifier. J'ai moi-même une sensation désagréable sur cette mort et je n'arrive pas à me l'expliquer...

Interloqué, le commandant considéra ses hommes avec une drôle d'expression sur le visage. Lui aussi, connaissait la réputation funeste de l'endroit, mais il était hors de question qu'il ne l'avoue.

— OK, c'est bon. Rompez !

D'un signe de tête, il signifia au médecin qu'il pouvait intervenir. Les militaires en discuteraient, c'était certain, mais ils avaient besoin de se détacher de cette découverte et surtout de se purifier. Les hommes, sans s'être concertés, étaient persuadés d'avoir été en présence d'une manifestation de Satan.

* * *

Sur la route entre Annecy et Genève, juin 2016

Il ne faut pas déranger les morts dans leur royaume, se dit Aurore alors qu'elle roulait. Cette nouvelle enquête l'avait chamboulée et elle devait l'avouer, elle était encore choquée par les circonstances dans lesquelles les jeunes avaient été assassinés. Être confrontée aux cadavres des deux jeunes gens dans la salle d'autopsie la terrifiait.

Pendant tout le trajet, qui nécessitait une certaine concentration, son corps avait été traversé par des frissons. Ses yeux se fermaient. Elle avait mis cela sur le compte de sa très courte nuit. D'ordinaire, elle n'avait pas de mal à quitter son lit une fois qu'elle avait ouvert les yeux. Ce matin-là, tout lui avait paru extrêmement compliqué. Aurore arriva avec une demi-heure d'avance devant l'entrée des Hôpitaux universitaires de Genève. *07h00 du matin pour une autopsie... c'est beaucoup trop tôt*, se dit-elle. La capitaine de police connaissait déjà les lieux. Elle était déjà venue dans les couloirs froids et glauques du sous-sol de l'hôpital qui conduisaient au service de médecine légale. Toutefois, elle préférait se rendre à Annecy dans l'antre du

professeur Di Giorgio, qui parvenait, grâce à sa gentillesse et son humour, à rendre la salle d'examen presque accueillante.

La capitaine ne connaissait pas le légiste qui effectuait l'autopsie ni les personnes qui accompagneraient le procureur de Thonon. Elle se doutait bien qu'il désignerait un des policiers responsables de l'affaire de sa juridiction. Y aurait-il également un gendarme de la brigade de recherches ?

Elle commençait à s'impatienter. Postée au centre de la place devant l'entrée du bâtiment principal, elle voyait les employés aller et venir. Ceux qui arrivaient avaient l'air préoccupé ou encore endormi, et ceux qui en ressortaient, même s'ils portaient sur eux des signes évidents de fatigue, semblaient détendus. Personne ne lui prêtait vraiment attention. À quelques mètres d'elle, se trouvaient les urgences qui accueillaient leurs premiers patients de la journée. Aurore était totalement statique dans un monde en mouvement. Encore dans ses pensées, elle ne remarqua pas qu'un objectif était braqué sur elle et qu'on la mitraillait avec un appareil photo. Elle ne s'aperçut pas tout de suite non plus qu'un groupe d'une dizaine de personnes s'avancait vers elle.

— Capitaine Aurore Pellet ! Capitaine Aurore Pellet !

Aurore sursauta. *Enfin*, se dit-elle en se retournant.

— Oh non ! lâcha-t-elle.

Elle reconnut immédiatement celui qui l'avait interpellée et eut un mouvement de recul. Il s'agissait du responsable des faits divers du *Dauphiné Libéré*. Derrière lui se tenaient environ dix autres personnes armées soit de micros, soit de carnets et de stylos. Elle distingua même une caméra. Des journalistes en masse. Les représentants des médias s'approchèrent d'elle, un peu menaçants, lui parlant tous en même temps, criant parfois pour attirer son attention. Les questions fusaient dans tous les sens. Aurore était paralysée et ne pouvait plus bouger, encerclée.

— Où est le procureur ? Avez-vous une idée de qui a pu faire ça à ces deux jeunes ? Avez-vous des pistes ? Les circonstances de leur mort sont particulièrement atroces, pouvez-vous nous en dire plus ? Est-ce un meurtre rituel ? Pourquoi en voulait-on à Léa Bouchet et à Tobias Duperret ? Capitaine Pellet, êtes-vous seule chargée de l'enquête ?

La trentenaire sentit soudain sa tête tourner, un voile noir passa devant ses yeux, un bourdonnement envahit ses oreilles. *Ne pas s'immiscer dans le royaume des morts.* Ne pas déranger la paix des morts. L'image du corps des deux jeunes gens pendus au-dessus de la cour du château d'Avully s'imposa à elle, puis tout devint noir, elle s'évanouit.

OceanofPDF.com

ÉTATS DE CONSCIENCE

UNE inspiration profonde suivie d'un sursaut lui fit reprendre connaissance. Aurore ouvrit les yeux. Elle se trouvait sur un lit d'hôpital. Le brouillard qui s'était répandu dans son cerveau se levait. On l'avait installée dans un box des urgences et elle était seule. Cependant, les rideaux en plastique orange ne permettaient pas de dissimuler les passages des soignants, des malades et d'assourdir les bruits alentour. Des bips, des discussions, des gémissements, des roulettes qui crissent sur le sol en linoléum.

Que s'est-il passé ? Encore engourdie, elle n'arrivait pas à se souvenir distinctement des faits. Une douleur sourde à l'arrière de sa tête s'éveillait alors qu'elle revenait doucement à elle.

Soudain, un individu en costume, encadré de trois autres personnes, dont un qui paraissait vraisemblablement être un médecin interne, apparut en écartant les rideaux. Après avoir écarquillé les yeux, elle identifia Baptiste Antoine, le procureur de Thonon, ainsi que le maréchal des logis-chef Favre et le capitaine Morand dont elle avait fait la connaissance la veille.

— Capitaine Pellet !

La voix de l'homme lui fit l'effet d'un coup sur sa tête douloureuse.

Baptiste Antoine lisant l'expression de surprise mêlée à la souffrance sur le visage de l'officier adoucit son ton.

— Heureux que vous soyez à nouveau parmi nous. Le docteur Ionescu va vous examiner encore une fois. Voilà un verre d'eau.

— Merci, parvint-elle à articuler.

L'homme de loi laissa la blouse blanche s'approcher d'Aurore. L'inspectrice était totalement dépassée par les événements. Peu à peu, ses neurones se reconnectaient, les pensées commençaient à s'ordonner dans une certaine logique et ses sens se ranimaient. L'odeur de médicaments qui régnait dans la chambre lui donnait la nausée et les geignements provenant du box voisin l'incommodaient. L'interne lui prit la tension, puis, muni de son stéthoscope, il lui demanda de soulever son tee-shirt tout en faisant signe aux visiteurs de sortir un moment. Ils s'exécutèrent en silence. Après l'avoir examinée, et avoir ensuite échangé quelques mots avec la jeune femme qui avait retrouvé sa contenance et s'était déjà assise sur le lit, le médecin alla chercher le procureur.

— Votre collègue n'a rien de grave. Elle a fait un malaise vagal. Tout est OK maintenant. Elle aura encore quelques douleurs, car en perdant connaissance, elle s'est cogné la tête. Des antidouleurs, une crème contre les contusions, comme du *Synthol*, par exemple, et de l'arnica, et dans quelques jours, il n'y paraîtra rien. Elle a un bel hématome, mais là non plus, rien d'inquiétant. Heureusement que le pied d'un des journalistes a ralenti sa chute. Elle peut partir, mais je recommande qu'elle prenne du repos.

Les explications de l'interne, qui s'exprimait avec un fort accent en roulant les « r », semblèrent convenir aux enquêteurs. L'homme était soulagé. Il ne pouvait pas se passer de l'aide précieuse de la policière d'Annecy. Cette dernière se tenait déjà debout, le regard penché sur l'écran de son téléphone.

— Tout va bien, capitaine Pellet ?

— Oui, oui, encore un peu sonnée. Mais ça va... je viens de découvrir vos messages. Je ne les ai malheureusement pas vus à temps. Vous êtes passés par une autre entrée pour ne pas être ennuyés par les médias... Je comprends mieux pourquoi vous n'arriviez pas. D'ailleurs, il y a dû y avoir une fuite quelque part. Comment étaient-ils au courant ? Ils connaissaient énormément de détails. Et l'autopsie ? Nous sommes en retard par ma faute. Je suis vraiment désolée. Est-il encore temps pour y aller ?

— Capitaine, pas de stress ! Respirez. Détendez-vous, d'abord.

L'homme de loi avait perçu la panique dans la voix de l'officier de police et tentait de la rassurer.

— Le légiste a bien entendu accepté de repousser les autopsies. Et même, s'il a commencé, ce n'est pas bien grave, car il a tout enregistré. Nous y allons, mais tout d'abord je préfère que vous vous sentiez d'aplomb. Le maréchal des logis-chef Favre et le capitaine Morand nous attendent devant l'entrée des urgences. Ils sont allés prendre l'air avant d'affronter les cadavres. Votre perte de connaissance est d'autant plus compréhensible qu'un témoin nous a raconté comment ces journalistes vous ont abordée et encerclée de façon un peu agressive. Par la suite, ils ont présenté leurs excuses. Bon, c'était déjà trop tard... Eh oui, il semblerait que l'ensemble des informations sur l'affaire ait fuité. Nous sommes actuellement en train d'enquêter sur l'origine de cette fuite inadmissible. Cela vient certainement de chez nous ou des personnes présentes lors de la découverte des victimes.

Tout était flou autour d'elle et la voix du procureur semblait étrangement lointaine. Elle fit cependant mine de rien.

— Ça y est ? Vous êtes d'attaque ? Baptiste Antoine n'attendit pas la réponse de la capitaine.

D'un signe de main, il enjoignit le militaire et le policier à les suivre. Ils revêtirent charlottes, blouses et surchaussures et pénétrèrent dans la salle d'autopsie. À l'opposé de la table d'examen, une secrétaire saisissait le procès-verbal. L'équipe médicale était concentrée sur le corps d'une des jeunes victimes.

— Bonjour, Monsieur le Procureur, bonjour les enquêtrices et enquêteurs ! Je vous souhaite la bienvenue dans notre univers. Ici, les morts nous parlent et ont souvent beaucoup de choses à raconter. Malheureusement, dans le cas présent, j'aurais préféré qu'ils nous narrent leur soirée avec leurs amis au bord du lac, par exemple, plutôt que les atrocités qu'ils ont subies... Les malheureux gamins. Je suis père d'un adolescent moi-même... et mon pire cauchemar serait de le retrouver sur ma table.

À travers ses paroles et l'expression de ses yeux qu'Aurore décryptait au-dessus du masque chirurgical et à travers les lunettes en plastique du légiste, le pathologiste en disait long sur la tristesse et la colère qui pouvaient l'habiter à l'instant où il avait été chargé de cet examen. Chaque fois, elle était touchée par l'humanité de ces professionnels qui côtoyaient la mort quotidiennement. Le travail des légistes était tout aussi important que celui des médecins qui s'occupaient des vivants. Premièrement, décoder les causes d'un décès pouvait aider à sauver des vies. Connaître la mort était un outil pour préserver l'existence et trouver des solutions aux maux qui la mettaient en péril. Deuxièmement, examiner le corps humain après la mort permettait d'apporter des réponses. Souvent, la résolution d'une enquête et la quête de vérité reposaient sur les conclusions du rapport d'autopsie. Les familles avaient besoin de savoir ce qui avait emporté leur proche pour pouvoir commencer leur travail de deuil. Le légiste poursuivait ses explications et la secrétaire se remit à taper son rapport, les yeux rivés sur l'écran.

— Selon mes constatations, le décès est survenu entre minuit et une heure du matin dans la nuit du 20 juin. La cause du décès est l'asphyxie par strangulation et suffocation. Les lèvres sont cyanosées, des pétéchies sont clairement visibles. Nous remarquons sur le cou des deux victimes des marques plus profondes chez le garçon que chez la fille. Je m'explique. Le/les assassin/s ont tenté d'abord d'étouffer les victimes avec un sac plastique, en le nouant sur la base du cou des deux malheureux. Le garçon semble s'être défendu et ils ont alors serré plus fort...

— Docteur, permettez-moi de vous interrompre... Est-il possible que les victimes aient été pendues ? Des cordes ont été retrouvées...

— Hmm... oui. C'est probable, mais post-mortem. En effet, lors d'une mort par pendaison, surtout s'il s'agit d'une exécution, on constate souvent des lésions médullaires et osseuses au niveau des vertèbres cervicales, la mort est immédiate. La chute est tellement brutale que les os rompent avant que la corde n'entrave les voies respiratoires et provoque une anoxie. De plus, si ces jeunes étaient morts pendus, les lésions sur le cou et la nuque des victimes seraient verticales et non horizontales. Il s'agit de toute vraisemblance d'une macabre mise en scène, censée faire croire que les victimes ont été pendues. Elles devaient, ensuite, être brûlées sur un bûcher, n'est-ce pas ? Tout cela n'est effectivement qu'une très macabre mise en

scène. Les victimes étaient mortes avant... le garçon s'est défendu avec beaucoup d'énergie. Il porte des traces de coups, des hématomes, des griffures. Les ecchymoses ont une forme étrange. Ronde. Hum... La jeune fille en porte aussi, qui plus est ce sont exactement les mêmes. Cela m'a fait penser aux bleus que l'on peut trouver sur les corps des vivants qui jouent au *paintball*... Cependant, ces contusions sont récentes. Les deux jeunes ont fait une partie de paintball peu de temps avant de mourir ou ont pratiqué une activité similaire. Voilà, pour l'essentiel. Vous connaissez ce jeu ?

Aurore, le procureur ainsi que les deux officiers sourirent. Ils connaissaient cette activité, bien sûr, mais ils ne voulaient pas interrompre le légiste dans ses explications. Ils hochèrent de la tête, lui montrant qu'ils écoutaient attentivement. L'homme était passionnant et passionné.

— Comme je vous le disais, les deux petits ne se sont pas laissé faire. Ils se sont défendus. Malheureusement, le/les meurtriers ont nettoyé assez consciencieusement les ongles et les mains des victimes, ainsi que leurs corps avant de les installer sur les bûchers pour leur spectacle macabre. Il s'agit d'un crime longuement réfléchi. De bout en bout. Je ne me l'explique pas autrement. À vous d'établir les faits... Mais je suis persuadé que tout ira dans ce sens. Les prélèvements sanguins et autres effectués sur les deux corps ont été transmis au labo. Nous devrions avoir les résultats des analyses toxicologiques d'ici 24 heures. En revanche, les analyses ADN pour les résidus trouvés sous les ongles des victimes ou les quelques traces biologiques découvertes prendront malheureusement un peu plus de temps. Toutefois, comme je vous le disais, l'/les assassin/s ont été particulièrement méticuleux et ont veillé à ne laisser aucun indice derrière lui/eux. Pour ma part, j'ai beaucoup de peine à imaginer qu'une seule personne ait pu commettre ces actes. D'après la description de la scène de crime, les circonstances et les causes de la mort, les capacités physiques propres des deux victimes – jeunes, en bonne santé à première vue –, la force avec laquelle elles se sont défendues est impressionnante au vu des traces de lutte *ante mortem*. Tout porte à penser qu'ils étaient plusieurs au moment de la mort de ces deux jeunes gens. Je vous enverrai mon rapport cet après-midi par e-mail et les analyses dès que je les obtiendrai. Et bien entendu, je reste à votre disposition, si vous avez besoin d'aide complémentaire.

— Merci, docteur Bornand. Ce sont effectivement des informations cruciales que vous nous avez fournies. Nous vous en sommes très reconnaissants. Nous ne manquerons pas de vous recontacter, mon équipe et moi. Merci encore. À bientôt.

Le procureur semblait également ravi de l'intervention du médecin. Ils remercièrent tour à tour le pathologiste et quittèrent la salle d'examen. Quelques minutes plus tard, ils se retrouvèrent tous les quatre à l'extérieur, devant l'entrée principale, à l'endroit où Aurore avait fait son malaise.

— Allons boire un café pour décider de la suite à donner à tout cela. Nous ne devons pas perdre une minute et nous ne pouvons pas attendre d'être à Thonon pour en rediscuter. Vous informerez vos équipes après. Cela vous convient ?

Les trois officiers ne pouvaient pas vraiment refuser et lui emboîtèrent le pas.

Ils trouvèrent une table sur la terrasse d'un bistrot en face de l'imposant centre hospitalier. Avec ses deux platanes au cœur d'une cour recouverte de gravier, l'endroit était isolé de son environnement, de la ville et du bruit, même les sirènes stridentes des ambulances semblaient être atténuées. Il était déjà midi. Avec les températures clémentes de ce mois de juin, de nombreuses tables accueillaient des clients. Ils devaient être discrets. La fuite dans les médias le matin même avait suffi.

DANS LE BROUILLARD

Genève, juin 2016

LA terrasse grouillait de gens : des blouses blanches, des ouvriers, des employés de bureau en costume-cravate... Aurore était absente encore sonnée par son malaise, l'épisode avec les médias et l'autopsie. La jeune femme était assise à table, avec les autres, mais son esprit voguait dans le brouillard. Ses yeux fixaient le procureur, mais ne le regardaient pas. Son téléphone toujours rangé dans la poche intérieure de sa veste n'arrêtait pas de vibrer et elle n'avait même pas pris la peine de le consulter.

— Capitaine Pellet ?

Aurore regarda le procureur, l'air interloqué, elle avait vraiment décroché.

La serveuse qui se tenait près d'eux, apparemment depuis un moment, semblait impatiente et hocha la tête en tournant les talons avec une attitude excédée.

— Puisque vous êtes à nouveau avec nous, je vous explique ce que nous avons décidé pour la suite de l'enquête...

Le procureur s'était exprimé avec un ton dans lequel on pouvait déceler des reproches.

— Le maréchal des logis-chef et vous-même serez chargés de l'enquête de voisinage. Voisins, parents, amis, camarades de classe... je veux tout savoir sur les deux ados ! Je compte également sur vous pour m'éclairer sur le profil du/des criminel/s. Le capitaine Morand sera responsable de l'enquête à proximité de la scène de crime, au château d'Avully. Pour ma

part, je vais faire toute la lumière sur la fuite intolérable de ce matin. Je sais qu'elle ne vient pas de nos services... Un journaliste, une source fiable des forces de l'ordre m'a rencardé.

Aurore intervint :

— Je vais lancer le capitaine Lefort sur l'analyse des réseaux sociaux et le web. Je pense qu'elle peut nous en apprendre beaucoup sur les victimes. C'est une spécialiste du domaine.

En s'adressant au procureur en le regardant droit dans les yeux, elle poursuivit :

— Monsieur, vous êtes-vous déjà entretenu avec les parents des victimes ? Pensez-vous plausible qu'il puisse s'agir d'un enlèvement avec demande de rançon qui aurait mal tourné, comme les deux victimes proviennent de milieux aisés et qu'ils sont les enfants de notables de la région ?

— Heuh, oui, bien évidemment. Les familles étaient sous le choc. Je les ai rencontrées hier. Elles voulaient que rien ne s'ébruite...

— Ils auraient de toute façon préféré avertir la police si cela avait été un kidnapping. À moins qu'ils n'eussent de sombres secrets à cacher... et que les ravisseurs voulaient les faire chanter...

— Non, non ! l'interrompit de façon assez véhémence l'homme de loi.

Cette réaction surprit Aurore, qui en déduisit qu'il y avait anguille sous roche et que le procureur cherchait à lui dissimuler quelque chose. Elle verrait plus tard et elle le laissa continuer ses explications sans sourciller.

— Apparemment, ils n'étaient absolument pas inquiets pour leurs enfants lorsque les gendarmes sont venus leur annoncer la terrible nouvelle. Ils imaginaient, comme c'est souvent le cas chez les adolescents de leur âge, qu'ils avaient seulement passé la nuit dehors. Comme les deux sortaient ensemble, les parents du garçon pensaient qu'il avait passé la nuit chez sa copine, et les parents de la fille, l'inverse.

Ils terminèrent leur repas en vitesse payèrent et se dirigèrent vers leurs véhicules. Aurore se sentait toujours vaseuse.

* * *

Ancien sanatorium, Passy, juin 2016

Élias avait progressé dans la partie et dans l'aventure virtuelle. Les murs d'un château médiéval l'encerclaient à présent, froids et solides. L'obscurité régnait toujours. Après avoir traversé la forêt, le jeu les avait d'abord conduits dans un village, puis aux portes du château. Il avait abattu plusieurs ennemis et avait également identifié ses alliés. Il en avait deux : Lancelot et Galaad. Malheureusement, Galaad avait perdu deux vies dans un combat précédent et une nouvelle attaque lui serait certainement fatale. La rencontre avec un aubergiste, mandaté par l'ordre des chevaliers de la lumière, dont il faisait partie (il l'avait appris pendant la partie par l'un des personnages qu'il avait croisés), lui avait communiqué de précieuses informations sur la mission qu'il devait accomplir. Il fallait débusquer Merlin et Morgane, puis les amener à leur procès. Les deux suspects étaient accusés de sorcellerie et de complot. Ils encouraient la peine capitale. Merlin et Morgane étaient des joueurs, tout comme lui, et ils affrontaient les mêmes ennemis, d'où la difficulté de les distinguer. Élias ne connaissait pas ce type de règles. Il n'en avait vraiment pas l'habitude. À la fin d'un jeu, normalement, pour l'emporter, il fallait combattre un « boss », et non livrer d'autres joueurs. Comment devait-il procéder ? Allaient-ils se mettre à plusieurs pour les capturer ? Quel était le but ? Il s'était arrêté un instant pour prendre une pause. Il avait mal partout, commençait à être faible, car il n'avait rien mangé. Sa vision se brouillait et il avait l'impression de ne plus y voir clair. De plus, l'adolescent ne comprenait pas très bien où tout cela le menait et il n'aimait pas cela. Caché derrière un paravent, dans l'une des chambres à coucher du château virtuel, il s'assit. Il consulta les instructions du jeu, ensuite, les objets qu'il avait à sa disposition dans son inventaire, puis décida d'examiner également la carte du jeu, où il pouvait distinguer les points signalant l'emplacement des autres joueurs, des ennemis et la croix qui indiquait l'endroit où avait lieu la mission finale. Apparemment, il devait se rendre au sous-sol, dans les caves ou les prisons du château. Il y avait des cordes, une nouveauté, elles ne s'y trouvaient pas quelques

minutes avant. Les pensées se bousculaient dans sa tête. *Je suis fatigué. J'en ai marre. La partie est bien trop longue, j'ai envie d'arrêter. Je crois que je vais sortir de là. J'en ai assez. Ça n'a aucune logique et cette mission finale, elle est trop bizarre. En plus, j'ai faim. Tant pis pour le jeu. C'est vraiment nul. Je ne comprends rien. Ça n'a rien à voir avec Witchhunt. Je m'en fous. Je ne leur dois rien. Et leur club, là, ils peuvent se le mettre... Il y en a d'autres des jeux et bien mieux que celui-là. La mise en scène avait l'air top, mais maintenant, ça me saoule grave. Basta ! J'arrête, je bâche. Je rends les armes. Qu'ils aillent se faire voir avec leur mission cheloue ! Et puis, j'ai des bleus partout. J'avais pas signé pour ça.*

Alors qu'il allait se relever et enlever son casque, une voix menaçante, masculine, tout à fait différente de la voix sensuelle et mielleuse de la walkyrie qui l'avait accueilli résonna dans son casque.

— PARSIFAL ! PARSIFAL !

Son corps fut secoué par une impulsion électrique très forte. Il y avait une sorte de Taser² intégré au dispositif qu'il portait sur son dos. Il poussa un hurlement de douleur et s'effondra au sol.

— PARSIFAL ! Tu n'as pas le droit de faillir ! Tu dois poursuivre ta mission ! Le sort réservé aux déserteurs est terrible et nous sommes sûrs que tu ne veux pas le connaître ! Tu fais partie du jeu et tu dois mener à bien ta mission ! Ce que tu viens de ressentir maintenant n'est rien en comparaison à ce qui t'arrivera si tu abandonnes ! Tu n'as pas le choix ! Relève-toi et poursuis ton chemin sans flancher ! Ici, la faiblesse n'a pas sa place. Nous n'en voulons pas. Tout manquement sera sévèrement puni ! Tu as compris ? Lève-toi immédiatement ! Sinon...

La menace était réelle. Les mots terrifiants retentissaient dans un écho funeste.

L'adolescent était tétanisé, paralysé par la douleur et saisi par une angoisse terrible qui l'empêchait de bouger. Il se mit à sangloter alors qu'il essayait de se relever péniblement, son corps perclus de souffrance. Son esprit ne fonctionnait plus normalement, rationnellement. Il n'avait pas d'autre possibilité. Il devait continuer, malgré lui, malgré l'absurdité,

malgré sa volonté. C'était une question de survie, il venait de le comprendre.

* * *

Le Dauphiné libéré – 23 mars 1986

Saint-Gervais-les-Bains – Encore une victime du Pont du diable

La malédiction du Pont du diable à Saint-Gervais-les-Bains n'est pas qu'une légende. En effet, de nombreuses personnes désespérées choisissent cet endroit pour se donner la mort. Les chiffres sont éloquentes ces dernières années. Or, les gendarmes ont signalé avoir retrouvé le corps sans vie d'une habitante de Megève le 23 mars dans le gouffre. De jeunes touristes anglais ont aperçu la dépouille de la malheureuse lors d'une visite pour découvrir la région. La jeune femme est toujours sous le choc et les deux amoureux britanniques ont préféré rentrer en Angleterre. Cet incident est une mauvaise publicité pour les stations voisines qui vivent du tourisme. La malédiction du Pont du diable aurait donc encore fait une victime.

Selon la légende, en 1876, pour la construction du pont, le diable aurait offert son aide aux villageois contre l'âme d'un homme. Les habitants de la région, plus intelligents, lui auraient sacrifié un chat noir à la place. On raconte que Satan, par vengeance en réponse à l'affront des villageois, prendrait l'âme d'une personne qui se jette du pont tous les 50 ans le 23 mars. On ne retrouvait jamais le corps de la victime. Le diable aurait-il frappé avec un peu de retard ? D'après nos informations, il y aurait déjà eu une multitude de suicides depuis 1976, date prévue par la légende. Le diable n'aurait-il pas trouvé ce qu'il cherchait jusqu'à hier ?

Les circonstances du drame restent très mystérieuses, même si les faits contredisent la légende, puisqu'un cadavre a été découvert. Or, celui-ci ne portait aucune blessure, ce qui est très improbable lors d'une chute de plus de 60 mètres. Il se murmure donc à nouveau d'innombrables histoires autour de cette mort. Les rumeurs affirment, entre autres hypothèses farfelues, que la suicidée, une femme qui s'approchait de la quarantaine, était une sorcière qui aurait fait un pacte avec le vilain. Les Haut-savoyards, étant friands de légendes et de récits de fantômes, ont la tête dure lorsqu'ils sont persuadés de quelque chose, il est difficile de les faire changer d'avis. Les gendarmes ne portent que peu de crédit à ces ragots. Ils demandent pour les besoins de l'enquête à toute personne qui aurait vu quelque chose ou qui aurait des informations – sérieuses – de contacter la gendarmerie de Saint-Gervais-les-Bains. La famille de la victime souhaite garder l'anonymat et désire faire taire ces rumeurs qui portent préjudice à leur deuil et à l'image de la défunte. Ils n'hésiteraient pas à déposer une main courante pour diffamation si les insinuations sur leur proche devaient se poursuivre. Elle prie également les villageois de respecter la mémoire de la défunte. Nous vous informerons évidemment dans nos pages de l'évolution de cette étrange affaire, même si selon la légende le diable ne frappera à nouveau que dans 50 ans, soit en 2026.

*And the thing that gets to me (thing that gets to me)
Is you'll never really see (never really see)
And the thing that freaks me out (thing that freaks me out)
Is I'll always be in doubt (always be in)
It is the lovely thing that we have
It is the lovely thing that we
It is the lovely thing
The animal, the animal instinct*

The Cranberries, Animal instinct

OceanofPDF.com

APPARITIONS

MONA avait aimé cet homme. Elle avait pensé que cette histoire marcherait. Même si, depuis longtemps déjà, elle ne croyait plus aux contes de fées, peut-être qu'elle n'y avait jamais cru, d'ailleurs. La femme essayait de s'en convaincre. Elle avait banni de ses pensées les belles histoires romantiques et les princes charmants. Toutefois, cette rencontre avait tout changé. Elle avait bouleversé son quotidien. C'était lui. Son sauveur.

Cette absence de mémoire de son passé lointain, cette incapacité de se souvenir d'elle en tant que petite fille, l'effrayait. Lorsqu'elle devait en parler avec ses propres enfants, la quarantenaire évitait le sujet et en changeait aussi rapidement que possible tout en dissimulant sa gêne et le trouble que la situation provoquait en elle.

— Dis, Maman ! Comment t'étais quand t'étais petite ? Tu aimais les chevaux, toi aussi ? Tu avais des cheveux longs comme maintenant ?

— Heum, oui, certainement. Tout cela à la fois, mon ange. Tu as passé une belle journée à l'école ? Je travaille ce soir. Madame Dufour viendra vous surveiller. Elle est gentille, Madame Dufour, n'est-ce pas ? De toute façon, pas le choix ce week-end. La semaine prochaine, vous entrez en pension, ce sera plus simple pour tout le monde.

— Noooooon, Mamannnnn ! je ne veux pas y aller. Je veux rester avec toi. S'il te plaît, ne nous laisse pas.

— Ne pleurniche pas ! C'est la vie. C'est tout et c'est comme ça. Je suis désolée, ma fille.

Mère avant tout, elle s'obligeait toutefois à être dure et ne pouvait pas faire autrement. Comme dans ses relations amicales ou amoureuses, elle tentait de ne rien ressentir et de ne transmettre aucune émotion. Ni peine, ni chagrin, ni joie, ni colère. Car, si elle avait commencé à éprouver des sentiments et surtout à les exprimer, elle en serait morte. Elle s'était rebaptisée elle-même « cœur de pierre », depuis le premier jour où on l'avait rejetée, que l'on s'était moqué d'elle. Elle écoutait, mais ne jugeait pas, elle conseillait, mais gardait ses distances, elle soignait, mais ne souffrait pas. Elle était empathique sans l'être. Avec ses enfants, cela avait été pareil. Ils étaient sortis d'elle, elle avait mis bas. Puis, sans développer de réels sentiments maternels, elle s'en était occupée, comme de petits animaux sans plus d'affection, sans marques d'attachement, les nourrissant, les habillant, les éduquant à la dure. Ils n'avaient manqué de rien, matériellement parlant. Émotionnellement, c'était une autre affaire. Il s'agissait pour la jeune mère de porter et d'assumer la responsabilité d'avoir enfanté, de répondre aux besoins primaires des bébés, une sorte de conscience animale sans amour et sans tendresse. Une froideur presque inexplicable pour cette femme tournée vers les autres. S'agissait-il d'une protection ? Était-ce justement parce que Mona s'occupait trop des malheurs, des soucis et des bobos des gens qu'elle n'arrivait pas à développer un attachement maternel ? Les animaux se montraient plus aimants, câlins et affectueux qu'elle.

Ses rapports avec la gent masculine se déroulaient sur le même schéma. En général, elle ne s'attachait jamais, ne tombait jamais amoureuse. C'était mieux ainsi et beaucoup plus facile. Mona n'avait jamais eu de compagnon attitré ni d'amant officiel.

Cette fois, tout avait été différent. L'homme lui avait montré un véritable intérêt et ce n'était pas uniquement pour son cul ou pour ses autres dons. La jeune femme l'avait deviné sincère. Malheureusement pour elle, sa clairvoyance et son intuition, qui étaient d'ordinaire des instruments de travail efficaces n'avaient pas fonctionné. Mona travaillait au bar du PMU, comme bien souvent, lorsque leurs regards s'étaient croisés. Elle l'avait remarqué parce qu'il n'était pas à sa place dans le bistrot. Ses habits luxueux, son apparence soignée ainsi que son attitude élégante juraient avec le lieu connu pour être surtout fréquenté par des habitants, des paysans et des montagnards, des jeunes et des alcooliques. Il avait plus sa place dans les restaurants et les *lounges* d'hôtels huppés de la station. Il avait l'air

perdu et elle était la femme providentielle. Elle s'était dirigée tout naturellement vers lui et lui vers elle. Ils s'étaient observés, avaient engagé la conversation. La serveuse lui avait amené un, puis deux, puis trois whiskys. Mona l'avait ensuite écouté raconter ses problèmes conjugaux, sa femme qui ne couchait plus avec lui depuis des années, la pression qu'il subissait en raison de sa position sociale et professionnelle. Ce soir-là, il lui confia qu'il s'était échappé d'un dîner politique dans lequel il s'ennuyait. Il avait besoin d'affection et d'attention. Il était bel homme, riche, avait du pouvoir et envisageait le divorce d'avec sa femme, qu'il n'évoquait que par des propos peu élogieux. Elle s'était laissée charmer et convaincre. Elle l'avait emmené chez elle, dans le chalet familial. Ils ne pouvaient pas aller à l'hôtel où il logeait avec des membres de son parti politique. Impossible. Il lui avait promis qu'il quitterait Paris, sa femme et ses enfants pour elle, qu'il lui permettrait de changer de vie, qu'elle n'aurait plus jamais besoin de travailler, qu'elle ne manquerait jamais de rien. La jeune femme aveuglée par l'amour l'avait cru et s'était abandonnée dans cette relation, qui avait l'apparence d'un rêve éveillé. Il venait la voir une fois par mois. Parfois, il l'avertissait au dernier moment qu'il ne pourrait pas venir. Il lui avait fait quitter son travail. L'homme bien qu'absent la plupart du temps ne souhaitait pas qu'elle travaille. Totalement dépendante, aussi bien financièrement qu'émotionnellement, Mona passait sa vie à l'attendre. L'idylle dura deux ans. Deux ans où la jeune femme rêva d'une véritable vie de famille, deux ans pendant lesquels elle crut à ses mensonges, deux ans pendant lesquels elle se dévoua à un individu qui se servait d'elle. Tout cela n'était qu'une affreuse illusion. Dans les faits, elle avait perdu deux années de sa vie. L'homme révéla son vrai visage et ses réelles intentions du jour au lendemain.

Tout s'arrêta lorsqu'elle lui annonça qu'elle était enceinte.

Il venait de lui promettre qu'il avait dit à sa femme qu'il la quittait. Un mensonge de plus.

À la nouvelle de sa grossesse, le si gentil, si adorable notable entra dans une colère noire et fit preuve d'une violence inouïe. Sa maîtresse devait avorter à tout prix. Lorsqu'elle lui révéla qu'il était trop tard, car cela faisait déjà cinq mois qu'elle portait son enfant, il la secoua et la frappa si fort qu'elle tomba sur le sol, en larmes. Il ne quitterait jamais sa femme pour elle ! Qu'est-ce qu'elle avait bien pu s'imaginer ? Que lui, avec sa position et sa notoriété, allait prendre le risque de se compromettre avec une

traînée ? Avec une montagnarde, une sorcière ? Alors qu'avec sa femme, de la bourgeoisie de Versailles, il avait tout ?

Mona se releva, tremblante. Elle n'avait que sa grossesse comme arme. Elle hurla :

— Je vais tout dire à ta femme ! Je lui dirai que tu m'as mise enceinte... ! Je lui révélerai les promesses que tu m'as faites, les mots d'amour que tu me murmurais, les saloperies que tu disais sur elle, toutes les nuits où nous avons baisé !

— Si tu fais ça, je n'hésiterai pas à vous tuer, toi et ton enfant ! Ne sois pas stupide, elle ne te croira jamais.

— Oh que si ! Elle me croira ! Mes collègues du bar, ils savent pour toi et moi. Ils savent tout et si je meurs ils sauront que c'est toi... Les villageois aussi !

— Alors je te paierai pour ton silence. Mais, je t'interdis de bousiller ma vie ! Si tu parles, je mettrai mes menaces à exécution. Je paierai pour ton enfant. C'est tout. Ne me contacte plus jamais ! Tu auras un chèque tous les mois, c'est tout ce que tu pourras me prendre.

En lui assénant un coup dans le ventre, il quitta le chalet en claquant la porte, laissant la pauvre femme geignant et se tordant de douleur sur le sol.

* * *

Trois mois plus tard, elle avait accouché, seule, dans la douleur. Elle s'était tue.

Mona avait tout affronté, les quolibets, les attaques, les injures. Tour à tour, elle était « salope », « pute », puis « sorcière », « possédée ». Elle avait couché avec le diable et avait donné naissance à sa descendance.

* * *

Aujourd'hui, elle hantait les routes et les bistrots de Megève à Saint-Gervais. Apparaissant vêtue de blanc, sur le pont du Diable et à l'entrée des virages sur la route de Sallanches. Elle suivait parfois également les ivrognes qui sortaient des bars en titubant, les soutenant discrètement et

disparaissant une fois qu'ils étaient arrivés à bon port et avaient refermé la porte de chez eux.

Cela avait commencé le jour où elle s'était jetée du pont. Une sorte de malédiction qui l'accompagnait depuis près de 40 ans. Lorsqu'elle avait percuté les rochers en contrebas, elle s'était sentie sortir de son corps et observer ce dernier inerte et pâle sur les rochers noirs, les pieds battus par les eaux du torrent. Mona ne comprenait pas. Elle ne ressentait aucune douleur et ne voyait aucun sang couler sur les pierres, entre les ronces et les buissons, pour rejoindre les flots tumultueux. Elle avait aperçu les deux jeunes Anglais crier. Elle avait essayé de leur parler. Mais la fille, qui l'avait vue, déjà hystérique avait définitivement perdu la raison lorsqu'elle s'était approchée. Elle avait observé les gendarmes, le médecin et son corps physique partir dans l'ambulance. Elle avait essayé de les suivre. Elle y était parvenue jusqu'au croisement entre la route de Sallanches et la route de Saint-Gervais, assise dans l'ambulance aux côtés d'un infirmier et du médecin qui n'avaient pu que constater son décès. Puis, soudain, elle s'était retrouvée projetée sous l'arche du pont les pieds dans l'eau glacée. Mona avait ensuite essayé de rentrer chez elle. Cependant, elle ne parvint que sur le palier. Chaque jour, chaque nuit, elle répétait les mêmes choses depuis quarante ans. Le pont, le virage, l'attente devant le PMU, les ivrognes.

Un soir, elle avait vu passer un jeune homme à toute vitesse à moto, elle avait eu peur pour lui. Elle s'était postée dans le virage pour qu'il ne tombe pas dans le ravin. Le jeune homme lui faisait penser à quelqu'un.

Elle avait voulu croiser ses enfants pour les prévenir eux aussi. Elle n'avait eu cette chance qu'une seule fois une dizaine d'années auparavant. Ils s'étaient penchés sur la rambarde et avaient lancé des roses blanches en contrebas. Les fleurs avaient virevolté dans le vide et étaient tombées sur le rocher noir qui avait accueilli son corps. Mona avait serré ses enfants contre elle aussi fort qu'elle le pouvait. Elle avait senti qu'ils savaient, qu'ils avaient compris, que du fond de son cœur et de son âme, elle avait voulu les aimer, mais qu'elle n'avait pas pu, qu'elle avait dû s'en détacher, pour leur donner un avenir, une vie meilleure que la sienne, afin qu'ils ne soient pas considérés comme les enfants de la sorcière et qu'ils subissent le même sort qu'elle.

*Change everything you are
And everything you were
Your number has been called
Fights and battles have begun
Revenge will surely come
Your hard times are ahead
Best, you've got to be the best
You've got to change the world
And use this chance to be heard
Your time is now*

Muse, Butterflies and Hurricanes

OceanofPDF.com

DANS LA BONNE DIRECTION

Sanatorium Martel de Janville, Passy, juin 2016

SA tête tourbillonnait, son corps était affaibli. La décharge électrique l'avait assommé. Élias se rendait compte qu'il était pris au piège, qu'il ne contrôlait plus ses mouvements et qu'il était retenu malgré sa volonté dans ce monde virtuel. Son esprit se rebellait, mais son corps fatigué et amoindri, toujours plus fragilisé par les attaques – qui elles n'étaient pas toutes virtuelles – et la douleur des contusions qui commençait à se réveiller, ne parvenait pas à lutter et devait se soumettre aux injonctions dispensées par les maîtres du jeu dans son casque. Comment avait-il pu être aussi stupide ? Tout en se relevant péniblement et en se dirigeant vers l'endroit que la voix lui avait imposée, il songeait à sa vie et à sa mère. Sa mère le mettait en garde depuis des années. *Putain ! Pourquoi je ne l'ai pas écoutée ! Elle avait raison !* L'adolescent avait franchi la ligne. Insidieusement, la frontière entre le monde réel et le monde virtuel avait été traversée. Il s'était laissé entraîner de l'autre côté. Le retour était quasiment impossible. À présent, l'univers virtuel l'avait dépassé et l'avait englouti. Submergé par les stimuli incessants de cette sirène sur écran, il s'était laissé ensorceler, envoûter, au point où ce qui le dominait allait lui faire commettre des actes qu'il n'aurait jamais tolérés dans la vie réelle. Élias se sentait pris au piège dans un cercle vicieux, dans un engrenage, une spirale infernale dans laquelle il s'était lui-même enfermé. Il avançait doucement, suivant comme un zombie les indications de la carte sur ses lunettes, ne prêtant plus aucune attention à la présence éventuelle d'autres joueurs, amis ou ennemis. Il se sentait comme un robot, comme un mouton, comme prisonnier d'une dictature. Tel un mort-vivant, toute rébellion lui était impossible, car il avait perdu son pouvoir de réflexion. Son cerveau avait été endormi trop longtemps. Il songea brièvement au « Meilleur des Mondes » d'Aldous Huxley et à « 1984 » de Georges Orwell qu'il avait

étudié en classe et qu'il avait beaucoup apprécié, sans tout comprendre. Il en saisisait à présent le sens. D'un côté, le *Big Brother* imaginé par Georges Orwell avait permis de le faire rentrer dans le moule en observant ses passions, ses goûts, sa vie et en lui proposant des activités sur mesure pour mieux le dompter et le contrôler. De l'autre, il avait instauré un ordre autoritaire où seule une élite dirigeait. Il était impossible de s'en soustraire et surtout d'exprimer des idées divergentes. Sous couvert d'appartenance à une élite, celle des heureux joueurs de *The Witchhunt*, on l'avait conduit à devenir un automate totalement sous la coupe du système. Troublé par ce constat, tout tournoyait dans sa tête, il en devenait presque fou. Ses pieds ne voulaient plus le porter.

La voix toujours plus menaçante se fit une nouvelle fois entendre dans son casque alors qu'il commençait à descendre des escaliers en colimaçon. Cette voix, il voulait la chasser de son cerveau, arracher son casque et le dispositif qu'il avait sur le corps. Se libérer de cette prison et de cette drogue que l'on ne pouvait ni sentir, ni voir, ni toucher, mais qui avaient envahi ses neurones et ses hormones.

Tout cela ne serait jamais arrivé, si son père avait été là. Il n'aurait jamais toléré son addiction aux jeux vidéo. *Papa, pourquoi es-tu parti ? Avec toi, tout cela ne serait jamais arrivé. Pourquoi nous as-tu abandonné Estel et moi ?*

Il s'était soudainement souvenu d'une discussion qu'il avait surprise entre son père et sa mère quelques jours seulement avant son départ, alors qu'ils se disputaient véhémentement dans le salon et que sa petite sœur Estel, âgée de deux ans, dormait déjà.

— Et, tu oses encore me faire des reproches alors que j'ai élevé TON fils comme si c'était le mien ? C'est comme ça que tu me remercies pour ces 16 ans de dévouement ?

Cette phrase prise au vol, enfouie au plus profond de ses souvenirs, qu'il avait essayé d'oublier et d'effacer de sa mémoire, refaisait à présent surface au pire des moments. Élias avait préféré garder ce secret en lui. D'une part, il ne voulait pas savoir. D'autre part, il souhaitait protéger sa mère. La séparation et le départ de son père l'avaient fait suffisamment souffrir. Remuer le couteau dans la plaie était inutile, d'autant que si elle ne lui en avait pas parlé, c'est qu'il y avait certainement une bonne raison. Même s'il la négligeait et lui désobéissait ces derniers temps, sa mère était son repère,

son pilier. Elle ne l'avait jamais abandonné, sacrifiant sa vie pour sa sœur et lui. Elle comptait plus que tout.

— PARSIFAL ! TU FAIBLIS ! TU FAIS HONTE À TES ALLIÉS ! TU SERAS PUNI, SI TU N'AVANCES PAS. TU NOUS APPARTIENS ! TU DOIS REMPLIR TA MISSION !

Les ordres injustes et inquiétants raidirent son corps et le sortirent de ses pensées. Pas le choix, il devait obéir s'il ne voulait pas recevoir une nouvelle décharge. Il devait se soumettre et aller jusqu'au bout s'il voulait sortir de cet enfer.

* * *

Genève et Thonon, Juin 2016

Une fois sortie du parking souterrain et engagée dans la circulation particulièrement chargée au centre-ville de Genève, Aurore se mit en route et enclencha son kit mains libres pour appeler Jules qui devait être mort d'inquiétude.

— Coucou mon amour ! Sa voix était tremblotante.

— Allô ! Oh, coucou ma chérie ! Enfin ! Je suis heureux de t'entendre ! Je commençais vraiment à me demander ce qui t'était arrivé. Mais bon, je sais que sur une enquête ce n'est pas évident. Voilà, je ne voulais pas t'ennuyer et j'ai préféré attendre que tu m'appelles !

— Oh oui, tu as bien fait. C'est adorable... Euh, la matinée était, comment dire, assez mouvementée...

— Ah oui ? Que s'est-il passé ?

— Humm, j'ai fait une sorte de malaise, Jules, mais ne t'inquiète pas. Il n'y a rien de bien grave, hein... Tu vois, je suis en train de te parler maintenant...

— Comment ça ? Un malaise ? Mais...

— Oui, euh, je me suis évanouie... Je ne sais pas trop, mais rien de grave, comme j'étais à l'hôpital quand c'est arrivé, ben j'étais au bon endroit et ils m'ont dit que ce n'était qu'un « petit malaise vagal ».

— Non, mais cela ne va pas ! Ça ne me rassure pas vraiment... Et là, tu continues de bosser comme si de rien n'était ?

— Ben oui. Que veux-tu que je fasse ? Je vais mieux, je te dis... Et puis, je n'ai pas vraiment le choix, hein. Là, je suis en route pour Thonon, je dois rencontrer les parents des victimes. Si tu veux, tu peux me rejoindre à l'hôtel que le procureur a réservé pour moi ce soir...

— Ce n'est pas si je veux. Je viens ! On se retrouve là-bas. Je ne te laisse pas seule dans ces conditions.

— Oui et là, je suis pressée. On se voit tout à l'heure. OK ?

— Tu me donnes l'adresse ?

Aurore transmet les informations à Jules et raccrocha. Elle était soulagée qu'il la rejoigne. Elle ne se sentait vraiment pas bien, toujours barbouillée et la tête embrumée. Sortie des embouteillages du centre, elle circulait à présent sur le quai Gustave-Ador. Elle longea le Parc des Eaux-vives et se dirigea vers Vérenaz. Il faisait un temps radieux et elle ne se lassait pas du paysage offert par les bords du lac Léman. Le soleil faisait scintiller l'étendue bleu-vert et la verdure environnante s'y reflétait, un paysage idyllique assez peu propice aux atrocités commises. En passant à la hauteur de la rampe de Cologny, elle songea à Mary Shelley qui avait imaginé, *Frankenstein*, sur les hauts de cette colline, romancière, romantique, amoureuse éperdue, pionnière et rebelle. Donner la vie à un être fait de morceaux de chairs et d'organes morts. Recréer la vie alors que cela paraît impossible. Magie, miracle ou folie ? L'Anglaise avait fait ressusciter un être, un monstre doté de plus d'humanité que certains humains. Aurore se sentait proche d'elle. Dans le métier d'Aurore, s'imposer en tant que professionnelle et femme avait été une lutte quotidienne. Sa différence avait été souvent autant une force qu'une faiblesse. Elle ne devait jamais relâcher son attention. Aurore retourna à la réalité de son enquête et composa le numéro de Marion.

— Allô ? Ma poulette ?

Aurore sourit. Marion était devenue une amie proche. Ce surnom lui faisait un peu honte, mais il démontrait l'attachement de sa collègue. Elle avait cru aussi percevoir que Marion semblait soucieuse.

— Coucou ma fliquette préférée ! Tout va bien, enfin mieux, ne t'inquiète pas. Je sais déjà ce que tu vas dire... Oui, j'ai fait un malaise. Mais ce n'est rien. J'aurais pu dire avant que c'était à cause du surmenage, mais là objectivement...

Elle éclata d'un rire léger.

— Tu me connais bien... Ouais, ton histoire à Genève a fait le tour du commissariat après que François Bertin nous en ait parlé au briefing du matin. Le proc' de Thonon l'avait informé. Enfin, il était plus préoccupé par l'histoire de la fuite dans les médias... On a reçu une belle soufflante d'ailleurs, mais le commissaire a tout de suite compris que cela ne venait pas de chez nous.

— C'est incroyable, quand même, ils étaient au courant avant que l'on commence vraiment l'enquête... Heureusement que les familles avaient déjà été prévenues... sinon... bon, il y avait tellement de monde sur la scène de crime... ça peut venir de partout. Je ne comprends pas pourquoi le premier réflexe des chefs est de soupçonner quelqu'un en interne. Bref...

— Moi, je voulais juste te dire que je me suis mise – avant que tu me le demandes – sur le web et que je suis en train de découvrir des éléments intéressants, surtout sur les réseaux sociaux. Je reviens vers toi dès que j'en sais plus, mais sache juste que Léa n'avait pas que des amis. Elle était la cible de harcèlement sur les réseaux sociaux. L'une de ses camarades de classe, Zeina, l'ex-petite copine de Tobias, jalouse visiblement du nouveau couple qu'il formait avec Léa, menait une campagne de destruction sur Facebook et Instagram. Elle a d'ailleurs réussi à rallier un certain nombre d'ados à sa cause. Le fait que Léa soit la fille de Bernard Bouchet n'a pas aidé. Ils se sont vraiment déchaînés sur elle. Tu te souviens de ce qu'on parlait l'autre jour ? Elle ne devait pas vraiment être bien la gamine... Un tel acharnement ne peut que laisser des traces. D'ailleurs, j'ai trouvé un échange sur *Messenger* où elle parle de suicide avec Tobias, qui est visiblement la seule personne qui lui restait hormis ses parents. Ça craint... ! Il faut que je creuse plus et je reviens vers toi ASAP ! Je dois te laisser, il y a Walonsky qui me fait de grands signes. Je te rappelle ou je t'envoie les infos ! Juste encore un truc : Prends garde au père de Léa. C'est un roi de la manipulation. Je ne lui ferai pas confiance pour un sou. Homme politique et de pouvoir, son parcours n'est pas blanc comme neige... Le type est prêt à tout pour des thunes !

— OK, ma belle. C'est intéressant tout ça et ça peut expliquer un certain nombre de choses. Comme le fait qu'ils étaient plusieurs pour le crime... À plus tard ! Merci beaucoup Marion... Je...

Aurore n'eut pas le temps de terminer sa phrase que sa collègue avait raccroché. Elle se trouvait à présent sur la rampe de Vézenaz, à la hauteur de la Belotte, juste avant la tranchée couverte.

* * *

Publier, juin 2016

La vue sur le lac ne changeait en rien le désespoir d'une quinquagénaire en robe de chambre de soie, effondrée sur le canapé en cuir de sa villa de luxe, à Publier, à quelques encablures de Thonon. La mère de famille, malgré les anxiolytiques et les calmants qu'elle avait ingérés, n'arrêtait pas de pleurer et ne parvenait pas à accepter l'inacceptable. Proche d'elle, son mari faisait les cent pas et l'intimait de se reprendre, que ses larmes et son désespoir ne feraient pas revenir leur fille. Il était nerveux.

— Karine, bon sang ! Arrête de pleurnicher ! C'est insupportable ! Cela ne nous ramènera pas Léa ! Elle est morte, tu comprends ! Morte !

Son ton était méchant et dénigrant. Il la regardait de haut comme à son habitude et se moquait éperdument du chagrin profond de sa femme. Son agressivité dissimulait-elle sa peine ? Était-ce sa façon très personnelle d'exprimer la douleur ? Souvent, sa femme excusait son attitude de cette manière. Elle disait à ses amies :

— Bernard n'arrive pas à exprimer son inquiétude et à accepter ses émotions. Alors c'est pour ça qu'il se met en colère et qu'il se met à me crier dessus ! C'est le stress, je le connais bien. Il exprime comme ça sa tristesse et son attachement.

Ses proches n'en pensaient pas moins. Si la plupart des gens n'osait rien dire, car l'homme leur faisait peur et que ces personnes ne voulaient pas s'en mêler, sa sœur, elle, l'avait mise en garde. Il s'agissait ni plus ni moins de violences intolérables. Karine devait quitter cet homme qui ne la respectait pas. Il n'avait aucune excuse. C'était de la maltraitance. Elle ne le

méritait pas, stress ou pas, inquiétude ou pas. Or, la quinquagénaire n'avait jamais travaillé. Elle était dépendante financièrement. Si elle partait, elle perdrait tout. Son statut social, son confort, sa fille. Sa sœur après lui avoir parlé plusieurs fois s'était éloignée, constatant que Karine ne prenait pas son destin en main.

L'homme, toujours nerveux, continuait d'invectiver son épouse.

Il se prépara un whisky.

— Quelle image tu vas donner au policier ! Tu as tes cheveux en désordre et ton maquillage coule sur ton visage ! Un vrai personnage de films d'horreur. Allez, va te préparer ! Ils ne vont pas tarder à arriver. Et tu ne parles pas ! C'est moi qui leur réponds.

Titubante et tremblotante, elle s'exécuta. Incapable d'opposer une quelconque résistance à son bourreau. Elle avait enfin compris que cet homme n'avait pas de cœur et qu'il était incapable d'aimer qui que ce soit, sauf sa propre personne. Mais il était trop tard. Sa fille n'était plus là pour l'aider à faire front. Elle était seule à la merci de cet individu dont elle avait vu le vrai visage après plus de 30 ans de mariage et de calvaire. Karine avait été son image de normalité avec Léa. À l'extérieur, ils offraient l'illusion d'une famille parfaite alors qu'à l'intérieur ne perduraient que souffrances et violences.

Même lorsque Léa avait fait part de ses problèmes au lycée, du harcèlement dont elle était victime et de la peur qu'elle ressentait en se rendant en cours, l'homme n'avait pas vraiment pris la question au sérieux. Il l'avait tout simplement ignorée en lui recommandant de changer de comportement et de vêtements et en affirmant qu'en s'habillant de la sorte et qu'en se conduisant comme cela, elle faisait honte à la famille et que les remarques de ses camarades d'école étaient justifiées. La scène avait eu lieu pendant le repas du soir, Karine était présente et au courant du problème, c'était même elle qui avait conseillé à sa fille d'en parler à son père en pensant qu'il l'aiderait certainement. Léa, qui en avait parlé avec difficultés, avait fait confiance à sa mère. Elle n'aurait pas dû. Karine, terrorisée par son mari, n'avait pas osé intervenir et s'était tue, laissant Léa dans le plus grand désarroi. Après cette altercation, l'adolescente s'était encore plus renfermée sur elle-même, sombrant dans une profonde dépression. Elle s'était isolée, fuyant la maison et se réfugiant chez son copain, Tobias.

Karine était à présent convaincue que sa fille était morte par sa faute, rongée par la culpabilité et le désespoir. Léa ne reviendrait pas.

OceanofPDF.com

ACCIDENTS DE PARCOURS

Route de Thonon, Vézenaz, juin 2016

LORSQU'Aurore arriva enfin à destination, le maréchal des logis-chef Favre l'attendait de pied ferme devant le commissariat de Thonon. Elle arrêta sa voiture et lui fit signe de monter. Ils n'avaient pas une minute à perdre et changer de véhicule pour prendre une voiture de la gendarmerie n'était pas nécessaire.

Assis sur le siège passager, l'officier poussa un soupir de soulagement. Ses traits trahissaient un stress certain. Il semblait à deux doigts de la crise de nerfs.

— Maréchal des logis-chef Favre, bonjour ! Ravie de vous revoir. Allons-y !

— Oh ! Appelez-moi Anthony, nous avons plus ou moins le même âge, et ça commence à me gêner tout ce protocole. Ça va avec les chefs, mais entre nous...

— OK, moi, c'est Aurore. Enchantée, Anthony ! Explique-moi ce qui te stresse comme ça pour commencer.

— Enchanté Aurore ! Son visage jusque-là renfrogné s'éclaira d'un sourire et les coins de sa moustache, qui formaient une sorte de moue triste, se soulevèrent. Tu as raison, s'exclama-t-il. Je connais Thonon comme ma poche. Je suis né à Amphion et les Bouchet habitent juste à côté. La banlieue chic de la ville. Je connais bien Monsieur Bouchet. Il était maire de Thonon pendant quelques années. C'est un riche industriel. Il est très influent dans la région et fait partie de nombreuses corporations et loges. Il a les bras longs et je n'ai pas eu de très bons contacts avec lui. Il critique sans arrêt les forces de l'ordre en s'en prenant à leur passivité sur certains plans... Hmm. Il est pour une répression massive... Et il s'est heurté au

préfet qui est moins radical que lui. Il a même eu des mots avec le procureur. Perso, je ne peux pas l'encadrer ! Et il me fout la trouille, tu verras, il n'est pas commode et il vaut mieux être de son côté.

— Je vois... affirma Aurore d'une voix compréhensive. Je connais ce genre de types malheureusement, et je ne les porte vraiment pas dans mon cœur. Le genre à critiquer, tout en ne donnant pas les moyens d'agir.

— Exactement. Il m'horripile cet individu ! Pourtant, il dispose d'énormément de soutiens haut placés. Il y a encore autre chose. J'ai enquêté pour en apprendre plus sur les deux victimes. Léa Bouchet a déposé une plainte pour harcèlement il y a deux mois. Elle était victime de harcèlement au lycée de la part d'une autre lycéenne, en premier lieu, et de toute l'école, par la suite. Mais elle a finalement retiré sa plainte. J'imagine que son père lui a demandé de le faire. Elle ne s'est plus manifestée après. C'était plutôt une ado sans histoires qui n'avait pas à faire à nous. Contrairement à d'autres...

— Oui. Je voulais aussi t'en parler. Ma collègue d'Annecy, la capitaine Marion Lefort m'a dit que Léa était sûrement harcelée au lycée. Elle est spécialisée dans les nouvelles technologies et elle a fait des recherches. Les réseaux sociaux ont été particulièrement éloquentes sur la question...

— Voilà, nous sommes arrivés ! Freine ! C'est là ! Il faut passer le portail. Comme nous sommes attendus, les portes vont s'ouvrir toutes seules. Tu verras, c'est une propriété de fous !

Le gendarme semblait s'être détendu après s'être confié à Aurore. Il était carrément à l'aise et décomplexé, alors qu'elle-même commençait à devenir de plus en plus nerveuse. Elle savait que les rencontres avec les proches des victimes étaient cruciales pour la résolution des enquêtes. Aurore devait rester concentrée et éviter de louper le moindre indice. Comme l'avait prédit Anthony Favre, les lourdes portes s'entrouvrirent sans qu'ils eussent besoin de s'annoncer.

La petite Golf noire d'Aurore remonta l'allée qui menait à l'habitation luxueuse des Bouchet. Deux cents mètres plus loin, on apercevait une imposante maison moderne dotée de grandes baies vitrées. La famille Bouchet était aisée, cela ne faisait aucun doute. La capitaine de police ressentit une certaine appréhension en s'approchant de la demeure. Le portrait du père de famille dressé par son collègue ne l'avait pas vraiment

rassurée. Ils se garèrent dans la cour en gravier en contrebas d'un escalier en marbre noir qui menait à la porte d'entrée. La maison avait été construite sur une petite butte qui permettait d'avoir une vue imprenable sur le lac Léman. Aurore aperçut des caméras de surveillance placées un peu partout sur la propriété. La demeure luxueuse ressemblait à une prison dorée. Alors qu'ils approchaient et gravissaient les marches les séparant de la porte, Aurore et Anthony entendirent une voix masculine forte et agressive.

— Tu ne te la ramènes pas, hein. C'est moi qui gère ! Sinon...

Les deux enquêteurs se regardèrent avec réprobation.

Le maréchal des logis-chef appuya sur le boîtier en plastique sophistiqué de l'interphone. Là aussi, les visiteurs étaient observés à travers un œil de verre. L'homme interrompit ses invectives à l'intérieur.

Dix secondes plus tard, la porte s'ouvrit et un individu d'une carrure imposante, apparut dans l'embrasure. Le visage fermé, les lèvres serrées. La visite des policiers ne semblait pas l'enchanter. Il ouvrit à peine la bouche, ne les salua pas, en les faisant entrer, et siffla entre ses dents :

— Eh bien, ce n'est pas trop tôt ! Cela fait une demi-heure que nous vous attendons. Suivez-moi dans le salon. Bernard Bouchet, voici mon épouse, Karine. Prenez place sur le canapé.

Puis, s'adressant d'un ton autoritaire à sa femme qui n'avait pas osé ouvrir la bouche, terrorisée et tremblante, il lui ordonna :

— Karine, apporte à boire à ces messieurs-dames de la police !

La femme, recroquevillée sur elle-même, les épaules baissées, était en peignoir. Ni Aurore ni Anthony n'avaient aperçu son visage, car elle le dissimulait derrière ses cheveux longs défaits. Elle avait soigneusement évité de les regarder. Aurore comprit instinctivement pourquoi lorsqu'en se levant la pauvre femme dut passer devant eux. Elle tentait de dissimuler des marques sur son visage. Son mari, qui se tenait devant eux avec un air supérieur, sûr de lui, venait de la violenter. Des traces de mascara salissaient ses joues. Elle avait dû mettre des lunettes de soleil peu avant qu'ils n'entrent.

Aurore fulminait intérieurement. Ils étaient arrivés trop tard et ne pouvaient intervenir que si elle leur demandait de l'aide. Elle décida de l'accompagner dans la cuisine où elle se rendait pour leur préparer une boisson sous les ordres de son bourreau, qui les toisait toujours, convaincu de sa supériorité.

— Vous allez où, Madame ? Lui lança l'homme toujours aussi arrogant.

— J'accompagne votre femme dans la cuisine pour l'aider avec nos cafés. Elle n'a pas l'air bien. Normal quand on vient de perdre un enfant... Votre fille. Mes condoléances, Monsieur et Madame Bouchet.

Pris de court, l'insupportable personnage ne sut que répondre et se tourna vers Anthony Favre qui était dans ses petits souliers. Apparemment, ce type lui faisait vraiment peur.

— On se connaît, maréchal des logis-chef Favre ? C'est bien cela ?

— Oui, c'est bien cela, Monsieur Bouchet. Nous sommes désolés de venir vous déranger dans de pareilles circonstances. Veuillez accepter mes sincères condoléances.

Le gendarme avait réussi à faire diversion. Il avait trouvé les bons mots pour détourner l'attention et calmer l'homme. Aurore et Madame Bouchet avaient disparu dans la cuisine, dont une partie était ouverte sur le salon par un passe-plat.

— Merci. C'est, en effet, terrible. Merci de votre gentillesse. Nous ne réalisons pas encore... enfin, on n'est jamais prêt, je crois, à voir partir son enfant avant soit. Karine est dévastée, comme vous avez pu le voir. En quoi pouvons-nous vous aider ? Nous avons déjà tout dit à vos collègues et à Monsieur le Procureur, Baptiste Antoine, lorsqu'ils sont venus nous annoncer la nouvelle. Je n'ai pas grand-chose à ajouter. Karine, non plus. Vous ne communiquez pas entre vous ?

Encore une attaque destinée à le déstabiliser, Anthony Favre n'en attendait pas moins de lui. Il y avait quelque chose qui sonnait faux dans la peine qu'il montrait. Il tentait d'échapper à leur entretien et de les faire passer pour des branquignoles. Il affichait un détachement et une froideur étranges face au décès de sa fille. Le père n'était pas totalement innocent. Il

dissimulait quelque chose. Il en mettrait sa main au feu. Le gendarme n'aimait pas qu'on se paie de sa tête. Une certitude traversa son esprit : ils ne tireraient rien des parents de Léa. Mais peut-être qu'Aurore s'en sortirait mieux que lui.

Dans la cuisine, Karine Bouchet préparait les cafés sans un mot. Aurore lui avait demandé si tout allait bien et la mère de famille avait éclaté en sanglots.

— Léa... Léa... Léa... C'est ma faute...

La capitaine avait essayé de la réconforter, mais elle savait qu'elle ne pouvait rien faire. La femme qui se tenait auprès d'elle était dans un état second. Terrassée par la mort de sa fille, assommée par les calmants qu'elle avait certainement dû prendre et meurtrie par les coups de son mari maltraitant, elle serait incapable de lui parler de façon cohérente. Aurore devait absolument trouver un moyen pour l'éloigner de la maison.

— Non, ce n'est pas de votre faute, Madame Bouchet. Nous allons découvrir qui a fait cela à votre fille. Nous allons arrêter ces monstres ! Je m'y engage. Cela ne vous ramènera pas votre enfant... Je le sais... Mais cela vous aidera peut-être dans votre deuil... Ce qui m'inquiète le plus, c'est vous. Il faut absolument que vous preniez soin de vous. Vous devez partir d'ici.

— Mais, je ne peux pas... sanglota-t-elle.

— Écoutez-moi ! Vous êtes en danger. Je vais vous convoquer au commissariat demain en prétextant que nous avons encore besoin de votre témoignage, car vous étiez encore trop choquée pour répondre à mes questions aujourd'hui. Venez. Votre vie est en jeu... Je compte sur vous.

— Je n'ai plus de raison de vivre depuis que Léa est morte. Vous comprenez ?

— Si, Karine ! Vous pouvez changer votre vie et nous aider à trouver les coupables pour qu'aucune autre famille ne perde un enfant !

Les pleurs reprirent. Aurore avait-elle réussi à lui faire changer d'avis ?

— D'accord, d'accord... Je viendrai... finit-elle par concéder, entre deux hoquets.

— Merci Karine. Maintenant, il faut être forte et tenir jusqu'à demain. OK ? Nous devons y retourner. Vous me promettez que vous éviterez votre mari jusqu'à demain ? Enfermez-vous dans votre chambre, ne lui parlez pas... et faites comme si de rien n'était.

— D'accord...

En silence, les deux femmes retournèrent dans le salon. Les hommes avaient abordé un sujet important. La capitaine de police entendit la fin de la phrase de son collègue :

— ... que Léa subissait du harcèlement au lycée ?

— Oui, j'étais au courant et je m'en suis occupé personnellement, vu que vous ne faisiez rien. Vous voilà ! s'interrompit-il en désignant son épouse et Aurore, qui sursautèrent, face à la violence perceptible dans sa voix. Il reprit sur le même ton : Karine, je ne savais pas qu'il fallait autant de temps pour préparer un café ! Tu es allé le chercher à Tombouctou ? Allez, assieds-toi !

— Pouvons-nous reprendre, Monsieur Bouchet ? Merci, Madame, pour le café, il est excellent. Vous disiez que vous vous étiez occupé vous-mêmes des harceleurs de votre fille... Pouvez-vous nous expliquer ? Nous avons recueilli sa plainte, comme vous le savez et avant même que nous puissions agir, elle l'a retirée le lendemain... C'est donc parce que vous étiez intervenu ! Vous avez préféré rendre justice, seul, en vous disant que nous ne ferions rien, n'est-ce pas ? Vous pensiez régler les choses à votre manière ? Et si c'était les harceleurs de votre fille qui l'avaient assassinée finalement ? Vous y avez pensé ? Si nous étions intervenus, Léa serait peut-être encore en vie !

Le maréchal des logis-chef Favre avait changé de visage. Dès le moment où il avait vu clair dans le jeu du pervers et qu'il avait surmonté sa propre peur, il était sorti de son emprise et avait réussi à le confronter. Le soudain revirement d'attitude du gendarme avait pris l'homme au dépourvu. Il se replia sur lui-même et se mit à balbutier. Il perdait ses moyens, mais cela ne durerait pas longtemps. Lorsqu'ils se sentaient pris au piège et acculés, les manipulateurs devenaient encore plus agressifs et violents.

— Euh, mais non ! Mon intervention était plutôt efficace puisqu'on n'a plus rien entendu ! J'ai payé assez cher pour ça.

Bernard Bouchet avait dit cela en tremblant. Puis, semblant reprendre ses esprits et ses forces, il invectiva violemment sa femme :

— Hé toi, là ! Qu'est-ce que tu as à pleurnicher comme ça ! beugla-t-il en direction de sa femme.

— Tu les laisses venir nous insulter dans notre propre maison, hein ! Vous m'accusez d'être responsable de la mort de ma fille ? Comment osez-vous ? Je crois que c'est assez pour aujourd'hui. Je vous prierai de bien vouloir laisser ma famille tranquille. Je vais me plaindre auprès de vos supérieurs ! Le procureur va m'entendre et le préfet également ! Allez-vous-en ! Je n'ai pas besoin d'incapables chez moi ! Soyez-en sûrs, votre attitude ne restera pas impunie ! Venir importuner les gens chez eux de cette manière après la mort de notre fille ! Vous allez le payer ! C'est une honte !

L'homme hurlait et gesticulait, en les fusillant du regard et en leur faisant signe de sortir.

Aurore et Anthony se regardèrent et se comprirent sans un mot. Ils partiraient, certes, mais ils n'en pensaient pas moins. Ils reviendraient afin de mettre cet horrible personnage hors d'état de nuire. Ils ne devaient pourtant pas agir maintenant. S'ils le faisaient, ils mettraient en danger l'enquête et ils ne pouvaient pas se le permettre. La policière avait un plan. Ils viendraient l'arrêter le lendemain, après le dépôt de plainte de Karine, son épouse, pour violences conjugales.

Ils partirent sans dire au revoir. L'homme claqua la porte derrière eux. Ils pouvaient entendre encore l'homme crier sur son épouse. Aurore espérait que la pauvre femme tiendrait le coup jusqu'au lendemain et s'en voulait de la laisser ainsi, seule avec son bourreau.

Une fois, dans la voiture, ils poussèrent un soupir de soulagement et pratiquement d'une seule et même voix, s'exclamèrent :

— Quelle ordure, ce type !

— Tu vois, Aurore, je t'avais prévenue. Mais, cette fois, il ne s'en sortira pas.

— Ben oui, je comprends ce que tu voulais dire maintenant... Et également pourquoi tu appréhendais la rencontre...

Le téléphone du jeune gendarme reçut la notification d'un message entrant. La tête déconfite, il sortit l'appareil de la boîte à gants où il l'avait rangé avant de pénétrer dans la maison des Bouchet. Il craignait que le procureur ou son commandant de brigade ne le contactent pour le réprimander, déjà, pour leur action désastreuse auprès de la famille de Léa. Il n'en était rien.

Il lut le message provenant du capitaine Morand à haute voix :

Anthony, bonne nouvelle. La fuite dans les médias ne provient pas de l'intérieur. C'est le futur mari, dont la fête a été gâchée, exaspéré, qui a lâché le morceau aux médias... Il a été compensé largement pour son témoignage. Le Dauphiné lui aurait offert une grosse somme. Voilà. Faudrait aller le voir, je m'en charge. J'espère que vous avancez de votre côté. À+

— Incroyable ! Hallucinant !

Un cri du cœur. Les deux collègues éclatèrent de rire. Cela leur faisait du bien de se lâcher après le rendez-vous cauchemardesque qu'ils venaient de vivre.

— Le pauvre... Il devait être tellement déçu et fâché d'avoir dû annuler son mariage qu'il s'est vengé. S'exclama Anthony.

— Oui et, en plus, j'ai cru comprendre, lorsque je l'ai brièvement croisé sur les lieux, qu'il détestait le château d'Avully et qu'il avait accepté d'y organiser son mariage pour faire plaisir à sa belle... encore un mariage voué à l'échec, si cela commence comme ça ! Ne pas être d'accord sur le lieu de la fête, ce n'est pas très encourageant pour la suite.

Les rires fusèrent à nouveau dans l'habitable. Ils roulaient à présent en direction de l'adresse des parents du jeune garçon, Tobias. Heureusement, ils n'allaient pas affronter un être aussi désagréable que Monsieur Bouchet cette fois-ci.

* * *

Sanatorium Martel de Janville, juin 2016, pendant la nuit

La situation dans le jeu devenait de plus en plus ubuesque et terrifiante. Élias se sentait pourtant contraint de continuer. C'était la première fois de sa vie que cela lui arrivait. Devant sa console ou son ordinateur, il pouvait arrêter quand il en avait marre. Certes, il ne pouvait pas quitter la partie sans perdre quand il jouait en réseau. Mais quand il était seul devant son ordinateur, il pouvait mettre la partie en pause, s'énervé, quitter la pièce, éteindre et revenir plus tard. Son intuition sur le lieu, l'ancien sanatorium, ne l'avait pas trompé. Ces murs portaient une malédiction en eux. Tremblant, l'ado avait suivi les consignes à la lettre. Les autres joueurs qui l'entouraient à présent devaient être dans la même position que lui.

Pourquoi ? Ils étaient à présent tous descendus au sous-sol du sanatorium. Dans le monde dans lequel il évoluait, il s'agissait du donjon du château. Là, ils avaient acculé deux autres joueurs dans une cellule. Puis, la voix dans le casque de réalité virtuelle avait ordonné à Lancelot et Gauvain de les attacher et de les mener à leur jugement, suivis des autres chevaliers.

Tous s'étaient exécutés, sans un mot. Ils étaient une vingtaine, contre deux personnes. Le plus étrange dans cette situation, c'est que personne ne se parlait dans la vraie vie. Élias avait essayé de s'adresser à l'un de ses camarades. Il ignorait évidemment son identité, car il n'apercevait que son avatar, Bohort. Selon les légendes arthuriennes, ils auraient dû avec Galaad parvenir jusqu'au Graal, en lieu et place de cela, ils menaçaient des camarades de jeu et devaient les conduire à leur procès. Élias ne savait même pas exactement de quoi ils étaient accusés. La voix dans le casque leur avait dit à tous qu'ils pratiquaient la magie et la sorcellerie. De son côté, il ne les avait pas rencontrés pendant la partie. Il avait imaginé que les ennemis seraient virtuels, qu'ils ne ressentiraient pas la douleur. Cependant, en raison des chocs électriques qu'il avait reçus, il savait que les cordes qui les maintenaient étaient réelles, que s'ils recevaient des coups, ils les sentiraient. Il y avait quelque chose d'extrêmement malsain et de trop réel dans la situation. Merlin et Morgane n'avaient plus le droit d'utiliser leur micro. Lorsqu'ils avaient été entravés, ils s'étaient défendus. Morgane avait essayé de mordre et de griffer ses assaillants, Merlin avait donné des coups de poing et de pied. Les deux cibles avaient été terrassées. Les petits soldats, chevaliers d'une table ronde inexistante, dotés d'une mission absurde, soumis à des ordres dont ils ne connaissaient pas les émissaires et dont ils ne saisissaient pas le sens, devaient à présent conduire leurs

prisonniers dans une cour devant un large public. Ils y seraient jugés par la vindicte populaire, puis leur sentence serait exécutée. Ils remontaient les marches. Les jambes d'Élias tremblaient toujours et son esprit était engourdi.

Le jeu s'arrêterait-il enfin ?

OceanofPDF.com

SECONDE PARTIE

CONDAMNATION SENTENCE ET EXÉCUTION

OceanofPDF.com

Condemnation

Tried

Here on the stand with the book in my hand

Truth on my side

Accusations

Lies

Hand me my sentence, I'll show no repentance

I'll suffer with pride

If for honesty, you want apologies

I don't sympathize

If for kindness, you substitute blindness

Please open your eyes

Condemnation, Depeche Mode,
in Songs of Faith and Devotion

OceanofPDF.com

De nos jours, l'État n'organise plus des exécutions publiques de prétendues sorcières, mais la peine de mort pour les femmes qui veulent être libres s'est en quelque sorte privatisée : quand l'une d'elles est tuée par son compagnon ou son ex-compagnon (ce qui, en France, se produit une fois tous les trois jours en moyenne), c'est souvent parce qu'elle est partie ou qu'elle a annoncé son intention de le faire, telle Émilie Hallouin, ligotée par son mari sur les rails du TGV Paris-Nantes le 12 juin 2017, jour de ses trente-quatre ans. Et la presse traite ces meurtres avec la même trivialité déréalisante que celle avec laquelle on évoque les bûchers des sorcières. Lorsqu'un homme immole son épouse par le feu au Plessis-Robinson, Le Parisien (23 septembre 2017) commence par titrer : « Il met le feu à sa femme et incendie l'appartement », comme si la victime était un bien meuble et comme si l'information essentielle était l'incendie de l'appartement ; le journaliste semble presque trouver cocasse la maladresse du mari. Les seuls cas où l'on accorde à un féminicide la place qu'il mérite, où l'on reconnaît sa gravité, c'est lorsque le meurtrier est noir ou arabe, mais il s'agit alors d'alimenter le racisme et non de défendre la cause des femmes.

Mona Chollet,
Sorcières : la puissance invaincue des femmes

Le virtuel est ce qui nous aide à faire advenir ce que nous ne sommes pas encore.

Philippe Quéau,
Le Monde de l'éducation, juillet-août 2011

OceanofPDF.com

IMPALPABLES DANGERS

Ancien sanatorium, Passy, juin 2016

AVEUGLE, muet et sourd. Tous les sens de l'adolescent semblaient endormis. Élias avançait comme un robot. Que pouvait-il faire d'autre ? Se révolter et risquer la douleur, ou pire encore, la mort ? Il ne pouvait s'en vouloir qu'à lui-même. Mieux valait ne plus rien penser, ne plus rien ressentir. Agir comme une machine. Les sensations, les émotions et les sentiments le replaceraient dans sa position d'être humain que la virtualité lui avait volée. À présent, il ne pouvait pas se le permettre. L'heure n'était pas à la révolte, s'il voulait s'en sortir. Il devait jouer leur jeu, car il n'en était plus le maître.

La vingtaine de personnes menaçantes, qu'il ne distinguait toujours que par ses lunettes en les identifiant par leurs avatars, persécutait les deux ennemis. Les proies avaient atteint le rez-de-chaussée du château, traversant la salle du trône et de bal. Ils arrivèrent vers la lourde porte en bois qui menait à la cour extérieure. Élias sentit un courant d'air frais sur son visage. Ils sortaient aussi dans la réalité. Où se trouvaient-ils à présent ? Il avait compris qu'ils s'étaient rendus au sous-sol du sanatorium, peut-être dans la morgue, où il avait eu la plus grosse frayeur de sa vie peu de temps auparavant. Se trouvaient-ils à présent sur la terrasse, qui dominait le parking ? Il avait perdu le sens de l'orientation. En tout cas, ce qu'il apercevait à travers ses lunettes était surréaliste. Ils se trouvaient sur une grande place rectangulaire, pavée, dominée par les tours du château. Quittant l'enceinte, les chevaliers et leurs prisonniers avaient actionné le pont-levis et avaient traversé les douves. De ce qu'on voulait leur faire croire, la maison-forte se trouvait proche d'un village. Depuis le côté de la place, Élias apercevait des toits en chaume et le clocher d'une église. Cependant, ce qui attira en premier son regard, c'était la foule massée tout

autour d'un bûcher et des potences. Lorsqu'ils s'approchèrent, toujours guidés par la voix dans ses écouteurs, des clameurs provinrent de la foule.

— Vive les chevaliers ! À mort les sorciers ! À mort les sorciers ! Au bûcher ! Au bûcher ! Vive les chevaliers ! Les ennemis de la vérité doivent mourir !

Élias et ses camarades s'immobilisèrent. Merlin et Morgane les précédaient, toujours entravés, contraints par la menace des armes des autres joueurs, et étaient tombés à genoux. Les cris de la foule s'étaient intensifiés et les villageois commençaient à lancer des fruits et des œufs sur les deux malheureux. Toujours comme anesthésié, jouant son rôle de bon petit soldat par peur et peut-être aussi un peu par lâcheté, l'adolescent n'avait pas bougé. Les hurlements dans ses oreilles devenaient insupportables. D'un geste, qui ressemblait plutôt à un élan de survie, il déplaça ses écouteurs. C'est là qu'il entendit une voix suppliante et des sanglots entrecoupés par des hoquets paniqués :

— Arrêtez, je vous en supplie ! Nous n'avons rien fait ! Ce n'est qu'un jeu ! S'il vous plaît par pitié ! Arrêtez ! Nous n'avons rien fait... aidez-nous, s'il vous plaît... Au secours...

Élias tremblait. Il réajusta son casque. Il ne pouvait rien faire pour eux. Il était terrorisé. Soudain, les cris accusateurs des badauds et du rassemblement hargneux se turent. Ils laissèrent place à des applaudissements et des clameurs de joie et d'admiration. Tous les regards des gens étaient tournés en hauteur. Certains désignaient clairement quelque chose ou quelqu'un qui se trouvait derrière eux. Tous les joueurs, et même les victimes, se retournèrent en même temps pour voir de quoi il s'agissait.

Sur une estrade monumentale, qui avait été tractée par plusieurs chevaux montés par des cavaliers en armures, se trouvaient deux trônes de fer sur lesquels étaient assis deux personnages, somptueusement vêtus. Un homme et une femme. Un roi et une reine puisqu'ils portaient une couronne et de riches atours. L'homme tenait un glaive dans la main droite. Il disposait d'une stature particulièrement imposante, il mesurait au moins deux mètres. Il avait un ventre proéminent et une barbe fournie. Son regard sévère et glacial trahissait une soif de pouvoir insatiable et une cruauté sans limites.

À côté de lui, une femme d'une beauté extraordinaire, l'attitude hautaine, toisait l'assemblée. Ses cheveux blonds ressemblaient à des cascades d'or sur ses épaules. Elle avait des yeux bleus perçant et froids. Élias réfléchissait à qui cette reine lui faisait penser. Une musique lui vint en tête.

*And who are you, the proud lord said,
That I must bow so low ?
Only a cat of a different coat,
That's all the truth I know.
In a coat of gold or a coat of red,
A lion still has claws,
And mine are long and sharp, my lord,
As long and sharp as yours.
And so he spoke, and so he spoke,
That lord of Castamere,
But now the rains weep o'er his hall,
With no one there to hear.
Yes now the rains weep o'er his hall,
And not a soul to hear.*³

La reine de la manipulation, incestueuse avec son frère jumeau, magnifique, intelligente, mauvaise. Il voyait devant lui une réplique de Cersei Lannister, le personnage de la saga *Le Trône de fer* écrite par Georges R.R. Martin et représentée dans la série éponyme, *Game of Thrones*, par l'actrice Lena Headey. Des avatars comme eux. Ils n'étaient que des avatars. Qui étaient-ils censés représenter ? Le roi Arthur et son épouse la reine Guenièvre ? Ou Cersei Lannister et son époux Robert Baratheon ?

Ils n'étaient ni dans *Game of Thrones* ni dans une légende des Chevaliers de la Table ronde. Ils étaient dans un jeu dont la réalité dépassait la fiction.

* * *

Thonon-les-Bains, juin 2016

Aurore et Anthony étaient arrivés à proximité de la demeure des parents de Tobias Duperret. Ils avaient réussi à se détendre pendant le trajet. La capitaine commençait à dénouer les fils et à reconstituer le puzzle de leur affaire, du moins elle le pensait. Elle devait absolument mettre ses impressions au clair et son cheminement de pensées sur papier ou sur un tableau. L'apport des parents et des amis des jeunes victimes par leurs témoignages serait décisif. Les informations que les enquêteurs obtiendraient leur permettraient de dresser un profil psychologique des victimes, établir leur emploi du temps ainsi qu'une première liste de suspects. Elle attendait également avec impatience les résultats des analyses toxicologiques et ADN du laboratoire. Les éléments apportés par leurs collègues scientifiques ainsi que l'analyse des fadettes⁴ des victimes permettraient de faire avancer l'affaire. Aurore était persuadée que le harcèlement de Léa avait été le motif de l'assassinat des deux adolescents. Cependant, la mise en scène particulièrement élaborée du crime ne collait pas vraiment à cette hypothèse. Comment un groupe de jeunes avait-il pu mettre en œuvre un tel scénario et acquérir à leur cause autant de personnes ? Construire un bûcher, enlever, puis mettre à mort deux individus en pleine santé sous-entendait une préparation réfléchie, des moyens importants et un nombre de personnes présentes conséquent. Aurore ne parlait plus, perdue dans ses pensées, lorsqu'Anthony lui demanda de se garer. Ils s'étaient arrêtés devant l'hôtel de police de la rue de l'Hôtel-Dieu sur une place réservée. Le commissariat se trouvait non loin de leur prochaine étape. Ils laissèrent leur voiture à cet endroit et parcoururent les quelques centaines de mètres qui les séparaient de leurs témoins, à pied. Il y avait du monde dans les rues ce jour-là. Les restaurants et les cafés avaient leurs terrasses ouvertes et les passants profitaient des beaux jours, et de l'ombre bienvenue des parasols. Il faisait déjà très chaud en cette fin de mois de juin. Une ambiance de vacances et d'insouciance régnait. Les parents de Tobias habitaient au centre-ville de Thonon. Leur logement, un appartement cossu, se situait dans un immeuble dans la zone piétonne et marchande. Le père de l'adolescent était médecin-chef de chirurgie de l'hôpital de Thonon. Il ne serait pas présent lors de l'entretien, car il avait dû prendre son service d'urgence pour opérer un patient victime d'un grave accident de la route qui avait eu lieu le matin même. Les enquêteurs seraient reçus par la mère de l'adolescent. Cette dernière était issue d'une famille de la noblesse du Chablais, la famille de Blonay, alors

que son père était fils de riches commerçants de Haute-Savoie. Une famille aisée, comme pour Léa. Les gens fréquentaient en général des personnes du même rang qu'eux, il était rare, même chez les ados, que les classes sociales se mélangent, et que « les bergères épousent des princes. » Les paroles d'une chanson de Zebda résonnèrent dans l'esprit d'Aurore au moment où la voix de Madame Duperret de Blonay se fit entendre dans l'interphone. Elle leur indiqua de prendre l'ascenseur et de monter au dernier étage.

*Non, no, niet, dans toutes les langues nada
Le bossu ne fait pas sa vie avec Esmeralda
En tous cas si t'y crois, je te pince !
C'est dans les rêves que les bergères épousent des princes*

Lorsqu'Anthony et Aurore montèrent dans l'ascenseur et arrivèrent à l'étage où se situait l'attique, la capitaine se dit qu'effectivement tous n'avaient pas les mêmes chances à la naissance. Déjà dans le hall d'entrée, elle avait été impressionnée : des murs façonnés en marbre blanc, des rambardes d'escalier dorées, les miroirs sur les murs, les ornements au plafond. Elle avait l'impression d'avoir pénétré dans un château et non dans un immeuble du centre de Thonon. Tout n'était que luxe. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent directement sur l'appartement des Duperret, qui occupait les deux derniers étages de la maison de ville. Une petite femme, l'air grave, les accueillit chaleureusement. Aurore ouvrait des yeux ronds alors qu'ils lui emboîtaient le pas le long d'un couloir de marbre blanc. Elle découvrait des tableaux représentant des portraits et des miroirs encadrés de dorures. Au bout du couloir, derrière les battants d'une grande porte en bois sculpté et peint, la gouvernante les fit entrer dans le petit salon. La pièce était encore plus somptueuse, dotée de tentures et de rideaux de soie, de meubles anciens dont on pouvait aisément imaginer qu'ils étaient très coûteux.

Les deux enquêteurs espéraient que cette rencontre serait plus fructueuse que la précédente et ils eurent raison d'y croire. La gouvernante, une petite femme pétillante et énergique, d'une soixantaine d'années, les avait conduits auprès de la maîtresse de maison, en leur indiquant que cette dernière les attendait en compagnie d'amis de son fils qui avaient tenu à la soutenir. Elle leur confia également qu'elle n'avait jamais vu « Madame »

dans un tel état en près de trente ans de service. Elle conclut en ouvrant la porte du salon :

— Vous savez, Monsieur Tobias était très apprécié par ses camarades. Vous verrez... Ils sont tous venus pour lui. Les Duperret sont des gens bien... En revanche, sa petite copine... euh... Elle était un peu bizarre. Je trouve.

Elle n'eut pas le temps de terminer son explication qu'ils faisaient déjà face à un groupe d'une dizaine de personnes installées, en silence et en rond, dans un splendide salon. Un lustre immense pendait du haut plafond. Ses centaines de breloques en cristal reflétaient les rayons du soleil qui entraient par de grandes baies vitrées. L'espace était gigantesque. Les adolescents et la mère de Tobias semblaient perdus dans les canapés et les fauteuils. Madame Duperret se leva pour les accueillir et les saluer, en leur faisant signe de s'installer sur un canapé libre en face d'elle. Il s'agissait d'une très belle femme, la cinquantaine, malgré la fatigue perceptible et la tristesse qui marquaient ses traits.

— Capitaine Pellet, maréchal des logis-chef Favre ! Nous vous attendions. Soyez les bienvenus dans notre maison ! Monsieur Baptiste Antoine nous a prévenus de votre venue. Mon mari vous prie de bien vouloir excuser son absence. Nous étions en train d'organiser la cérémonie en mémoire de Tobias avec ses amis les plus proches.

À ces mots, elle ravala un sanglot et sa voix se fit tremblante.

— Personnellement, je ne réalise toujours pas que Tobias n'est plus là, que je ne le reverrai plus jamais !

Les chuchotements, les discussions et les mouvements cessèrent subitement. Un silence respectueux et gêné s'installa. Les adolescents faisaient un peu tache au milieu de ce cadre luxueux. Ils semblaient se noyer, malgré leur nombre, dans les canapés et fixaient les deux policiers. Une fille, dont de longs cheveux noirs bouclés couraient jusqu'au bas du dos, et qui était assise sur les genoux d'un petit blondinet aux yeux bleus, semblait vouloir dire quelque chose. Elle avait la bouche ouverte, mais aucun son n'en sortit.

Aurore et Anthony, eux-mêmes, embarrassés et touchés par la détresse de la mère de Tobias, se regardèrent.

— Nous comprenons, Madame Duperret. Nous allons faire notre possible pour savoir ce qui s'est passé pour que vous puissiez faire votre deuil... et vous aussi... Vous étiez des amis de Tobias, n'est-ce pas ? Est-ce que vous savez si quelqu'un en voulait à Tobias ? S'il avait des ennemis ? Avez-vous repéré quelque chose d'étrange ? Y a-t-il eu des événements qui ont attiré votre attention ces derniers temps ?

L'adolescente qui jusqu'alors était restée paralysée parvint enfin à articuler quelques mots :

— ... Je m'appelle Mélissa, je suis la meilleure amie de Tobias, enfin, j'étais... Oui, je crois savoir ce qui s'est passé... je sais qui a pu faire ça... je ne suis pas sûre, mais en tout cas, je sais qui leur en voulait. C'est tellement violent, je n'en reviens pas.

Ses amis approuvèrent en silence. Aurore l'enjoignit à poursuivre ses explications par un mouvement de tête doux, pour lui signifier qu'elle pouvait parler en confiance. La jeune fille poursuivit :

— Je pense que c'est la faute de Zeina. C'est l'ex-copine de Tobias. Elle est jalouse et super rancunière... Avec ses potes du quartier, ils ont harcelé Léa pendant des mois. Ils ont publié des trucs horribles sur les réseaux sociaux, des photos de Léa... Des messages de haine. En fait, Tobias a quitté Zeina pour Léa. Elle n'a pas supporté. Et comme Léa était sortie avec Karim, un gars plus âgé, un de ses potes, ils ont monté une vengeance contre elle... On a essayé de les défendre, mais c'est allé tellement loin... on n'a rien pu faire. Léa et Tobias se sont renfermés sur eux-mêmes pour se protéger. Le truc c'est que cela s'est arrêté, il y a un ou deux mois du jour au lendemain... On ne sait pas pourquoi... Et puis, maintenant ça... Peut-être qu'ils ont préparé ça... C'est pour ça qu'il ne se passait plus rien...

Un jeune homme blond, un peu en retrait, appuya les propos de Mélissa.

— Ouais, c'est des tarés les potes de Zeina et elle aussi. Ils venaient insulter Léa devant le lycée, lui téléphonaient nuit et jour. Tobias m'a

raconté qu'il n'en pouvait plus. Zeina l'a même frappée en pleine journée au centre-ville, quand Léa a eu le malheur de la croiser en venant ici, renchérit un ado dénommé Jonathan qui avait l'air totalement abasourdi et abattu.

— Alors vous pensez que ces jeunes ont pu aller aussi loin ? Pourriez-vous nous donner leurs coordonnées ?

La capitaine de police s'emballait et les jeunes ne savaient plus où donner de la tête. Les réponses fusèrent de toutes parts. Le maréchal des logis-chef Favre essaya de ramener de l'ordre dans la discussion et interrompit les jeunes d'une voix ferme pour ramener le calme.

— Vous allez m'écrire les coordonnées et les noms des personnes sur ce carnet, dit-il en leur tendant un bloc-notes et un stylo. Capitaine Pellet, ne vous emballez pas trop ! Une question après l'autre, sinon nous ne nous en sortirons pas.

Tous firent à nouveau silence en se passant le carnet.

— Oui, OK. Alors ? Avez-vous autre chose à nous signaler ?

Contre toute attente, ce fut la mère de Tobias qui prit la parole.

— J'étais au courant de cette histoire de harcèlement et cela ne me plaisait pas du tout. Nous en avons parlé au directeur du lycée et aussi avec les parents de Léa. Tobias ne voulait plus aller en cours. Il s'enfermait avec Léa pendant des journées entières. Je ne sais pas exactement ce qu'ils faisaient. Mais j'ai cru comprendre qu'ils jouaient à des jeux vidéo... et cela m'inquiétait un peu parce qu'aussi bien Tobias que Léa avaient l'air totalement accros et fascinés. Ils ne mangeaient plus, ne dormaient plus, ne sortaient plus. Je mettais cela sur le compte de ce que vivait Léa. Je ne me suis donc pas plus inquiétée que ça. Au moins, ici, ils étaient en sécurité...

— Oui, c'est vrai. Tobias était accro à un jeu. Il disait que c'était un nouveau défi qui n'était pas ouvert à tout le monde, acquiesça Mélissa. Moi, je n'y connais rien..., mais toi, Alex ? Tu connais ce jeu, non ? Demanda-t-elle à un autre jeune garçon, plus réservé, brun foncé les cheveux en bataille et des lunettes épaisses sur le nez. Il disparaissait dans une chemise à carreaux beaucoup trop grande pour lui.

— Euh, oui. Mais moi, je n'ai jamais joué à ce jeu. Il faut être invité et initié. Ça s'appelle un truc avec chasse... en anglais « *Hunt* » quelque chose. Il paraît qu'il y avait des *events*. Tobias voulait me montrer un de ces jours... mais il n'a pas eu le temps.

— C'est très intéressant tout ça. Merci beaucoup à vous toutes et tous. Merci, Madame, pour votre accueil ! Je pense que nous avons assez d'éléments pour poursuivre notre enquête, conclut le maréchal des logis-chef Favre, qui avait lu une grande fatigue dans le regard de la maîtresse de maison et qui venait de récupérer son carnet, rempli de noms et d'adresses.

Aurore comprit tout de suite et poursuivit :

— Oui, merci à vous toutes et tous. Ces informations nous ont été vraiment très utiles. Nous allons vous laisser. Nous vous demandons juste de rester disponibles si nous avons d'autres questions. Voici nos cartes et nos coordonnées. N'hésitez pas à nous contacter si quelque chose vous revient. Merci beaucoup et encore beaucoup de courage pour ces moments difficiles.

Les deux enquêteurs partirent, fatigués. La journée avait été intense. De concert, ils décidèrent qu'elle était à présent terminée. Ils se retrouveraient avec les autres enquêteurs le lendemain et poursuivraient les nouvelles pistes en confrontant les éléments. Les informations se mélangeaient dans la tête d'Aurore. Le sentiment de naviguer dans le brouillard et la fatigue qui l'accompagnait depuis son réveil ne l'avaient pas quittée. Elle se sentait toujours nauséuse. Prendre la direction de son hôtel était la meilleure idée. Jules devait attendre depuis un moment.

*This girl I know, needs some shelter
She don't believe anyone can help her
She's doing so much harm
Doing so much damage
But you don't want to get involved
You tell her she can manage
And you can't change the way she feels
But you could put your arms around her*

Massive Attack, Protection, Protection

OceanofPDF.com

PROTECTION

Ancien sanatorium, Passy, juin 2016

LA scène à laquelle assista Élias fut d'une telle violence qu'il l'effaça presque instantanément de son esprit. Il ne se souvint de rien d'autre que d'être repassé devant la walkyrie, d'y avoir déposé son casque et son matériel, d'avoir récupéré une clef USB et de s'être retrouvé sur le parking, sombre, avec certains autres joueurs, qui comme lui ne parlaient pas. Il était assommé, choqué, fatigué et affamé. Il tremblait. Que s'était-il passé après l'apparition du roi et de la reine et du bourreau ? Sa mémoire butait contre un mur blanc ou s'enfonçait dans un trou noir à partir de ce moment-là. Même la partie qu'il avait jouée auparavant lui paraissait floue. Il devait rassembler ses esprits pour pouvoir reprendre la route et rentrer chez lui. Le moteur pétaradant d'une vieille motocyclette le ramena à la réalité. Il devait absolument partir. Il revêtit son casque et s'aperçut qu'il avait mal partout, son corps était endolori. Il souffrait également d'intenses maux de tête. Arriverait-il jusqu'à la maison dans cet état ? Une vallée à traverser et un flanc de montagne à gravir avec des virages et des lacets. Les phares d'une voiture l'aveuglèrent, une grosse cylindrée le frôla, puis des scooters comme le sien se mirent en branle, puis, il y eut le silence. Il était seul sur le parking. Il ne restait plus qu'un grand van gris et sa moto. Il tourna les clefs. Le moteur poussif démarra. Ses mains et ses doigts étaient engourdis. Élias serra fermement le guidon et porta toute son attention sur la faible lueur de son phare à l'avant. Il faisait nuit noire. Traversant les bois, la haie de pins, il ressentit un grand soulagement lorsqu'il se retrouva dans les rues éclairées de Sallanches, la zone d'activités commerciales lui parut même sympathique et rassurante pour une fois. Il fonçait sur sa moto. Il ne rêvait que de retrouver le cocon de son appartement, avec sa mère et sa sœur. Lorsqu'il arriva enfin devant chez lui, il pénétra dans le hall et longea le couloir, il entrouvrit la porte de la chambre de sa mère. Il l'entendit ronfler

doucement. Sa sœur, elle aussi, dormait. Avant de se coucher, il alluma son ordinateur. Il voulait absolument désinstaller le jeu, ne plus jamais en entendre parler, et jeta la clef USB qu'on lui avait remise. Il ne se souvenait de rien de ce qui s'était passé avant son retour. Il se sentait comme un étranger dans son propre corps et dans sa maison, vidé de son énergie. Son cerveau s'était mis en veille et avait effacé tout ce qui l'avait traumatisé. Cependant, il ne pouvait pas encore se reposer. Il devait aussi se libérer physiquement de l'emprise du jeu. Alors que l'engin se mettait en route, il vit de nombreux messages de Noah apparaître sur le chat. Son camarade de jeu n'avait pas été choisi pour participer à l'événement de la nuit. Il n'avait pas atteint le niveau requis et s'en plaignait. Il était tellement dégoûté qu'il avait harcelé Élias toute la nuit : alors ? C'est quoi ? C'est comment ? Vous avez fait quoi ? Tu as réussi ? Tu es passé « pro » ? Il y a quoi après ? Élias ? Réponds, quoi ! Alors ? Comment Élias allait-il lui dire qu'il aurait mille fois préféré être à sa place et ne jamais être choisi ? Il se moquerait de lui, le traiterait de trouillard. Il ne pouvait rien dire. Il devait juste disparaître et oublier ce jeu stupide. Il allait tout effacer et tout désinstaller. Noah l'appellerait certainement aussi sur son portable, il le bloquerait, pas le choix. Plus rien ne devait le relier à *Witchhunt* et il ne voulait plus jamais en entendre parler. Le matin, il reprendrait une vie normale. Il ne ferait plus partie des « chasseurs ».

Lorsqu'il eut terminé les diverses manipulations sur son ordinateur pour détruire son profil et le jeu, il enleva ses habits et se jeta en caleçon dans son lit sous la couette. Il tremblait. Il était frigorifié.

La peur et la fatigue. Il avait même oublié sa faim. Il ne désirait qu'une seule chose, s'endormir et se réveiller le lendemain en constatant que tout n'avait été qu'un affreux cauchemar.

Il ne vit pas le message qui s'était mis à clignoter sur l'écran de son PC, qu'il avait pourtant pris soin d'éteindre :

TU PENSES VRAIMENT T'EN SORTIR COMME ÇA, ÉLIAS ?

PERSONNE N'ABANDONNE.

NOUS TE SURVEILLONS !

REPRENDS LE JEU OÙ TU T'ES ARRÊTÉ...

SINON... NOUS TE CHASSERONS !

* * *

Thonon-les-Bains, juin 2016

Les deux enquêteurs se séparèrent devant le commissariat. Son hôtel, *Le Comte rouge*, réservé par le procureur, se trouvait au centre-ville. Jules était déjà arrivé et lui avait envoyé un message lui disant que le « style médiéval des chambres correspond à ton enquête... Je me demande même si on ne croquera pas le compte rouge en mode fantôme dans les couloirs... », avec un smiley clin d'œil, un émoji fantôme et un cœur. Il ne pouvait s'imaginer ce que ces quelques mots avaient eu comme effet sur Aurore. Jules avait tout simplement réussi à la faire sourire. Depuis qu'ils étaient ensemble, leurs vies s'étaient transformées et ils avaient changé tous les deux. L'existence d'Aurore avait repris des couleurs. Cet amour partagé lui avait redonné confiance en elle-même et en l'avenir. Jules avait prouvé qu'il serait là, auprès d'elle quoiqu'il advienne. Il avait accepté son passé, ses fêlures, sa tristesse. Elle avait fait de même pour lui. Jules l'aimait depuis toujours sans le savoir et l'avait retrouvée au bon moment. Il comprenait ses préoccupations. Jamais il ne la jugeait. Il savait la soutenir quand c'était nécessaire et s'écarter quand elle avait besoin de liberté ou de solitude.

Jules avait pensé à elle toute la journée. Lorsqu'il s'était réveillé vers 08h00, bien après elle, et qu'il avait vu qu'il n'avait reçu aucun message de sa compagne, il avait essayé de la joindre vers midi, sans succès. Puis, enfin elle l'avait appelé, lui annonçant qu'elle avait fait un malaise. Cela l'avait contrarié et inquiété. La veille, il avait perçu qu'Aurore n'était pas dans son assiette et paraissait particulièrement fatiguée. Il la connaissait bien et il savait qu'elle ne lui avait pas fait part de son mal-être pour ne pas lui causer de soucis.

Il souhaitait la rejoindre au plus vite pour la soutenir. Il était donc parti dès que possible en direction de Thonon et s'était installé dans la chambre réservée par le procureur. Jules avait pensé à tout pour reconforter sa belle de la journée éprouvante qu'elle avait dû passer. Sushis à emporter, bouteille de Gewürztraminer, le vin blanc préféré d'Aurore, et un bouquet de pivoines. Il avait dressé une jolie table dans le coin salon de la chambre. Il était certain que sa compagne serait fatiguée et affamée. Elle devait absolument reprendre des forces pour pouvoir poursuivre son enquête.

L'homme avait vu juste. Lorsqu'elle pénétra dans la chambre, un peu comme une invitée, elle s'écroula dans ses bras.

— Quelle journée ! Je suis tellement heureuse de te retrouver... Je suis vannée. Et j'ai faim !

— Oui, j'ai cru comprendre, mon amour, que ce n'était pas un jour de tout repos... Maintenant, tu peux te détendre, prendre du temps pour toi ! Regarde, j'ai tout préparé... Prends un bain et le temps qu'il faut. Je t'attends, je suis là. Essaie de tout oublier... Remets tes soucis à demain...

— Hmm, oui, j'aimerais bien. Merci pour tout ce que tu as fait pour moi ! C'est adorable... ! Je me sens mal depuis ce matin. Je ne sais pas vraiment comment expliquer ce que je ressens, c'est très étrange... D'ailleurs, cela ne m'était jamais arrivé de tomber dans les pommes comme ça. Et cette impression de me déplacer dans un brouillard constant avec la nausée... Je ne comprends pas.

— Écoute, ma chérie, je me suis inquiété. Je pense que tu es surmenée... Et que cette enquête est peut-être celle de trop. Tu as besoin de vacances et de repos. Va prendre un bain et détends-toi. Rien ne presse.

À ces mots, Aurore se dirigea vers la salle de bains et Jules s'allongea sur le lit. Il entendit l'eau couler et son amante soupirer.

Lorsqu'elle sortit, vêtue du peignoir blanc brodé des initiales de l'hôtel, Jules s'était assoupi. Elle se pencha sur lui et le réveilla avec des baisers d'abord sur le front, sur les joues, sur la bouche, sur son torse. Elle se mit ensuite à califourchon sur lui. Jules n'eut pas le temps de protester.

— Hmm, j'ai faim, moi, dit-elle, mutine.

Il l'embrassa à son tour en gobant goulûment ses lèvres. Il la retourna sur le matelas et l'enlaça plus fort. Submergée par le désir et subjuguée par les caresses de son amant, elle se laissa aller dans la douceur et la chaleur de son étreinte, oubliant tout.

Contre sa peau, dans ses bras, dans leurs corps à corps, elle se sentait vivante, en paix avec elle-même et épanouie. Elle n'avait plus peur. Elle était protégée.

Ma pensée, c'est moi : voilà pourquoi je ne peux pas l'arrêter. J'existe parce que je pense... et je ne peux pas m'empêcher de penser. En ce moment même – c'est affreux – si j'existe, c'est parce que j'ai horreur d'exister. C'est moi, c'est moi qui me tire du néant auquel j'aspire : la haine, le dégoût d'exister, ce sont autant de manières de me faire exister, de m'enfoncer dans l'existence.

Jean-Paul Sartre, La Nausée

OceanofPDF.com

NAUSÉE

DANS la chambre d'hôtel, Jules dormait profondément. Le peignoir sur le sol, le lit défait, les verres sur les tables de nuit, les barquettes de sushis vides témoignaient des agréables moments passés par ses occupants. Aurore, cependant, veillait. Elle n'avait pas réussi à trouver le sommeil et avait dû se lever à plusieurs reprises. Nausées, vomissements, elle était malade. Elle s'était dit qu'il s'agissait certainement d'un sushi qui n'était pas frais. Tout le monde connaissait l'effet que les fruits de mer ou le poisson avariés pouvaient avoir sur l'organisme. Elle n'avait pas voulu inquiéter son amant et avait essayé de faire le moins de bruit possible pour ne pas le réveiller avec ses allées et venues aux toilettes. La policière ne pouvait pas s'empêcher de réfléchir. Elle ne se sentait déjà pas bien depuis la veille au matin. Pourtant, personne n'avait été malade après le dîner au restaurant et ils avaient tous mangé la même chose. Ce n'était pas vraiment la saison des gastro-entérites non plus. Le médecin interne qui l'avait auscultée le matin lui avait posé une question qui maintenant la turlupinait. Êtes-vous enceinte ? À laquelle, elle avait répondu : Bien sûr que non ! Peut-être était-elle trop sûre d'elle. Elle ne voulait pas y penser. Hors de question d'avoir un enfant maintenant et en plus elle avait pris toutes les précautions nécessaires. Elle fut prise par un nouveau haut-le-cœur. Appuyée contre le lavabo de la salle de bains, elle se passa de l'eau froide sur le visage et se regardait dans le miroir. Elle avait une mine affreuse, des cernes creusés, la peau extrêmement pâle. Alors qu'elle allait retourner se coucher, elle entendit la voix de Jules.

— Aurore, Aurore ? Où es-tu ? Ça va ?

— Je suis là, dans la salle d'eau. Ne t'inquiète pas, même s'il est vrai que je ne suis pas très en forme. J'ai la nausée et toujours ce brouillard dans le cerveau. Un des sushis devait être mauvais... et n'a pas passé... mais je me demandais s'il n'y avait pas autre chose...

— Tu es malade ? Mon Dieu, tu n'as pas l'air bien ! s'exclama-t-il en la voyant apparaître dans le cadre de la porte. Viens, recouche-toi, je te prépare un thé.

De toute manière, identifier l'origine du problème n'était pas vraiment sa principale préoccupation. Elle devait avant tout se remettre sur pied afin de poursuivre l'affaire en cours. Dans son état, elle doutait de son efficacité ainsi que de sa perspicacité. Pointilleuse et perfectionniste comme elle l'était, elle ne supporterait pas que son enquête ne soit pas traitée correctement. D'autant qu'elle était persuadée qu'il y aurait d'autres victimes. Elle ne pouvait se résoudre à penser à une simple affaire de harcèlement scolaire qui aurait mal tourné. Pourtant, c'est la piste qu'ils allaient suivre en premier lieu. Une journée éprouvante l'attendait. Elle devait à tout prix se reposer. Sa nausée avait diminué, mais elle se sentait à nouveau comme prise dans un épais brouillard. N'ayant pratiquement pas fermé l'œil de la nuit, elle somnolait quand Jules retourna dans la chambre. Il revint s'allonger près d'elle et lui caressa doucement les cheveux, en déposant un baiser sur son front.

* * *

Demi-Quartier, Megève, juin 2016

Lorsqu'Élias se réveilla, la matinée était déjà bien avancée. Il était rentré chez lui à l'aube. Encore une journée où il n'irait pas en cours, encore une journée en dehors du monde réel. Heureusement, les partiels étaient terminés et les activités étaient relativement limitées en fin d'année scolaire. Il savait qu'il avait réussi sa première, il passerait dans la classe suivante, la terminale. Sa mère ne serait donc pas trop regardante et ses professeurs non plus. De toute façon, ce jour-là, il n'était pas en état d'aller en classe et pour une fois, c'était vrai. Son corps le faisait souffrir. Il avait mal partout, des bleus et des contusions à plusieurs endroits. Sa mère avait sans doute essayé de le réveiller pour qu'il aille au lycée en partant au travail, mais depuis

quelque temps, il s'enfermait dans sa chambre pour ne pas devoir l'affronter et qu'elle l'empêche de jouer. À ce moment-là, il aurait aimé qu'elle soit encore à la maison. Il se sentait terriblement mal. La tête embrumée, mal au ventre, comme après une cuite. Il se leva péniblement et lança un regard vers le bureau où se trouvait son ordinateur. Mal réveillé, il ne comprit pas tout de suite que l'écran s'était rallumé. Un message s'affichait avec en fond une image du jeu qu'il pensait avoir désinstallé et effacé. Il écarquilla les yeux, les frotta. Déchiffrant le message, il eut un mouvement de recul, un haut-le-cœur et dut partir en courant vers les toilettes. Il vomit de la bile. Il n'avait rien mangé depuis la veille.

C'est impossible... Ils ne peuvent pas faire ça.

Élias était terrorisé. Comment sortir du jeu ? Le suivaient-ils partout ? N'y avait-il aucun moyen de s'échapper de la partie, sans être perdant ?

L'adolescent savait qu'ils étaient capables de tout. Il était conscient que le danger était réel, mais n'avait aucune idée de comment s'en protéger.

TRISTE RÉALITÉ

Ancien Sanatorium, Passy, juin 2016

YVES Gaillard, maître d'œuvre et ingénieur arriva avec un peu d'avance pour son rendez-vous dédié à la transformation du bâtiment en immeuble d'habitation. Il gara son SUV sur le parking vide devant l'ancien sanatorium.

Ce jour-là, l'homme devait rencontrer plusieurs professionnels et détailler les travaux à engager. Il avait visité une fois les lieux deux ou trois mois auparavant, juste après la fonte des neiges, au début du printemps, et n'était pas revenu depuis. Il fut assez vite rejoint par les artisans. L'endroit semblait calme, peut-être même un peu trop. D'ordinaire, les chants des oiseaux, les rumeurs des branches bercées par le vent et le bruissement des feuilles enveloppaient les lieux, les rendant moins effrayants. Il régnait un silence de mort.

La porte d'entrée franchie, ils s'immobilisèrent. Le sanatorium avait reçu des visiteurs récemment. Ces derniers n'avaient apparemment pas fait place nette. Sur le sol, dans la poussière et les gravats, de multiples traces de pas, des dessins sur le sol en forme de flèches.

— Il y a eu une fête ici. J'espère juste que ce ne sont pas les squatteurs qui sont revenus et que nous devons refaire le ménage en plus des travaux.

— Oui, en effet. On dirait qu'il y a eu une rave ou un truc du genre. Je ne comprends pas les jeunes qui aiment faire la fête dans des endroits aussi glauques... renchérit le maçon.

— Bon, on dirait qu'ils n'ont rien cassé, mais je sens un courant d'air. Ils ont dû laisser les baies vitrées ouvertes. Avant de commencer la visite, il faut que nous allions vérifier cela.

Ils se dirigèrent vers le centre du bâtiment principal. Construit en forme de T, l'ensemble était immense. La baie vitrée qui donnait sur le jardin et la cour avait été laissée ouverte, ou plutôt, il n'y avait plus de fenêtres. Des débris de verre jonchaient le sol. Cependant, ce ne fut pas cela qui attira leur regard. Les ouvriers laissèrent échapper un cri de surprise et de terreur.

Juste devant ce qui avait été le labyrinthe de verdure, tout au bout de l'esplanade en gravier, à une centaine de mètres devant eux, deux bûchers étaient dressés. Ils avaient été partiellement consumés par les flammes. Une odeur âcre et pestilentielle s'en dégageait. Le feu n'avait pas tout détruit et le spectacle était atroce. Ils aperçurent ce qui restait de deux corps humains calcinés, Attachés au centre de chacun des foyers. Choqués, n'osant pas poursuivre leur visite, ni s'approcher, ils ressortirent du bâtiment par là où ils étaient entrés et s'assirent sur les marches devant l'entrée principale pour appeler la gendarmerie.

* * *

Thonon-les-Bains, juin 2016

Aurore se réveilla à 07h45, dans les bras de Jules, qui s'était également rendormi. Elle avait toujours l'estomac en vrac et se sentait stressée, mais le brouillard dans son cerveau semblait s'être dissipé. Elle devait se dépêcher pour ne pas louper la réunion planifiée avec le procureur et les autres participants à l'enquête. Ils seraient en vidéoconférence avec Marion qui devait leur transmettre de nouvelles informations. Aurore ne se souvenait pas avoir sombré à nouveau dans le sommeil. Elle se précipita dans la douche et s'habilla rapidement, tout en veillant à ne pas réveiller Jules, qui, après cette nuit mouvementée, méritait du repos. Elle atteignit le commissariat en quelques minutes, juste à temps pour le début de la séance.

— Mesdames, Messieurs, chers officiers et inspecteurs, je vous prie de bien vouloir accueillir le capitaine Aurore Pellet de la police judiciaire d'Annecy qui sera votre responsable dans cette affaire délicate. Elle sera secondée par deux de nos personnels qui la connaissent déjà : le capitaine Morand, issu de vos rangs ici à Thonon, et le maréchal des logis-chef Favre de la brigade de recherche de la gendarmerie. Je vais d'ailleurs en profiter pour passer la parole au capitaine Pellet pour qu'elle se présente ainsi que

ses collègues : la capitaine Marion Lefort et le lieutenant Walonsky, qui nous appuieront depuis Annecy.

N'appréciant que moyennement de prendre la parole en public sans s'y être vraiment préparée, Aurore fit en sorte d'écourter au maximum l'exercice en ne déclinant que son nom, son titre, quelques éléments clefs de l'enquête qu'elle allait illustrer sur le tableau blanc derrière elle et le *flipchart* avec des schémas et des photographies, pendant que Marion Lefort se présenterait à son tour et dévoilerait ses nouvelles découvertes.

Sa collègue d'Annecy débuta ses explications avec le harcèlement dont Léa Bouchet avait été victime, qui était en lien avec sa relation amoureuse avec Tobias Duperret. Elle avait pu remonter la trace des auteurs et notamment celle de l'ex-petite amie de l'adolescent et de sa bande d'amis, qui étaient les principaux suspects des crimes pour l'instant. Issue de la zone urbaine défavorisée de Thonon, l'ex-copine de Tobias, Zeina avait pris en grippe Léa par jalousie et lui avait fait vivre les pires humiliations pour se venger avec l'aide de ses amis. Le petit groupe était convoqué pour 9h30 au commissariat et serait interrogé par les différents inspecteurs. Pendant ce temps, Aurore avait disposé les portraits des protagonistes sur son tableau en indiquant leur nom et leur âge ainsi que les photos des deux victimes. Elle indiquait également les mobiles et les différents éléments découverts par la police scientifique et le labo. Elle avait marqué son analyse des suspects d'un grand point d'interrogation suivi des *bulletpoints* :

- Crime trop bien organisé, méticuleux, préparé pour une bande d'adolescents difficiles.
- Nombreux, oui ! Mais impossible qu'ils aient agi sans l'aide d'adultes.
- Mobile : jalousie : oui. Mais est-ce suffisant pour une telle mise en scène ?

Pendant qu'elle notait sa dernière phrase, elle entendit Marion évoquer une seconde piste qui résonna soudain en elle. Cette possibilité avait été évoquée par l'une des amies de Tobias la veille... Elle cessa d'écrire et écouta attentivement :

— Les deux victimes jouaient depuis quelques mois à un jeu vidéo élitiste appelé *Witchhunt*. Tobias avait initié Léa ou l'inverse... Ce jeu est

accessible uniquement par invitation ou sur le darkweb. Malheureusement, je n'ai pas encore découvert comment nos victimes ont été invitées et par qui exactement. Le système est très opaque et je n'ai pas encore réussi à le pénétrer. J'ai cependant pu dresser la liste des joueurs en ligne hier soir et localiser leur adresse IP en utilisant le profil de Léa, baptisée Morgane dans le jeu pour y accéder. J'ai pu notamment apprendre qu'elle était *Game Over* et exclue de la partie. Il s'agit d'un jeu d'aventure basé sur l'histoire des chevaliers de la table ronde, de la quête du Graal, mais aussi de la chasse aux sorcières et de l'Inquisition. Ce qui a fait tilt dans ma tête. Quelque chose me dit que nos crimes – en raison de leur mise en scène – sont liés à ce jeu. Les bûchers, la chasse aux sorcières, vous voyez le lien ? Je pense qu'il serait vraiment intéressant d'interroger les autres joueurs. Je vous envoie la liste par courriel. J'ai également mis en évidence les profils dont les adresses se trouvent en Haute-Savoie ou en Suisse et à proximité de la scène de crime dans un rayon d'environ 100 kilomètres. Je pense qu'il faudrait les voir en priorité. Je vous laisse vous organiser en conséquence. Pour ma part, j'essaie de découvrir qui est à l'origine de ce jeu, mais pour le moment, je ne suis arrivée à rien. Dès que j'en saurai plus, j'en informerai Aurore Pellet. J'ai également pu déterminer que l'ex-petite amie de Tobias et ses amis ignoraient jusqu'à l'existence de ce jeu. Il n'y a donc aucun lien entre eux. Il est important que vous notiez que le statut actuel de Tobias, alias Merlin, est identique à celui de Léa : *Game Over* et exclu de la partie. Il est peu probable qu'il s'agisse d'une coïncidence. Sans vouloir faire des jeux de mots morbides ou des comparaisons glauques, nos jeunes victimes sont vraiment « Game Over ». Ce qui m'amène à penser que la réalité et la fiction pourraient, dans ce cas, être intrinsèquement liées.

L'intuition d'Aurore avait été juste. En tout cas, elle devait à présent avancer dans ce sens : la piste du jeu vidéo et la chasse aux sorcières. Elle était convaincue que l'interrogatoire de l'ex-petite amie de Tobias ne mènerait à rien de probant et qu'il fallait chercher ailleurs... Mais où ? Marion venait de lui offrir cette piste sur un plateau et cette dernière paraissait vraiment intéressante, même si elle signifiait qu'il fallait presque tout reprendre à zéro et investiguer dans un domaine qu'elle ne maîtrisait pas. Marion Lefort, spécialiste des technologies de l'information, percevant l'excitation de ses collègues, s'était interrompue et décida de mettre fin à son intervention pour leur permettre de discuter de la suite à donner.

— Hum... Hum. Je vous demande juste encore deux petites secondes d'attention supplémentaires, SVP ! Le mail avec la liste des joueurs vient de partir sur les boîtes de réception d'Aurore Pellet, du maréchal des logis-chef Favre et du capitaine Morand. Je poursuis mes recherches de mon côté et je vous tiens au courant. À bientôt et encore merci pour cette séance !

La connexion se coupa et l'image de la capitaine s'effaça de l'écran. Le brouhaha ambiant s'intensifia. Aurore était restée bouche bée, comme paralysée devant son tableau blanc, le stylo à la main, essayant d'intégrer les nouveaux éléments dans son schéma qui devenait de plus en plus compliqué.

La fièvre s'était emparée des personnes présentes sous la pression d'obtenir des résultats rapides et aussi en raison des nouvelles ouvertures qu'impliquait ce que venait de leur révéler Marion. Les discussions furent soudain stoppées net par la sonnerie du portable du procureur qui hurlait une chanson de Lady Gaga :

Oh-oh-oh-oh-oooh

Oh-oh-oh-oh-oooh, oh-oh-oh

Caught in a bad romance

Oh-oh-oh-oh-oooh

Oh-oh-oh-oh-oooh, oh-oh-oh

Caught in a bad romance

Rah, rah-ah-ah-ah

Roma, roma-ma

Gaga, ooh-la-la

Want your bad romance

Rah, rah-ah-ah-ah

Roma, roma-ma

Gaga, ooh-la-la

Want your bad romance

Le visage de l'homme de loi se décomposa, s'empourpra et il se mit à tâtonner nerveusement dans les poches de son pantalon, puis celles de sa veste de costume, à la recherche de l'appareil fautif. Lorsqu'il le trouva enfin, dans la poche intérieure de sa veste, il répondit aussi vite qu'il le put

après avoir préalablement éteint le son, en adressant un regard honteux et un sourire embarrassé à l'assemblée.

Des rires, aussitôt réprimés, s'étaient fait entendre dans la salle. Tous les regards étaient à présent braqués sur lui.

— Oui, allô ? Oui, oui, c'est lui-même. Pardonnez-moi, j'étais en séance... Ah oui, vraiment ? Ce n'est pas possible ? Nous étions justement en train d'enquêter sur... Oui, je comprends bien, oui. Je vous envoie du monde tout de suite et j'arrive également. Où ça ? Hmm... d'accord. Je vais voir comment nous pouvons faire pour venir sur place au plus vite. Ce n'est quand même pas la porte à côté. Y a-t-il un endroit où un hélicoptère pourrait atterrir pas trop loin ? Oui ? D'accord. J'arrive avec des renforts. Merci, commandant ! Nous nous tenons prêts et attendons l'hélico du PGHM. Brigade de recherche déjà sur place ? TIC aussi ? Et médecin légiste ? Non, je vous prierai de bien vouloir contacter le docteur Bornand des Hôpitaux universitaires de Genève, il s'est occupé des précédentes autopsies. Quoi ? Vous pensez qu'il s'agit de nouveau de deux jeunes gens ? Quoi ? Vous n'en êtes pas sûrs... État des corps... Un garçon, une fille ? Oui ? Mon dieu...

Après l'hilarité provoquée par la sonnerie improbable du téléphone du procureur, un silence pesant avait envahi la salle. Le visage de l'homme était devenu aussi pâle que la mort et s'était refermé d'un coup. Son sourire s'était éteint. On pouvait lire de la gravité et de la tristesse dans ses yeux. Lorsqu'il raccrocha, on pouvait entendre les mouches voler dans la salle. Personne n'osait parler. Aurore s'était assise pensive.

— Merci. Désolé pour le bruit ! J'avais oublié de mettre mon téléphone sur silencieux. C'était urgent. J'ai de mauvaises nouvelles. Nous avons deux nouvelles victimes. Je viens d'avoir le commandant de la brigade de recherche de la gendarmerie en ligne. Deux jeunes à nouveau. Misère. La scène de crime est similaire à celle du château d'Avully. Capitaine Pellet, maréchal Favre et capitaine Morand, nous nous envolons pour Passy dans une quinzaine de minutes. Tenez-vous prêts ! Les autres poursuivez vos recherches avec la liste que vous transmettra Morand et je compte sur vous également pour les rencontres avec les suspects. Maintenant, au travail !

OceanofPDF.com

FIÈVRE ET FEU

Thonon-les-Bains et Passy, juin 2016

LE pilote du PGHM (Peloton de gendarmerie de haute montagne) de Chamonix les prit en charge dans son hélicoptère sur le toit de l'hôpital de Thonon. Ils n'eurent pas vraiment le temps de se coordonner avec leurs collègues. Le procureur, qui avait l'air totalement dépassé par la situation, ne leur en donna pas l'occasion. Les enquêteurs ne savaient pas exactement où ils se rendaient. Aurore était un peu ennuyée. Elle aurait aimé prendre connaissance tranquillement de la liste de joueurs transmise par Marion, la rappeler personnellement pour en savoir plus sur le jeu vidéo *Witchhunt*, et pouvoir, comme elle le faisait d'habitude, se concentrer sur chaque élément pour creuser toutes les possibilités avant de repartir sur le terrain. Les événements s'emballaient et la découverte de nouveaux cadavres confirmait l'hypothèse que la bande des amis de l'ex-petite amie de Tobias n'était sûrement pour rien dans les crimes précédents. Anthony Favre, Sébastien Morand et elle avaient échangé trois mots en suivant leur patron. Les corps venaient d'être découverts dans un ancien sanatorium au-dessus de Sallanches.

Les circonstances ainsi que la mise en scène des corps des victimes étaient similaires à celles qu'ils avaient constatés à Brenthonne. Le profil des victimes semblait également être identique. Deux ados. Il y avait pourtant une différence : les bûchers avaient servi cette fois.

Une cellule de soutien psychologique avait été mise en place pour les artisans et l'ingénieur qui avaient découvert les malheureux.

L'hélicoptère survola une portion du lac Léman avant de se diriger vers la vallée de l'Arve et des Alpes, s'engageant au-dessus des cimes et des sommets enneigés. Aurore regardait les paysages idylliques défiler par les vitres en silence. Elle avait la tête ailleurs et ne se sentait toujours pas très

bien, même si elle y voyait plus clair et que la brume qui régnait dans son cerveau la veille s'était peu à peu dissipée. Le pilote de l'hélicoptère avait essayé de détendre l'atmosphère en jouant le guide touristique, en détaillant chaque point d'intérêt survolé. Constatant le manque d'enthousiasme de ses passagers, il s'était ravisé et pilotait à présent le visage fermé.

* * *

Megève, juin 2016

Cette nuit-là, un samedi soir, elle avait décidé de surveiller la route principale qui menait de Megève à Sallanches, juste avant que le rond-point ne permette de se diriger vers Saint-Gervais. Au lieu-dit de la demi-lune, un premier virage rendait la route particulièrement dangereuse. Les conducteurs un peu avinés ou carrément ivres le loupaient souvent et allaient valdinguer dans le torrent d'Arbon.

Ils ne s'en sortaient que rarement vivants et si c'était le cas, ils étaient souvent gravement blessés. Comme elle ne pouvait plus porter secours aux montagnards, aux habitants de Megève ou de Saint-Gervais, comme elle le faisait auparavant, en prodiguant des soins ou en les écoutant ou parfois encore en offrant ses charmes, Mona faisait à présent en sorte de les prévenir en cas de danger et de les accompagner chez eux à bon port. Elle avait remarqué que son intervention avait l'effet contraire à celui qu'elle recherchait. Car ceux qu'elle voulait sauver, effrayés par son apparition, braquaient le volant, hurlaient et s'arrêtaient net, provoquant des dérapages et des accidents. Au fil du temps, elle avait appris comment faire pour être plus efficace. Elle se postait bien avant le virage et faisait du stop. Si le conducteur était trop saoul pour la voir, elle grimpait à bord et se chargeait de la conduite du véhicule.

En raccompagnant la première personne qu'elle avait sauvée, une mère de famille quittée par son compagnon et qui avait trop bu pour oublier, elle constata qu'elle ne pouvait pas pénétrer dans les maisons et que son rayon d'action était limité aux communes de Megève et de Saint-Gervais, surtout dans les alentours du pont duquel elle s'était jetée.

* * *

Ancien sanatorium Martel de Janville, juin 2016

La capitaine Aurore Pellet emboîta le pas à Anthony, Sébastien et le procureur. Il y avait des gens partout. Des voitures de la gendarmerie, des ambulances occupaient le parking devant le bâtiment orange et imposant. Les TIC, très nombreux, se promenaient dans leurs combinaisons blanches entrant et sortant du sanatorium, parfois avec des chevalets jaunes, parfois avec des pochettes en plastique. Un bandeau rouge et blanc en plastique courait devant la bâtisse, signalant la scène de crime. Pour l'instant, l'officier de police ne voyait rien. Baptiste Antoine leur avait parlé de bûchers, mais où se trouvaient-ils donc ? Pas devant l'entrée, apparemment. Ils saluèrent leurs collègues avant de passer sous le bandeau et de s'avancer vers l'entrée principale. Ils furent aussitôt alpagués par l'un des gendarmes.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît ! Stop ! N'entrez pas comme ça ! Il faut revêtir des surchaussures et des charlottes avant de traverser. La scène de crime principale et de l'autre côté dans la cour et le jardin, mais l'ensemble de la bâtisse est également une zone fermée, leur expliqua-t-il avec un ton à la fois impérieux et pédagogue en leur tendant les objets.

Ils le toisèrent avec des interrogations dans les yeux et acquiescèrent en silence. En quelques secondes, ils avaient revêtu leur accoutrement. Le gendarme poursuivit.

— Je vous accompagne. C'est mieux et je vous donnerai quelques indications en chemin. Ce n'est pas loin. C'est vous Monsieur Antoine, le procureur, n'est-ce pas ? Et vous êtes Aurore Pellet ? Toi, Favre, je te connais, dit-il avec un sourire... et vous le capitaine Sébastien Morand ?

Il était très bien renseigné et semblait vif d'esprit. Il inspira tout de suite confiance aux nouveaux venus. Ils le suivaient toujours. À l'intérieur, l'agitation était à son comble. Des petits chevalets étaient disposés partout.

— Mais que s'est-il passé ici ? osa Aurore.

— C'est un peu compliqué, d'autant que ce lieu inoccupé pour le moment a été squatté à maintes reprises. Il y a eu des événements que nous n'arrivons pas encore vraiment à définir avant, pendant et après, l'assassinat des malheureux jeunes dehors. Nous ne savons pas si c'était une fête, une

réunion, une assemblée. Il y avait environ une centaine de personnes peut-être plus, peut-être moins. Il y a énormément de traces et d'indices. Nous ne cherchons pas une aiguille dans une botte de foin, mais plutôt à ne pas laisser filer un grain de sable dans le sablier. C'est presque plus compliqué que dans le cas où les indices sont rares. Cependant, comme je vous le disais, cela va être un travail de titans, car on ne sait pas ce qui correspond aux crimes et ce qui était probablement là avant. Comme vous le savez, nous ne pouvons rien négliger.

Tout en discutant, ils étaient parvenus de l'autre côté du bâtiment.

Arrivés devant les anciennes baies vitrées qui donnaient sur la cour et les jardins, le procureur et les enquêteurs s'arrêtèrent nets. Aurore fut sidérée par le spectacle qui s'offrait à elle.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle.

— Quelle horreur ! se lamenta le procureur.

— C'est atroce, vraiment, les pauvres gamins, renchérit le capitaine Morand.

Anthony Favre avait mis la main droite sur ses yeux pour ne pas avoir à affronter ce qui se trouvait en face de lui. Il avait l'air terriblement mal. Ses jambes se mirent à trembler et il dut s'appuyer contre un pan de mur à côté de lui. Les trois enquêteurs, choqués, et le procureur, s'étaient immobilisés sur la terrasse.

— Moui, bon voilà. Vous voyez le problème, poursuivit le gendarme.

Les ambulanciers venaient d'enlever les corps, ou plutôt ce qu'il en restait, des bûchers, avec l'aide du médecin et de quelques gendarmes équipés de combinaisons. Ils les avaient ensuite allongés sur des civières. Les cadavres étaient en piteux état, les chairs presque entièrement carbonisées. Il ne subsistait des victimes que des os calcinés et des lambeaux d'origines diverses. Les brasiers avaient dû s'éteindre par manque de combustible ou d'entretien, car ils n'étaient pas entièrement consumés. Il était également clair que les criminels qui avaient organisé l'exécution n'avaient pas songé à vérifier l'état du bois utilisé et son

humidité. Ils avaient, certes, tout planifié avec minutie, mais ils manquaient de pratique.

Aurore, Anthony, Sébastien et le procureur étaient sortis de leur état de sidération et s'étaient approchés. Ils s'entretenaient à présent avec les ambulanciers et le médecin.

— Je ne peux constater que le décès. Je suis navré. Les deux victimes ont été brûlées et je ne peux pas conclure si les monstres leur ont bouté le feu alors qu'elles étaient encore vivantes ou si elles étaient déjà mortes avant de finir sur ces horribles bûchers. L'autopsie, qui sera réalisée aux Hôpitaux universitaires de Genève, vous en apprendra plus... Personnellement, je n'avais jamais vu une chose pareille. Bon, je suis généraliste et urgentiste pas médecin légiste. Mes connaissances sont vraiment limitées dans ce domaine. J'étais le seul médecin disponible à une distance raisonnable ce matin. Les malheureux sont relativement jeunes, je peux le dire par la grandeur et le développement de leurs squelettes et l'état de leur dentition à chacun. Idem pour leur sexe. Les os du bassin nous permettent de dire, à première vue qu'il s'agit d'une femme et d'un homme. Mais c'est bien tout, et ça va être compliqué de les identifier et de trouver leur identité ! Je vous tiens informés de la suite, pour l'autopsie, l'heure, etc. De plus, je suis obligé d'attendre l'identification des victimes pour délivrer un certificat de décès en bonne et due forme. Je vous transmets tout ça dès que je peux...

Les enquêteurs lui tendirent leurs cartes avec leurs courriels et leurs coordonnées.

Aurore, qui ne s'était pas encore remise de la première scène de crime au château d'Avully et des événements de la veille aux hôpitaux universitaires de Genève, avait du mal à garder le silence et à ne pas bombarder l'homme de questions. Ce fut cependant le procureur qui prit la parole en premier et s'adressa au responsable des TIC, à l'équipe médicale et aux gendarmes.

— Je vous demande une minute d'attention à tous. Je vais ouvrir une information judiciaire pour assassinat et mandater le même juge que pour les crimes de Brenthonne. Il semblerait que nous ayons affaire aux mêmes criminels. Les scènes de crime sont similaires. Pour que nous puissions débusquer les responsables de cette barbarie et pour le bien de la procédure,

nous avons besoin de votre coopération entière et méticuleuse dans la récolte d'indices. La collaboration entre nos différents services, police nationale et gendarmerie, est essentielle. Merci à chacun de sa complète implication.

La capitaine d'Annecy prit à son tour la parole :

— Oui. Nous voulons à tout prix retrouver les responsables pour éviter qu'ils ne continuent. Ce qui, avec le peu de temps qui s'est écoulé entre les crimes, laisse présager le pire, une escalade rapide ainsi qu'une multiplication des assassinats et donc des victimes dans la région. Pour confirmer cette hypothèse, soit qu'il s'agisse bien des mêmes tueurs et donc probablement de tueurs en série, comme nous avons déjà quatre victimes sur les bras, il est capital de connaître les causes de la mort des victimes. La détermination de leur *modus operandi*, leur scénario criminel, nous en apprendra beaucoup sur le/les assassin/s. Nous avons déjà leur signature ou plutôt leur mise en scène. Elle est extrêmement précise, le profil général de leurs victimes, qui semble être similaire, peut nous aiguiller sur le mobile des tueurs. Nous avons pu déterminer que les victimes avaient d'abord été pendues, avant d'être placées dans les bûchers. Nous avons trouvé des restes de cordes à l'endroit où les exécutions avaient eu lieu. Comme il nous sera difficile de déterminer les causes exactes de la mort de nos deux nouvelles victimes, nous devons à tout prix investiguer, rechercher, si nous ne trouvons pas des indices comme des cordes, des câbles, des tissus, des chaînes, bref, n'importe quoi qui aurait pu servir à asphyxier les victimes avant qu'elles ne soient brûlées. Les TIC, c'est cela que vous devez rechercher en priorité !

Le procureur vint confirmer les propos de la capitaine de police. Ils prirent congé de leurs collègues et se dirigèrent vers l'entrée principale du bâtiment. L'homme de loi devait retourner à Thonon pour une audience. Morand, Favre et elle devaient également prendre le même chemin pour suivre les interrogatoires des principaux suspects ou du moins faire un débriefing avec les officiers qui les avaient effectués. Des suspects, certes, mais leur responsabilité dans les crimes était de plus en plus remise en doute.

Les coupables idéaux, Zeina, l'ex-petite amie de Tobias, et ses amis voyaient les soupçons s'éloigner d'eux. Aurore était tiraillée. Elle ne savait

pas ce qu'elle devait faire. Retourner à Thonon avec les autres ou aller à Genève ? L'autopsie des deux nouvelles victimes aurait lieu à Genève, mais sûrement pas avant le lendemain. Mais Jules ? Resterait-il à Thonon ? *Oh non, je l'avais complètement oublié. C'est pas sympa... Il ne va pas rester tout seul à l'hôtel. Je vais lui dire de rentrer. Quelle imbécile sans cœur, je suis !*

Heureusement, elle n'eut pas vraiment le temps de tergiverser et de se malmener. Son téléphone vibrait sans cesse dans sa poche depuis une bonne trentaine de minutes. Elle le sortit nerveusement et regarda le nom qui s'affichait sur l'écran : Walonsky.

Il l'avait déjà appelée une dizaine de fois. Aïe.

— Allo ? Désolée Walo ! Nous sommes sur la scène de crime, vers Sallanches, à la montagne, dans un lieu... assez glauque ! C'est encore plus terrible que la première.

— Oh, alors c'est moi qui suis désolé, collègue. Il fallait absolument que je te chope avant que tu ne partes de tes montagnes justement parce que je vais te demander de bien vouloir y rester si ce n'est pas trop tard. Ouf ! Apparemment, j'ai le cul bordé de nouilles...

— Oui... Comment ça ?

— Il y a quelqu'un à qui tu devrais rendre visite à Megève...

— D'accord, Walo... Mais, j'ai un souci de taille. J fais comment pour y aller, parce que le proc' de Thonon s'envole dans une minute avec l'hélico grâce auquel nous sommes arrivés et que je me retrouve ici sans moyen de transport...

— Je vois. Je te rappelle dans 2 minutes. Je t'arrange tout ça. OK ?

— Ça marche ! Ils sont en train de monter dans l'appareil, je fais quoi ?

— Tu attends. À tout de suite.

COLÈRE

Un jour, en 1996

APRÈS avoir enlacé ses enfants, elle s'éloigna pour les voir de la tête aux pieds. Cela faisait tellement longtemps qu'ils n'étaient pas revenus dans la région, qu'ils n'étaient pas rentrés à la maison. Peut-être avaient-ils simplement oublié qu'ils étaient originaires des montagnes, de vrais montagnards du cru, en raison de la vie parisienne, bourgeoise et citadine qu'ils avaient eue jusqu'à présent. Des larmes silencieuses s'étaient mises à rouler sur leurs joues. À son grand regret, elle était incapable de les consoler. Bizarrement, Mona avait perçu une sorte de froid dans leur attitude. Comme si leurs cœurs s'étaient arrêtés de battre et qu'ils ne ressentaient plus rien. La peau de ses enfants était glacée, comme si leur sang ne courait plus dans leurs veines, comme si leurs âmes s'étaient évanouies, de la même façon que la sienne, qui errait entre deux univers et deux réalités. Elle recula pour mieux les observer. Mona fut terrorisée. Elle avait compris l'origine de son ressenti, bien avant que sa fille ne prononce une seule phrase, une phrase terrible :

— Maman, nous te le promettons, nous te vengerons !

Impuissance, sidération, peur, puis révolte et colère. Des émotions qu'elle ne pouvait pas ressentir dans son état la traversèrent de part en part. Les unes après les autres, bien distinctes. Non, elle ne souhaitait pour rien au monde qu'on lui rende justice. Elle se trouvait bien là où elle était. Elle n'avait rien demandé à personne et n'avait besoin de rien. Elle ne regrettait pas son acte. Il s'agissait, selon elle, de la meilleure décision qu'elle avait prise durant son existence terrestre. Jamais, elle n'aurait agi différemment, et même si elle le pouvait, elle ne reviendrait pas en arrière. Elle avait été libérée, de tous les poids qui l'entraînaient vers le fond des abysses. Mona

n'avait pas souffert lorsqu'elle s'était envolée au-dessus du parapet du pont. Sa chute avait été rapide et sa mort douce. Aujourd'hui, elle se sentait presque plus vivante, mieux acceptée et surtout plus utile qu'avant.

C'était l'opposé de ce qu'elle avait souhaité pour ses enfants qui était en train de se produire. Comme beaucoup de parents, elle désirait qu'ils aient une vie heureuse. Elle voulait qu'ils jouissent du confort, de la facilité, de la réussite et du bonheur dont elle avait été privée. Qu'ils soient autant marqués par sa disparition et son absence allait totalement contre sa volonté. Elle aurait aimé qu'ils échappent à son propre sort. Elle songeait y être parvenue. Mona fut envahie par une profonde tristesse, puis cette dernière se transforma en colère, puis enfin en une rage folle. Elle qui se croyait incapable de ressentir des émotions dans son état, constata que parfois, lorsque les éléments qui l'entouraient et ses mondes se mélangeaient, son humanité se réveillait dans les limbes.

* * *

Entre Passy et Megève, juin 2016

L'hélicoptère survolait déjà les conifères et la carcasse orange du sanatorium. Aurore le regardait s'éloigner vers les sommets, en plissant les paupières, éblouie, les yeux levés au ciel. Elle espérait ne pas avoir fait d'erreur en acceptant de rester. Walonsky devait lui trouver un véhicule. Elle n'avait absolument pas l'intention de rester bloquée dans ce lieu qui lui donnait des frissons. Seule à présent, sans ses nouveaux collègues, elle ressentait le poids de la structure étrange dans son dos, les probables souffrances des malades qui avaient séjourné en ces murs, et le calvaire et le martyre subis par les deux jeunes innocents.

Prise par ses idées noires, elle ne sentit pas le gendarme bavard qui les avait introduits sur la scène de crime s'approcher dans son dos et elle sursauta lorsqu'elle l'entendit prononcer son nom :

— Capitaine Pellet ? Oups, je ne voulais pas vous faire peur...

— Pas de problème. Désolée ! Je n'ai pas retenu votre nom, que puis-je faire pour vous ?

— Maréchal des logis-chef André, Pascal. Je vous en prie. J'ai reçu un coup de fil de Richard, devenant rouge pivoine, euh... pardon, du lieutenant Walonsky. Il m'a demandé de vous conduire à Megève. Je termine mon service d'ici un quart d'heure. Je peux donc m'occuper de cela. Le commandant est au courant.

— Oh, mais c'est formidable ! Quelle bonne nouvelle ! J'étais un peu inquiète... Vous connaissez Walonsky ? Euh... pardon... En fait, veuillez ignorer ma question, cela ne me regarde pas, l'essentiel c'est que nous puissions y aller et c'est vraiment très gentil de votre part d'avoir accepté.

Le jeune gendarme arborait toujours des joues rouges et un air gêné, mais d'un geste léger et gracieux de la main, il invita Aurore à grimper dans sa voiture une Audi A3 sportive.

— Vous êtes venu avec votre véhicule personnel ?

— Heum, oui. Je n'ai pas dormi au logement de la gendarmerie, hier soir. Ce n'était pas vraiment prévu, mais vous connaissez cela... Les imprévus font partie de la vie et la pimentent ! J'adore ! Cela vous dérange, si on passe par chez moi pour que je puisse m'habiller en civil avant de rendre visite à ce témoin de Megève ? Je me sentirai plus à l'aise surtout que je ne suis pas « officiellement » affecté à cette enquête par le commandement. Allez-y, installez-vous ! Il y a même un chauffage intégré dans les sièges, mais malheureusement pas de climatisation privative.

La bonne humeur du gendarme et ses bavardages joyeux étaient communicatifs. Aurore souriait à présent. Ses soucis s'étaient envolés instantanément.

— Non, non pas de souci, Pascal... ! Je peux vous tutoyer ? Ce sera plus simple.

— Oh, mais oui, avec plaisir ! Aurore, comme j'aime votre prénom, il est vraiment magnifique ! La musique ne vous dérange pas ? s'exclama-t-il de plus en plus enthousiaste et en montant le volume de l'autoradio à fond. Elle était réglée sur 105.00 la fréquence de Nostalgie. Les enceintes puissantes crachèrent une chanson que la capitaine reconnut aussitôt, *Voyage, Voyage* de Desireless.

Au-dessus des vieux volcans

Glissent des ailes sous le tapis du vent
Voyage, voyage
Éternellement
De nuages en marécages
De vent d'Espagne en pluie d'Équateur
Voyage, voyage
Vole dans les hauteurs
Au-dessus des capitales
Des idées fatales
Regarde l'océan

Voyage, voyage

— J'adore la musique des années quatre-vingt ! C'est tellement satisfaisant !

Le jeune homme, toujours en uniforme, se mit à chanter à tue-tête et à se trémousser sur son siège. Une situation rocambolesque, qui mit du baume au cœur d'Aurore et qui lui fit oublier ses soucis. En dix minutes à peine, ils avaient atteint les locaux de la gendarmerie à la rue du Capitaine Bulle et les logements de fonction. Elle resta dans la voiture et en profita pour appeler Walonsky, pour le remercier et comprendre l'histoire parce qu'elle s'était laissée embarquer dans quelque chose qu'elle ne comprenait pas vraiment.

— Alors, collègue ? On peut dire que tu as des connexions un peu partout, et que c'est efficace. J'ai un chauffeur privé pour la journée, je suis déjà à Sallanches et il m'emmène après à Megève. En plus, c'est un vrai boute-en-train, dit-elle avec un ton rieur.

— Rebonjour Aurore ! Tu vois, je te l'ai dit qu'il ne fallait pas t'en faire. Ma devise : un problème égal une solution. Bref. Je t'explique plutôt pourquoi je t'envoie à Megève. Sur la liste de Marion répertoriant les joueurs en ligne pendant les parties de Léa et Tobias, nous avons trouvé le nom et l'adresse d'un joueur habitant à Megève, ou plutôt à Demi-Quartier. Il s'agit d'Élias Bosson. J'ai envoyé ses coordonnées à Pascal. Il faut le questionner sur le jeu. Il ne sera peut-être pas très bavard parce que ce n'est

pas un jeu « autorisé », grand public, comme tu le sais. Nous sommes encore en train de chercher les autres, mais il y en a un peu partout en France et en Suisse principalement. Je te tiens au jus. Il y a un joueur à Genève, dans la campagne genevoise. On arrive à localiser son adresse IP, mais malheureusement pas encore son nom et son adresse physique, mais dès que je sais, ou que Marion le débusque, on t'appelle ou on t'écrit. J'ai cru comprendre que tu devais y aller... Allez, bon voyage dans les montagnes ! À tout' captain !

Au moment où Aurore raccrocha, un sourire aux lèvres, son chauffeur particulier était revenu. Il s'était changé. Sans son uniforme, ce n'était pas le même homme. Jean tendance, chemise à fleurs multicolores, mocassins de cuir brun élégants, il dégageait une aura lumineuse. Moins d'une minute après, ils étaient à nouveau en route. Ils roulaient les fenêtres ouvertes en direction de Megève, la station de ski huppée qui accueillait hommes d'affaires, politiciens et célébrités.

OceanofPDF.com

QUAND LA RÉALITÉ RATTRAPE LE VIRTUEL...

LA route départementale qui menait à Megève comportait quelques virages serrés et des lacets. Ils roulaient vite avec les fenêtres ouvertes et la musique des années 80 à plein volume.

— J’adooore Megève ! Hurla le gendarme pour couvrir la musique. Mais je propose de nous arrêter à Combloux pour manger, c’est plus raisonnable pour nos salaires de fonctionnaires, dit-il en riant.

Il se gara devant l’office de tourisme et embarqua Aurore sur la terrasse du Postillon, un bar, restaurant, librairie, PMU, qui rassemblait surtout des habitués et des gens du coin. Ils commandèrent le menu du jour. Ils furent interrompus pendant leur repas par la sonnerie du téléphone portable d’Aurore.

— Allo ? Aurore Pellet ? Oui, Anthony, nous sommes en route pour Megève pour rencontrer le joueur.

— Que s’est-il passé ce matin pendant les interrogatoires ? Est-ce que cela a été concluant ou pas ? On peut les rayer de la liste des suspects ?

— Hello Aurore ! J’ai mis en haut-parleur. Je suis avec les officiers qui ont interrogé les jeunes, le capitaine Morand aussi. Les événements se sont enchaînés pendant que nous étions à Passy. Tu vas être étonnée. Deux secondes, je prends les notes de mes collègues et le rapport des entretiens avec les jeunes.

Elle entendit des voix et des bruissements de papier.

— Me revoilà. Alors, tu as de quoi noter ? ici, on complète ton tableau. Comme tu te l’imaginais, les interrogatoires des jeunes et surtout de l’ex-

copine étaient édifiants, dans tous les sens du terme. Une certitude : Ils n'ont rien à voir directement dans les crimes. Ils ne sont pas innocents du tout et passeront en jugement pour d'autres raisons, mais pas pour les assassinats. Donc, Zeina nous a expliqué qu'ils ont été très loin dans le harcèlement. Un jour, ils ont même monté une embuscade pour s'en prendre à Léa. Ils l'ont coincée en sortant du lycée, l'ont frappée et lui ont volé ses affaires. Elle reconnaît également l'avoir harcelée et avoir diffusé des photos compromettantes sur les réseaux sociaux. Ses amis ont confirmé ses dires et ses aveux. En revanche, ils disposent tous d'un solide alibi pour la soirée où les meurtres ont été commis. Ils étaient tous ensemble à une soirée hip-hop organisée par la maison de quartier. De plus, ils ont arrêté de harceler la jeune fille, il y a deux ou trois mois. Le père de Léa Bouchet, Monsieur Bouchet, les a menacés, eux et leurs familles, de représailles et même de mort. Ils nous ont fait écouter un enregistrement, montré des messages qui le prouvent. D'ailleurs, nous avons convoqué Bernard Bouchet, avec l'accord du proc', même s'il n'était vraiment pas chaud, cette ordure, au commissariat. Les jeunes ont décidé de porter plainte contre lui et une autre personne également, qui est venue ce matin et qui apparemment t'a demandé... Madame Karine Bouchet.

— Eh bien, dis-donc, quelle avancée ! Mais, oui, bien sûr, tu sais que je lui avais dit de venir et qu'on s'occuperait d'elle. Je suis trop mal à l'aise de ne pas avoir été là... Je lui avais promis.

— Eh oui, et ce n'est pas fini. Ne t'en fais pas ! Elle était entre de bonnes mains. C'est la brigadière Laetitia Baud qui s'est occupée d'elle. C'est la meilleure. Elle a suivi une formation spéciale pour gérer les violences intrafamiliales et conjugales.

— On avance lentement mais sûrement. Bien. Vous avez pu tirer quelque chose de Bouchet ?

— Non, pas encore. Il vient d'être mis en garde à vue. Je te tiens au courant s'il lâche quelque chose. Morand s'en occupe. Les jeunes ont été relâchés, mais nous les poursuivons pour harcèlement, diffamation, coups et blessures, etc. Ils seront jugés. Tu nous appelles quand tu as fini avec le joueur ?

— Ok, pas de problème, je pensais peut-être passer la nuit chez ma tante à Genève ce soir au lieu de rentrer, comme j'ai rendez-vous demain matin pour l'autopsie aux HUG, vous n'avez pas besoin de venir. Je m'en occupe

et ensuite je retourne à Annecy. Je dois voir le capitaine Lefort. Elle doit certainement avoir du nouveau. Je ne vous serai d'aucune utilité à Thonon. Ça marche ?

— OK, oui. Je vais en informer le procureur. On se tient au jus... mes salutations à ton chauffeur ! Il a de la chance d'être en aussi bonne compagnie !

L'appel du maréchal des logis-chef avait eu l'effet d'un tremblement de terre. Bernard Bouchet. Cet ignoble personnage était peut-être lié de près ou de loin à la mort de sa fille et de son petit ami. Mais l'enquête avait enfin connu une avancée décisive. Le jeu était la clef, elle en était certaine, mais comment, par qui et pourquoi ?

Une heure plus tard, ils arrivaient devant la maison dans laquelle vivait Élias Bosson. Les deux enquêteurs ne connaissaient que son nom, son adresse et son âge. L'âge. C'était l'un des éléments qui leur avait mis la puce à l'oreille. Le joueur venait seulement d'avoir 17 ans. Il vivait avec ses parents. Ils se trouvaient devant l'entrée d'un grand chalet qui abritait plusieurs appartements en location. Une femme d'une quarantaine d'années, l'air soucieux et fatigué, vint leur ouvrir et les invita à entrer après qu'Aurore lui eût montré sa carte de police et expliqué la raison de leur visite. Ils pénétrèrent directement dans la cuisine. Au centre, une grande table en bois et des banquettes. Elle leur fit signe de prendre place et se dirigea vers le plan de travail où se trouvait une machine à café. En sortant deux verres, elle leur servit de l'eau minérale et disposa trois tasses sur la table.

— Je suis navrée. Élias dort. Je vais aller le réveiller. Je ne sais pas ce qu'il a, il est malade depuis plusieurs jours. Il doit se rendre chez le médecin. Il a une sorte de gastro-entérite. Cela s'est empiré hier. Je n'ai pas compris. Il ne m'a rien dit. Et il s'est enfermé dans sa chambre. J'ai l'impression qu'il a peur. C'est bizarre. Depuis un certain temps, il passe plus de temps devant ses écrans à jouer, qu'à étudier. Cela me fait de la peine. C'était un garçon intelligent. J'ai l'impression qu'il gâche tout. Et même avec sa petite sœur, il se comporte étrangement alors qu'ils étaient très soudés.

— Oui, nous comprenons, Madame. Vous vivez seule avec vos enfants ?

— Oui, je vais aller le chercher pour vous. Vous patientez quelques minutes. Voilà un peu de café. Je suis navrée, je n'ai rien d'autre à vous offrir.

— Merci, un café ira très bien. Juste une question avant que vous n'alliez chercher Élias. À quels jeux jouait votre fils ? Avez-vous vu un changement dans son attitude récemment ?

— Malheureusement, je n'y connais rien à ces jeux et c'est vrai que je ne m'y suis pas vraiment intéressée. Il jouait soit à la console, soit sur ordinateur. Ces temps-ci, il avait abandonné un peu la console et jouait plus sur son pc. Mais bon, aucune idée de quoi il s'agissait. Il parlait avec des gens, des autres joueurs. De fois, je l'entendais hurler s'énervé, parfois rire comme un fou. Un jeune, quoi... Ce qui comptait pour moi, c'était son bac... Même si ses moyennes avaient baissé ces derniers temps, il l'aurait eu... Alors, je lui passais un peu tout. Je sais, je n'aurais pas dû... Sinon, pas de changement majeur, sauf depuis hier, il semble avoir peur... et cette gastro violente. Il a passé presque toute la journée d'hier entre les toilettes et sa chambre. Il ne me laisse pas entrer.

— D'accord. Merci. Pouvez-vous lui dire que nous avons des questions à lui poser sur les jeux ?

— J'y vais. Faites comme chez vous. Ça peut prendre un moment. Comme je vais devoir insister pour qu'il m'ouvre...

La mère de famille, les épaules affaissées, disparut de la pièce et s'éloigna dans un couloir sombre.

Aurore se rapprocha de l'oreille de Pascal qui était assis à côté d'elle sur la banquette. Elle chuchota :

— Cette femme m'a l'air au bout du rouleau. C'est très étrange quand même cette histoire de peur. Nous devons absolument prendre des pincettes avec l'ado. Il risque de nous filer entre les doigts sinon. Je suis sûre qu'il sera une source d'informations intéressantes et qu'il en sait beaucoup. Peut-être était-il même sur l'une des scènes de crimes, qui sait ? Tu me laisses mener le jeu ? Je pose les questions et toi tu le rassures, ça marche ?

— OK, pas de problème. Je te suis. C'est toi la cheffe ! en lâchant un bâillement. Sacrée tartiflette. J'ai mal au ventre.

Les deux officiers entendaient Madame Bosson tambouriner de plus en plus fort sur une porte à l'autre bout de l'appartement. Ils se turent.

— Élias, Élias, c'est maman. Il y a des gens qui sont venus te voir pour discuter. Il faut que tu sortes de ta chambre, s'il te plaît. Je t'en prie.

Apparemment, il y avait du mouvement, car ils perçurent un grognement, puis un grincement de charnière.

— Oh merci, mon garçon. Passe à la salle de bains te débarbouiller, te coiffer un peu et surtout te laver les dents et mets un pantalon, s'il te plaît. Nous t'attendons à la cuisine. Tu verras ils sont très sympas.

— C'est qui ? Pourquoi ils veulent me voir ?

— Il y a une capitaine de police. Ils veulent te parler des jeux.

— OH, LA POLICE ?? MAIS J'AI RIEN FAIT !

— Je sais, je sais, ne t'inquiète pas ! Ils veulent juste discuter avec toi d'un jeu auquel tu joues. Ils ne sont pas venus pour t'arrêter. Ils ne te reprochent rien – pour l'instant, pensa-t-elle malgré elle. Tu verras, ils ne sont même pas en uniforme.

Un silence suivit. Le jeune homme semblait s'être calmé. Elle réapparut dans la cuisine, avec une expression angoissée.

— Élias arrive... Mais il n'a pas l'air bien. Je suis désolée... Vous ne venez pas pour l'arrêter n'est-ce pas ?

— Non, non, Madame Bosson. Nous souhaitons surtout l'aider.

Élias apparut sur le seuil, les cheveux en bataille, le regard hagard, le visage très amaigri.

— Bonjour !

— Bonjour Élias, merci d'avoir accepté de nous parler. Je suis la capitaine Aurore Pellet de la police judiciaire d'Annecy et voici Pascal André, il est gendarme. Il m'accompagne aujourd'hui.

— Oui, tu ne crains rien avec nous, renchérit ce dernier. Nous sommes là pour t'écouter.

— D'accord. Vous pouvez me protéger ? Vous êtes sûrs ? Je peux voir vos documents d'identification ?

L'adolescent n'était pas bête et plutôt vif d'esprit. Les enquêteurs montrèrent pattes blanches et il s'adoucit définitivement. La frayeur lisible dans son regard ne s'était pas totalement dissipée, mais Élias semblait être plus en confiance.

— Je vous écoute. Posez-moi vos questions...

— Voilà, nous t'avons trouvé parce que tu joues en ligne et en réseau à un jeu vidéo, qui n'est accessible que sur le darknet et qui est réservé à une élite. Notre experte a pu identifier deux adresses IP de joueurs dans la région, une en Haute-Savoie, la tienne, et une à Genève, en Suisse. Ce jeu s'appelle *Witchhunt*. Nous aimerions que tu nous expliques quand tu as joué, depuis quand, pourquoi, ce qu'il faut faire dans ce jeu, enfin nous aimerions TOUT savoir. Et bien sûr, si tu cours un danger, nous te protégerons, mais nous devons d'abord en connaître la nature, évidemment et que tu nous expliques, Élias, ce qui t'effraie et te rend malade...

— Oh... oui, OK. Je vous fais confiance Mais pourquoi enquêtez-vous sur ce jeu ? Il s'est passé quelque chose ?

Sa voix trahissait la peur et Aurore comprit tout de suite que d'une part, il en savait beaucoup et d'autre part que sa frayeur venait du jeu. Sa demande de protection provenait vraisemblablement de ce qu'il avait vécu, vu ou découvert par le jeu.

— Oui. Je ne peux pas te mentir. Il s'est passé des choses graves. Des personnes sont mortes et nous pensons, mais ce n'est qu'une hypothèse pour le moment, que le jeu est lié à leur décès.

— Mon dieu... Il baissa la tête et sanglota doucement. Je savais que cette histoire allait mal tourner, ce n'était donc pas une hallucination... Tout ça était bien réel. Quelle horreur ! Je m'en veux tellement. Le message... J'aurais dû le prendre au sérieux. Maman, j'aurais dû t'écouter aussi. Je suis tellement désolé !

Ils laissèrent la mère reconforter son fils.

— Je vais tout vous dire. Oui, je joue à ce jeu depuis bientôt six mois. C'est très addictif et très prenant. J'ai été invité par un mail, qui m'était directement adressé, avec mon nom, mon prénom et tout. Je ne suis jamais allé sur le darknet... J'aimais jouer à la console... à des jeux normaux. J'étais bon, même excellent. Je ne sais pas pourquoi on m'a choisi moi pour ça. Je ne me suis pas posé la question pour de vrai. Je suis mort de peur. Le jeu m'a menacé de mort !

OceanofPDF.com

*Afterlife, I think I saw what happens next
It was just a glimpse of you
Like looking through a window
Or a shallow sea
Could you see me ?
And after all this time
It's like nothing else we used to know
After all the hangers-on are done
Hanging on to the dead lights
Of the afterglow*

Arcade Fire, Afterlife

OceanofPDF.com

RÉVÉLATIONS

UN silence pesant régnait dans la cuisine de l'appartement des Bossons. Tous s'étaient tus après la déclaration d'Élias. Sa mère lui tenait la main.

— Oh mon dieu ! avait-elle dit juste après. Je comprends maintenant pourquoi tu te comportais de façon aussi étrange ces jours et pourquoi tu avais l'air si effrayé. Mon pauvre garçon...

Élias tremblait sur la banquette, assis à côté d'elle. Son visage était livide. Après avoir encaissé le choc de la révélation de l'adolescent, Aurore le regarda et tenta à son tour de le rassurer, tout en poursuivant avec des questions habilement amenées.

— Comment est-ce qu'un jeu peut-il menacer quelqu'un de mort ? De quelle façon est-ce possible ? Réfléchis, prends du recul et de la distance... Rationnellement, il ne peut absolument rien t'arriver. Tu sais, ils ne peuvent pas t'atteindre à travers un écran, à moins d'être des magiciens. Tu ne crains rien en restant chez ta mère ou en allant au lycée. En plus, maintenant, nous aussi nous veillons sur toi et tu es très précieux à nos yeux. Tu peux énormément nous aider, comme tu connais très bien ce jeu.

L'adolescent s'était un peu calmé, mais il fixait le vide en parlant.

— Moi, je pense qu'ils sont capables de tout. Après ce que j'ai vu et vécu l'autre jour. Et, maintenant vous, et cette horrible nouvelle ! Pouvez-vous juste me dire pourquoi vous pensez que les personnes décédées sont liées au jeu ? Elles sont mortes où et comment ?

— Il faut que tu nous expliques Élias. Nous ne voulons pas t'influencer par ce que nous pourrions t'apprendre. J'aimerais cependant que tu saches que quatre personnes, deux garçons et deux filles, probablement du même

âge que toi, ont été assassinées ce week-end, dans deux endroits de Haute-Savoie, dans des circonstances particulièrement atroces. Il y a eu deux victimes au château d'Avully à Brenthonne et deux victimes, tout près d'ici, dans le sanatorium abandonné de Martel de Janville à Passy...

Le visage d'Élias se décomposa et il se mit à sangloter.

— Ils sont vraiment morts alors... C'était la réalité ! mon dieu... C'est horrible !

Pendant un instant, personne n'osa ouvrir la bouche et Aurore laissa le temps au jeune homme de se reprendre.

— Vous voyez, leurs menaces peuvent également devenir réalité. J'ai peur. J'ai tout vu ! Je suis même coupable, mais je n'avais pas le choix. Je les ai vus être tués sous mes yeux. Là, au sanatorium hier, pendant la nuit... Je n'avais pas le choix, vraiment. Je suis tellement désolé...

— Ne t'inquiète pas Élias, nous prendrons en compte tous les éléments. Si tu nous aides, le procureur considérera certainement le fait que tu nous aies aidés pendant l'information judiciaire. Je suis persuadée que tu ne crains rien. Raconte-moi, comment cela s'est passé, qu'as-tu vu ? Pourquoi ? où et comment ?

Élias acquiesça :

— D'accord. Mais, c'est dur. Je crains les représailles, s'ils apprennent que j'ai aidé la police. Les gens du jeu. Moi, je ne sais pas qui c'est... Alors voilà, moi ça fait à peu près six mois que je joue à *Witchhunt*, et je ne connais pas vraiment les autres joueurs, donc à part, un garçon du même âge que moi qui habite dans un village près de Genève, à Cologny, je crois. Lui, il joue depuis moins longtemps que moi. Mais on se parle, j'ai son numéro de téléphone et on joue ensemble si on peut, parce que c'est en réseau. J'avais super bien avancé dans les différents mondes. J'étais à l'avant-dernier niveau. Avant d'y arriver, tu dois, avant la fin, affronter le boss – le monstre ou le sorcier/la sorcière dans *Witchhunt*), lors d'un *event* en ligne avec d'autres *gamers*. Il faut donc combattre le monstre de la fin avec des gens. Ben cette fois, pendant l'événement, au milieu du combat, on a eu un message, qui est apparu pour les joueurs de même niveau. Un

message qui nous disait que pour accéder au niveau suivant, il fallait se battre en vrai. Dans une sorte de jeu de rôle en réalité virtuelle. Avec une heure de rendez-vous et un lieu. C'était marqué minuit au-dessus de coordonnées GPS sur une copie écran de *Google maps* qui indiquait l'adresse du sanatorium, que je connaissais déjà... Rien que ça, ça m'a foutu les boules. Pardon ! Je voulais dire, ça m'a vraiment fait peur. Parce que cet endroit est trop bizarre. Je suis sûr qu'il est hanté. Noah, mon pote de Genève, n'a pas été convié à cet événement parce qu'il n'avait pas encore atteint le bon niveau. Il n'y avait pas plus d'infos que ça... Pourtant, si on ne participait pas, si on refusait d'y aller ou quoi, ben on risquait des trucs... Moi, je ne pensais pas que c'était dans la réalité encore une fois. Maintenant, je suis persuadé qu'ils auraient mis leurs menaces à exécution.

— Qui, ils ? Tu dis toujours ils ? À qui penses-tu quand tu dis cela ? Demanda Aurore.

— Ben aux créateurs du jeu ou plutôt aux maîtres du jeu, vu qu'il faut bien que quelqu'un tire les ficelles de tout ça... Je pense quand même qu'il y a des humains qui sont derrière ça...

— Oui, moi aussi ! Confirma Aurore. Continue Élias, si tu veux bien... Alors tu y es allé...

— Oui, je suis parti à la bourre d'ici à 23h30, samedi. Je devais être sûr que ma mère dormait et ne m'entendrait pas sortir. J'ai poussé ma moto jusqu'au croisement en bas pour ne pas faire de bruit. Et puis, sur la route, il m'est arrivé encore quelque chose de chelou. Vous croyez aux dames blanches ? Ben moi, j'y crois à présent. Parce que j'en ai vu une et le message dont je vous ai parlé, il venait d'elle... Il me disait de ne pas y aller, sur un bout de papier. Un truc de fou...

— As-tu gardé ce papier ?

— Euh, oui, mais non. Je l'ai cherché hier, mais j'ai dû le perdre pendant le jeu au sanatorium.

— Zut, cela aurait été un excellent indice. Personnellement, non, je ne crois pas aux dames blanches ! Je suis désolée. Je pense que tu as vu une vraie personne et cela aurait été vraiment intéressant de la retrouver. Où t'est-elle apparue ?

— Juste dans le virage au-dessus la demi-lune. Du coup, oui après, j'y suis allé. Je suis arrivé avec une ou deux minutes de retard là-bas. Après, c'était hallucinant ! Un jeu en réalité virtuelle, un jeu de rôle, mais avec un

masque sur les yeux et de fausses armes... Vous voyez. J'étais Parsifal et avec les autres chevaliers de la Table ronde, nous devions traquer les sorciers et les sorcières, les fées et les magiciens. C'était le but du jeu. Je n'ai aucune idée de qui ils étaient en réalité. On avait tous des avatars et des pseudos en lien avec la quête du Graal et les légendes arthuriennes. Impossible de savoir qui jouait avec moi dans la vraie vie. Les personnages, l'ambiance, le maniement des armes. J'étais à fond dedans. C'était cool, les décors étaient hyper bien faits. Au bout d'un moment j'ai eu faim, j'ai eu en ai eu marre et j'ai voulu arrêter. Mais j'ai reçu des décharges électriques. Et après j'avais vraiment peur, et mal. Regardez j'ai des bleus partout. J'ai encore mal. JE NE POUVAIS PAS ARRÊTER et j'étais obligé de suivre les ordres. Après, c'était encore pire. On a dû s'en prendre à deux autres joueurs, qui représentaient la fée Morgane et Merlin l'enchanteur... Ils étaient attachés. Puis, ils ont été jugés par Arthur et Guenièvre, condamnés à mort, devant nos yeux. On a dû les mener au bûcher, moi et d'autres camarades... C'était horrible parce qu'ils appelaient à l'aide. Après il y a eu le bourreau et ils ont allumé le feu... Après je ne me souviens plus de rien... Je me souviens juste d'être reparti, terrorisé sur ma moto. Je voulais effacer le jeu, mais je ne peux pas non plus, ils m'ont menacé de mort cette fois, si j'arrêtais. J'ai voulu prévenir Noah, mais je n'ai pas pu, non plus. Je suis désespéré et triste. J'ai peur. Je ne pensais pas qu'ils étaient morts pour de vrai. Mais comme j'ai eu mal pour de vrai aussi...

— Arthur et Guenièvre ? Vraiment ? Pour de vrai ? Et le bûcher, il était pour de vrai aussi ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas, mais j'avais l'impression que oui. Il faisait terriblement chaud. Mais je ne me souviens pas.

Élias se mit à hoqueter. L'adolescent faisait une crise d'angoisse. Aurore décida de mettre un terme au témoignage. Elle avait réussi à collecter assez d'éléments.

— OK, OK, pas de problème. Merci beaucoup. Ne t'inquiète pas, tout va bien. On va te protéger. Tu nous aides beaucoup, Élias. Merci de ton témoignage. Il est très précieux et va nous permettre de faire avancer à grands pas cette enquête et découvrir les monstres qui sont derrière tout cela. C'est très important, capital même. Une dernière question après je te laisse tranquille pour un moment. Peux-tu me donner les coordonnées de

ton copain Noah ? Je peux également te demander de rester à notre disposition et à celle du procureur, si nous en avons besoin. C'est OK ?

— Oui, voilà pour Noah et pas de souci pour le reste. Je veux juste être sûr que vous me protégerez... Vous me le promettez ? leur répondit-il en leur tendant son téléphone portable où s'affichait le contact de son ami.

— Oui, Élias. Si tu veux retourner te reposer, nous souhaitons encore échanger deux mots avec ta mère, entre adultes. Merci encore. Et surtout, ne te connecte plus à ce jeu, OK ? Et reste chez toi en attendant de nos nouvelles... Nous allons nous occuper de Noah...

— Justement, faites vite pour Noah, j'ai cru comprendre qu'on l'avait convoqué pour un jeu réel. Il m'a dit qu'il allait passer au niveau supérieur et que ce serait certainement le week-end prochain. Je me sens tellement coupable pour eux. Jamais je n'aurais voulu participer à un tel crime. Merci, Madame.

Le jeune homme se leva, visiblement épuisé par ses dires, blême, mais apaisé. Il avait soulagé son cœur et sa conscience. Lorsque son fils quitta la pièce et disparut dans le couloir, Madame Bosson s'effondra.

— Mais quelle horreur ! Je ne peux pas croire ce qu'Élias a vécu. Je n'appréciais pas les jeux vidéo, mais là... Ce n'est même pas ça ! Mon pauvre Élias, si seulement j'avais su.

— Vous ne pouviez pas savoir, Madame Bosson. Il ne faut pas vous en vouloir. Vous n'êtes pas responsable. Élias jouait depuis longtemps. Vous avez fait tout ce qui est humainement possible. Surtout ne culpabilisez pas, cela n'aidera pas votre enfant. Il est maintenant primordial que vous le souteniez. Connaissez-vous un/une psychologue dans la région qui pourrait le recevoir rapidement ? Élias a subi un grave traumatisme. Il doit être suivi.

Quelques minutes plus tard, Aurore et Pascal se trouvaient à nouveau dans l'habitacle de la voiture du gendarme. Les idées se bousculaient dans le cerveau d'Aurore. Elle avait du mal à rassembler les pièces du puzzle, avec tous les nouveaux éléments apportés par le témoignage de l'adolescent. La rencontre avec Élias l'avait fortement touchée. L'addiction aux jeux vidéo et l'emprise que ceux-ci avaient sur les personnes dépendantes ressemblaient fortement à ce qu'elle avait pu observer dans les

groupes de type sectaire. Le jeu avait le pouvoir, comme le gourou, en raison de la fascination qu'il exerçait, de faire commettre les pires atrocités à ses joueurs, ses adeptes ou encore ses élus.

Un point commun particulièrement effrayant, parmi de nombreux autres.

Évidemment, Pascal ralluma la radio à fond. Les notes d'*Africa* de Toto résonnèrent dans ses oreilles, l'empêchant totalement de réfléchir et de se concentrer. Ils foncèrent sur la route de Sallanches. Ils dépassèrent le lieu-dit de la demi-lune. Alors qu'ils s'approchaient de la bifurcation de la route qui partait en direction de Saint-Gervais, Aurore poussa un cri de frayeur. Leur voiture se dirigeait tout droit sur une femme, aux longs cheveux noirs, habillée d'une robe blanche, dont le bras gauche tendu indiquait la direction de Saint-Gervais-Les-Bains. Faisait-elle du stop ? Aurore n'eut pas le temps de le distinguer clairement. Ils allaient la percuter. Pascal pila. La voiture partit en dérapage juste avant le giratoire et s'immobilisa au milieu de la route. Heureusement, il n'y avait pas de véhicules venant en sens inverse. Ils n'avaient rien percuté et la silhouette féminine blanche avait disparu. Pascal, excellent conducteur se ressaisit aussitôt et ralluma le moteur qui avait calé. Il décida d'aller se garer un peu plus loin après le rond-point, pour qu'ils puissent tous les deux reprendre leurs esprits.

— Tu as vu ce que j'ai vu ?

— Hmm. Je crois bien, oui, mais je ne suis pas sûr. La femme au milieu de la route ?

— Oui, c'est ça. Elle n'est plus là... J'ai cru que nous l'avions écrasée. Elle était là et elle tendait le bras comme ça... Répondit Aurore, la voix blanche tout en mimant le geste de la femme avec son bras droit. Je n'ai rien compris. Tu l'as vue aussi ? Je n'ai pas halluciné ?

— Oui, je l'ai vue, aussi. On aurait dit une dame blanche. Trop bizarre. Mais je l'ai aperçue au dernier moment. Je n'ai pas vu son geste. J'ai cru que je la tuais. C'est pour ça que j'ai freiné. Et puis elle n'était plus là. Elle montrait quoi ?

— Je ne sais pas. J'avais l'impression qu'elle nous montrait une direction ou qu'elle faisait du stop, mais elle tendait le bras opposé de la route. Une dame blanche, comme Élias. Jamais, je n'aurais pensé cela possible. Bref. Désolée, Pascal. On a eu chaud. Il faut qu'on y aille. Je peux

te demander un service ? Tu peux éteindre la radio un moment ? Je dois réfléchir et appeler mon homme, OK ?

— Oui, pas de souci, capitaine ! À vos ordres, Madame !

Ils reprirent la route en silence. Jules, comme prévu, était rentré à Annecy avec la voiture d'Aurore et avait rendu la chambre d'hôtel à Thonon. Il avait l'air dépité dans le message vocal qu'il lui avait laissé. Sans le lui dire frontalement, elle avait l'impression qu'il lui reprochait de ne pas être là pour lui en raison de son enquête. Il lui avait dit qu'« il ne s'était pas imaginé sa semaine de vacances comme ça. » Aurore savait qu'il avait un peu raison. Elle, non plus, elle ne pensait pas qu'une enquête d'une telle ampleur allait lui tomber dessus. Elle ne savait pas comment se faire pardonner. Marion Lefort lui avait également envoyé un message lui disant qu'ils avaient une piste pour le jeu. Ils avaient trouvé deux adresses IP et ils recherchaient les coordonnées géographiques correspondantes. Elle attendait avec impatience l'ordinateur d'Élias qu'Aurore et Pascal avaient emmené avec l'accord de la mère du jeune homme.

Pascal roulait à vive allure et ils avaient déjà rejoint l'autoroute blanche qui suivait la Vallée de L'Arve en direction de Genève. Pascal la déposerait chez sa tante à Genève puis rentrerait chez lui. La capitaine n'avait pas le courage de retourner à Thonon. Ce soir-là, Aurore avait besoin d'être seule et de calme pour mettre ses idées au clair. De plus, l'inspectrice n'avait pas envie de se trouver face aux yeux inquisiteurs et inquiets de son amant. Se rendre chez Jeanne était la meilleure des solutions, même si elle ne la verrait sans doute pas. Elle pourrait travailler et n'aurait pas besoin de se lever aux aurores pour se rendre à l'autopsie le lendemain. Elle achèterait un test de grossesse le lendemain dans une pharmacie proche de l'hôpital, même si elle était persuadée que cela ne pouvait pas être la raison de ses nausées.

Jeanne habitait depuis très longtemps un appartement sur l'avenue de Bel-Air à quelques encablures seulement de son lieu de travail, l'hôpital de Belle-idée, où elle exerçait comme infirmière. Sa tante travaillait de nuit ce jour-là et était absente. Elle avait laissé ses clefs sous le paillason pour Aurore, même si cette dernière n'aimait pas trop qu'elle le fasse et le lui déconseillait. Ce que la capitaine de police appréciait chez Jeanne était l'immuabilité et la stabilité de sa vie. Rien n'avait bougé depuis sa dernière visite. Elle s'installa dans la cuisine. Elle devait travailler et faire un

compte-rendu à ses collègues sur ce qui s'était passé avec Élias. Aurore était très impatiente de faire un feedback de sa rencontre avec le jeune homme et de mettre en place un plan d'action. Elle sortit son ordinateur du sac à dos et l'ouvrit sur la table tout en préparant une tasse de thé. La capitaine était prête, avait recouvré sa lucidité et se sentait d'attaque pour mener de front les nouveaux combats qui l'attendaient.

OceanofPDF.com

UN CHARME ROMPU

Chêne-Bourg, juin 2016

IL faisait encore jour. Un courant d'air agréable pénétrait à travers la fenêtre du balcon qu'elle avait laissée ouverte. Elle prit sa tasse de thé et commença à consulter ses mails. Marion lui avait envoyé un SMS lui disant d'ouvrir sa messagerie. Aurore plissa les yeux et bailla. Elle se sentait bien et calme. Prête à gérer et ordonner les éléments nouveaux et à trouver les responsables de ces tueries macabres et les initiateurs de ce jeu funeste.

Marion lui avait écrit deux fois.

Le premier mail disait :

Coucou ! Désolée d'avance si mon message n'est pas très clair. Je ne sais pas par où commencer. Trop de trucs. Alors on a trouvé les adresses physiques des deux adresses IP pour les propriétaires et créateurs du jeu. Ce n'était pas une mince affaire. J'ai écumé le darkweb, je me suis inscrite sur le jeu. Je ne peux pas tout t'expliquer c'est un peu trop long. Si j'avais eu le disque dur de l'ado joueur de Megève, cela aurait été beaucoup plus simple.

Bref, j'ai écrit à Jules aussi parce qu'une des adresses se trouve à Paris. Une sorte d'hôtel particulier à Versailles. Cela correspond aux coordonnées d'une société financière. J'ai l'impression qu'il s'agit d'une entreprise boîte aux lettres ou factice. J'ai vérifié, elle est enregistrée au registre du commerce et appartient à l'un des enfants de Monsieur Duvochel, ancien préfet, homme politique de droite, richissime. Je sais que Jules est en congé, mais bon ce serait bien si c'était lui qui se rendait sur place. Je préfère que cela soit lui et pas quelqu'un de la crim' de Paris. Je ne veux pas qu'ils reprennent l'affaire et reçoivent les lauriers, comme d'hab... Parce que c'est un truc énorme. Vraiment. Et je suis persuadée qu'ils tireront la couverture à eux, s'ils y vont. La seconde adresse et bien, je suis désolée, mais c'est à deux encablures de chez Élias, le jeune homme chez qui tu es allée cet après-midi. Si j'avais su avant, je t'aurais dit d'y aller direct. C'est à Saint-Gervais-les-Bains au chemin du Mont-Joly. L'adresse est au nom de Madame Mona Duc. Cette personne est décédée, mais rien n'a été changé sur les titres de propriété. Il semblerait que cette femme ait eu des enfants et qu'elle leur aurait légué le bien. Mais impossible de connaître leur identité. Pourtant, ils doivent être bien équipés au niveau informatique parce que le jeu a été mis en ligne depuis là-bas.

Pascal, ton chauffeur, m'a emmené l'ordinateur du gosse. Je vais le faire examiner cette nuit et je t'appelle demain pour tout ça.

Tu as l'autopsie à quelle heure ?

Tu as eu Walonsky au téléphone ? Il a l'identité des deux nouvelles victimes.

Bises et à plus,
M.

Le second toujours aussi enjoué – Aurore s’imaginait les expressions de sa collègue, sa gestuelle et sa voix en le lisant :

Coucou ! Encore moi. J’ai oublié. Voilà, comme demandé l’adresse du joueur qui habite à Genève. Il a de la chance. Je crois qu’il habite dans la banlieue chic de la ville. Dans une grosse maison avec vue sur le lac Léman... Rien à voir avec le standing de la famille d’Élias.

Voici l’adresse où tu es attendue demain :

Noah Tchernikov
87 chemin de Ruth
1223 Cologny

Vas-y après l’autopsie, ils t’attendent à partir de 10h30.

À +++

M.

Elle décida d’en parler tout de suite à Jules. Ils se mirent d’accord qu’il irait la chercher le lendemain matin à Genève et ils rentreraient ensuite ensemble à Annecy. Jules poursuivrait ensuite directement sa route jusqu’à Paris pour enquêter sur l’hôtel particulier à Versailles, puisque, de toute manière, sa semaine en amoureux avec elle était compromise.

Il investiguerait pour l’équipe d’Annecy en dehors de ses heures et en passant sa mission sous silence auprès de sa hiérarchie pour le moment.

Jules avait décidé de revoir ses priorités et était persuadé qu’Aurore en avait fait autant. Il devait faire le constat amer que ce n’était peut-être pas le cas et que son amoureuse n’avait pas changé. Tout comme son mentor, ancien supérieur et père de cœur, Claude Rouiller. Le métier la tenait aux tripes et au cœur et ne la lâcherait qu’à sa mort.

TROISIÈME PARTIE

FIN, RECOMMENCEMENT ET RENAISSANCE

OceanofPDF.com

*This is the end
Beautiful friend
This is the end
My only friend, the end
Of our elaborate plans, the end
Of everything that stands, the end
No safety or surprise, the end
I'll never look into your eyes again*

The Doors, The End

*Tant que les lions n'auront pas leur propre historien, les histoires
continueront de glorifier les chasseurs.*

Proverbe africain

OceanofPDF.com

LE CHASSEUR CHASSÉ

DEVANT ses écrans, l'homme à la fine moustache noire et au bouc bien taillé eut un rictus. Le jeu marchait mieux qu'il ne l'aurait espéré. L'enthousiasme était à son comble. Les nouveaux invités acceptaient immédiatement et devenaient rapidement dépendants, ne pouvant plus s'empêcher de se connecter au moins une fois par jour. Ils comprenaient leur langage, se passionnaient pour l'intrigue et les personnages, entraient vraiment dans leur univers et se prenaient au jeu. Les joueurs répondaient aussi présents lorsque l'invitation à transposer la fiction dans la réalité leur était adressée. Ils tombaient dans le piège, avec ou sans menaces, s'exécutaient sans réfléchir, le cerveau modelé comme l'homme et ses complices l'avaient souhaité et pensé. Ensuite, les maîtres du jeu n'avaient plus qu'à ordonner et à attendre. Les actions étaient bien menées et les résultats excellents. Ils avaient réussi. Ils pouvaient en être fiers.

Il s'assit plus confortablement dans son fauteuil et saisit son téléphone portable.

— Oui, on y va. La voie est libre et tout est prêt. Tu peux y aller. Je suis allée sur place hier. C'est en ordre.

— OK. Ça joue. J'y vais. À samedi. Je compte sur toi.

— Oui, à samedi. Bonne soirée et prends soin de toi.

Depuis plus de 30 ans, ils se préparaient. Ils voulaient être reconnus. Sortir de l'ombre. Faire payer ceux qui avaient eu plus de chance qu'eux, ceux qui leur avaient volé la place dans la lumière. Ceux qui avaient eu une vie normale dans la réalité. Ceux qui avaient eu une famille. Ceux qui avaient été élevés en pouvant porter leur nom avec fierté.

Eux, ils avaient construit leur existence autour du secret, du mensonge, de la haine, de la méconnaissance, du jugement de la société. Ils avaient grandi dans l'obscurité. Ils se réaliseraient en remettant les choses dans le bon ordre, comme elles auraient dû et elles devraient être. Ils gagneraient leurs places sur le devant de la scène parce qu'ils le méritaient. Les voleurs auraient été punis, condamnés et exécutés.

Qui part à la chasse, perd sa place. Qui part à la chasse, perd sa place. Qui part à la chasse, perd sa place.

La chasse.

Une litanie qu'ils se répétaient sans cesse. Un proverbe qu'ils avaient transposé dans la réalité.

Le chasseur chassé.

La sentence.

La mort.

Sur son écran, un message d'alerte demandant une action s'afficha à la manière d'une fenêtre *popup*. Il disait : voulez-vous envoyer votre courriel maintenant ou enregistrer un brouillon.

Sa détermination et ses intentions étaient claires.

Sans hésitation, il cliqua sur « envoyer » et soupira d'aise.

La nouvelle partie allait bientôt commencer.

* * *

Aurore se réveilla au son de la radio à 06h30. *Well, hello, harmony Whatcha doing for free ? Yeah, get on your knees, you freak, And please, please me, A life of solitude Yeah, one with me, no you, Life on the run, son It's all you knew. You on the run* des Black Angels. L'animateur désannonça le morceau. Perturbée, elle observa, les yeux encore pas tout à fait ouverts. Elle n'était pas chez elle, mais dans le salon de sa tante. Même à cette heure matinale, elle se sentait lucide et en possession de ses moyens. Ce qui n'avait pas été le cas les jours précédents. Elle était attendue à 08h00 au service de pathologie des HUG. Elle devait se dépêcher. Elle laissa un mot à sa tante pour la remercier. Elle devait emprunter les transports en commun pour aller au centre hospitalier, Jules ne viendrait la chercher qu'à 09h30

après l'autopsie et ils iraient ensemble rendre visite à Noah Tchernikov. Aurore profita du trajet pour prendre connaissance de ses messages et de son courrier électronique. Pendant la nuit, elle avait reçu des notifications. Notamment, des messages de Richard Walonsky, Anthony Favre et de Sébastien Morand. Ils lui annonçaient tous la même nouvelle : les victimes du sanatorium avaient été identifiées. À nouveau, l'horreur et l'incompréhension envahirent la policière. La première, une adolescente de 17 ans, Fanny Levasseur, se trouvait être la fille du maire de la Roche-sur-Foron. La seconde était un jeune homme, Maxime Bonnant, fils d'un avocat reconnu du barreau genevois, âgé de 16 ans. Leurs parents avaient signalé séparément leur disparition. Monsieur et Madame Levasseur ne voyant par leur fille rentrer le dimanche soir s'étaient inquiétés, quant aux parents de Maxime, ils avaient été contactés le lundi à midi par le secrétariat de l'Institut privé de Florimont, au Petit-Lancy, à Genève, qui les informait de son absence non excusée aux cours du matin. Une véritable tragédie. Comment annoncer une atrocité pareille aux parents ? Elle se souvenait de la vision cauchemardesque de la veille. Il ne restait plus rien des corps, les adolescents étaient méconnaissables. D'ailleurs, Aurore se demandait comment leur identité avait pu être définie si rapidement. Les résultats de tests ADN mettaient plusieurs jours, voire des semaines à être disponibles, surtout qu'aucun relevé n'avait pu être effectué pour comparaison. Pour le moment, elle serait confrontée à ce qu'aucun parent ne devrait jamais voir. Le corps supplicié de son enfant.

La capitaine de police fut envahie par une grande tristesse. Elle n'avait pas encore eu d'enfant et se posait beaucoup de questions à ce sujet. Était-ce une bonne idée de faire naître un nouvel être dans ce monde si effrayant et inhospitalier avec la violence de la société actuelle et la planète qui se mourrait lentement ? Comment mettre sereinement un enfant un monde ? Quel avenir laissait-on aux générations futures ? Auparavant, elle ne s'était jamais posé la question de devenir mère. Elle n'en avait pas eu l'occasion. Par manque de temps, mais aussi par manque d'opportunité. Aurore ne s'était jamais sentie prête et accompagnée de la bonne personne pour envisager la parentalité. Son métier l'exposait non seulement à de nombreux dangers, mais l'empêchait également de consacrer du temps à une famille. Avec Jules, la question était venue sur le tapis un soir. Tous deux l'avaient éludée rapidement, comme si le sujet, même s'ils s'étaient juré qu'aucun thème ne serait tabou entre eux, ne devait plus être abordé.

Raison pour laquelle Aurore n'avait pas pu discuter avec Jules de l'éventualité d'une grossesse qui aurait expliqué son état de fatigue et ses nausées à Thonon. Devait-elle lui en parler ou devait-elle d'abord faire le test ?

Perdue dans ses réflexions, elle faillit louper l'arrêt de bus qui lui permettait d'accéder directement au bâtiment principal des HUG où elle s'était déjà rendue quelques jours plus tôt. L'esplanade était pratiquement déserte. Seuls quelques patients ou visiteurs fumaient ou discutaient un café à la main devant l'entrée ou assis sur les bancs. Des taxis qui attendaient leurs clients dans les espaces réservés et quelques blouses blanches en pause. Elle se sentait en pleine forme, les idées claires, et elle se rendit d'un pas décidé vers l'accueil pour qu'elle soit annoncée directement auprès de la pathologie. Elle ne patienta pas jusqu'à la fin de la phrase du réceptionniste qui lui indiquait où aller et comment trouver les lieux. Elle se dirigea vers les ascenseurs qui menaient au sous-sol et emprunta les longs couloirs souterrains qui conduisaient au Centre médical universitaire dans un autre bâtiment, où se situait la médecine légale. Elle fut accueillie par le docteur Bornand qui avait examiné Léa et Tobias. La gravité qu'elle pouvait lire sur son visage et percevoir dans le ton de sa voix ne la surprit pas. Il avait l'air accablé et terriblement triste.

— Bonjour capitaine Pellet, j'aurais vraiment aimé vous revoir dans d'autres circonstances que celles qui nous poussent à nous retrouver déjà aujourd'hui. Je suis consterné et extrêmement triste de ce qu'ont enduré ces enfants... Ma fille connaissait le jeune garçon, ils étaient dans la même école primaire et je m'entends très bien avec ses parents. C'est donc particulièrement difficile pour moi de procéder à cet examen. J'ai déjà fait le principal. Je ne pouvais pas dormir quand j'ai su. Je vous prie de me suivre après que vous vous soyez équipée, dit-il en tendant à Aurore la charlotte, les surchaussures et la blouse verte qu'elle devait revêtir avant de pénétrer dans l'antre du légiste.

Trois minutes plus tard, Aurore réapparut des toilettes où elle s'était préparée. L'expression de l'homme qui la précédait était de plus en plus sombre, et sa voix s'éteignait dans les longs couloirs qui sentaient le désinfectant, se perdant dans le vide.

— Vous les avez déjà vus, les pauvres, sur place, sur la scène de crime, là-haut, n'est-ce pas ? Je n'ose pas autoriser leurs parents à venir les voir une dernière fois. Je ne peux pas leur infliger cela. Pourtant, les deux familles insistent. Elles ne se rendent pas compte... Leurs enfants sont méconnaissables...

Ils étaient arrivés dans la salle à présent. Deux tables d'autopsie avaient été placées l'une à côté de l'autre. Les cadavres, ou plutôt, ce qu'il en restait, avaient été placés sous des sortes de bâches ou de couvertures en plastique noir.

— Vous êtes sûre que vous souhaitez à nouveau les voir ? Je vais être plutôt bref, si vous êtes d'accord, et vous donner mes conclusions. Je n'ai pas la preuve qu'il s'agit bien des deux enfants dont je vous ai parlé, car nous n'avons pas encore reçu la confirmation pour les ADN ni les résultats des analyses toxicologiques. Même si leur identité est vraisemblablement juste, je ne me prononce jamais sans avoir les validations scientifiques. En revanche, ce que je peux vous dire..., lança-t-il comme dans une longue plainte, tout en soulevant les bâches simultanément, c'est qu'ils étaient déjà décédés lorsque l'on a essayé de les brûler.

Aurore eut un mouvement de recul lorsque le plastique laissa apparaître ce qu'il restait du crâne carbonisé de l'un des deux ados. Une vision macabre de morceaux de chair sombre amalgamés à des touffes de cheveux brûlées, des orbites creusées sans yeux, le nez fondu sur les os, dans des teintes rouge, noire, brune et rose ainsi qu'une odeur pestilentielle furent le spectacle auquel la fliquette devait faire face.

— Refermez le sac, docteur Bornand, je vous en prie, supplia Aurore qui avait blêmi et allait tourner de l'œil. C'est plus que je ne peux supporter... Même si je pensais déjà avoir vu beaucoup de choses et d'horreurs, là... Je...

— Oui, ne vous en faites pas, je comprends et vous n'êtes pas obligée de vous infliger cela. En fait, j'aurais vraiment pu vous transmettre mon rapport écrit directement avec les photos et vous épargner le déplacement. Je l'avais communiqué à votre supérieur, le commissaire Bertin, mais le

procureur qui ne pouvait pas être présent ce matin, lui a demandé que vous le remplaciez, j'en suis navré.

La policière s'était assise sur une chaise qui se trouvait contre l'un des murs de la salle, elle était très pâle et ses mains tremblaient. Le médecin s'approcha d'elle en lui tendant un dossier.

— Voici mes conclusions écrites. Les malheureux enfants ont été brûlés comme je le disais après leur décès. C'est déjà ça, ils n'ont pas été brûlés vifs. J'ai constaté, comme pour Léa et Tobias, une fracture aux cervicales sur l'un des corps. Cette brisure pourrait indiquer qu'ils ont été pendus... Cependant, étant donné l'état général des victimes, je ne peux pas déterminer avec certitude les causes de la mort ni l'heure du décès. Il ne reste plus rien d'exploitable au niveau des organes et des chairs. J'en suis vraiment désolé. Impossible de dire s'ils sont décédés d'asphyxie, comme Léa et Tobias.

Aurore ne put refuser l'offre du légiste et le remercia pour sa gentillesse et son travail. Elle lui promit de le tenir informé de leurs avancées. Lorsqu'elle franchit la porte vitrée de l'entrée principale du CMU, son téléphone portable se mit à sonner.

Rouiller.

Que lui voulait-il ? Il est vrai qu'elle ne lui avait pas donné de nouvelles depuis le repas d'adieu. Elle était partie comme une voleuse et n'avait même pas eu la présence d'esprit de lui envoyer un message de remerciement. Elle se sentit toute honteuse et attendit deux minutes pour rappeler son ami.

— Claude ? Tu as essayé de me joindre ? Je suis tellement désolée. Je me sens très mal à l'aise...

— Oh, mais ne t'inquiète pas, ma petite Aurore ! Il n'y a aucun souci. Jules m'a tout expliqué. C'est moi qui étais préoccupé pour toi. Entre cette nouvelle affaire qui t'est tombée dessus et qui m'a l'air bien compliquée, intéressante, avec la voix qui baissait comme s'il lui révélait un secret, et ton malaise à l'hôpital, c'est moi qui suis désolé et inquiet. Ce n'est pas vraiment pour cela que je t'appelais et que je souhaitais te parler. Je voulais

te dire que je repartais pour Bruxelles aujourd'hui et t'inviter à notre mariage au mois de décembre...

La voix de l'ancien commissaire de police se fit alors pratiquement inaudible, comme s'il ne croyait pas vraiment ou qu'il ne voulait pas entendre ce qu'il venait lui-même de déclarer.

— QUOI ? hurla Aurore. Tu te maries ? Ce n'est que maintenant que tu me le dis ? Ce n'est pas possible !

— Et j'ai oublié de te le dire... Tu es mon témoin, ma témoin, enfin, tu sais... Je te rappelle plus tard. Je dois te laisser. Le train part dans trente minutes et Justine m'attend. Courage ! Bisous !

Il ne lui laissa pas le temps de répondre autre chose qu'un OK, bye expéditif, car il raccrocha.

Aurore resta abasourdie par ce coup de fil surréaliste. Une nouvelle extraordinaire en moins de trois minutes de conversation et son ami lui raccrochait au nez ? Tout bas, encore un peu sonnée, elle secoua la tête en murmurant avec tendresse : *Ha Rouiller, enfin, tous les hommes ! Incroyable, il ne changera jamais, mais... c'est bien pour ça que je l'aime !*

*One by one, ticking time bombs won
It's not the secrets of the government
That's keeping you dumb
Oh, it's the other way around, wait
What's that sound ?
One by one, baby, here they come
He wants it easy, he wants it relaxed
Said, « I can do a lot of things, but I can't do that »
Two steps forward, then three steps back, alright*

The Strokes, The End has no End

OceanofPDF.com

LA FIN N'A PAS DE FIN

LA conversation avec son mentor Rouiller l'avait troublée, mais elle l'avait également mise de très bonne humeur. Elle décida de prendre un café sur la terrasse du restaurant en face de l'hôpital. Les lieux étaient déserts et calmes. Elle s'assit et sortit la housse contenant son ordinateur portable de son sac à dos ainsi que son indispensable carnet de notes et son stylo.

Elle se pencha sur son carnet, ouvrit une page au milieu de ce dernier et ne prit pas la peine d'allumer son ordinateur. La capitaine devait assembler les éléments en sa possession, les uns après les autres, ainsi elle nota :

- 2 victimes du château d'Avully à Brenthonne, étranglées, trouvées sur un bûcher n'ayant pas servi. Ados, fille et garçon, familles bourgeoises de la région. Étaient en couple. Problème de harcèlement de la jeune fille, mais pas d'autres éléments probants. Point commun : Familles bourgeoises, riches et jeu vidéo : Witchhunt.
- 2 victimes du Sanatorium Martel de Janville à Passy. Cause de la mort ? Inconnue. Corps carbonisés sur des bûchers. Étranglés ? Ados, fille et garçon, familles bourgeoises de la région. Ne se connaissaient pas. Points communs : Familles bourgeoises et jeu vidéo.
- Jeu vidéo : Witchhunt. Chasse aux sorcières, univers fantasy, sur PC, élite. Deux adresses connues comme étant les lieux d'origine des adresses IP utilisées pour le jeu. Versailles + Saint-Gervais.
- Deux joueurs identifiés qui étaient en ligne en même temps que les deux premières victimes : Élias Bosson et Noah Tchernikov. Élias : témoin, jeu devenu réalité Passy, ado mère célibataire, père inconnu. A assisté et

participé sans le savoir à l'exécution des deux victimes de Passy. Noah Tchernikov : à interroger.

- But virtuel du jeu : traquer les sorciers/ères et les magiciens/ennes, considérés comme mauvais. Inquisition pour faire triompher le bien et accéder au Graal.
- But réel du jeu : assassiner et exécuter des jeunes dans la réalité comme au temps de la chasse aux sorcières. Pourquoi ?

Elle conclut la page avec une phrase qui disait : les réponses sont à trouver dans :

- Le profil des victimes : victimologie plus poussée, approfondir les points communs.
- Deux adresses du jeu.
- Une autre séance de jeu ?

Alors qu'elle inscrivait le point d'interrogation, son téléphone se mit à nouveau à sonner frénétiquement. *Les affaires reprennent*, s'exclama-t-elle à voix haute tout en saisissant l'appareil. La serveuse lui amenait un second café. Elle ne s'était même pas rendu compte qu'elle l'avait commandé et qu'elle fumait cigarette sur cigarette, concentrée sur ses notes.

— Salut ma poulette ! Marion Lefort semblait particulièrement enjouée à l'autre bout de la ligne. Comment vas-tu, Aurore ? Pas trop épuisée avec cette enquête ?

— Très bien, je vais parfaitement bien. *Tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles*⁵. Je suis trop préoccupée par ces pauvres jeunes... C'était horrible ce matin chez le légiste... vraiment. Bref, tu as sûrement du nouveau si tu m'appelles, non ?

— Exact ! Je n'ai pas pu résister à la tentation de désosser et d'inspecter le PC d'Élias que Pascal m'a amené hier soir, de décrypter sa carte mémoire et surtout d'analyser son historique internet. Je me suis également introduite dans sa boîte de réception de courrier électronique. Une nuit blanche, mais fructueuse. Cela en a valu la peine...

Bon ben, notre jeune Élias est vraiment très demandé... Il a reçu plusieurs notifications, courriels et menaces provenant des/du même(s)

expéditeur/s ou de la même origine. C'est d'ailleurs de cette façon que j'ai pu remonter aux adresses IP, puis aux adresses physiques de Versailles et Saint-Gervais, encore une fois les mêmes que celles que nous avons découvertes dans les messages électroniques, les recherches sur le jeu et les profils de Léa et Tobias. Elles étaient identiques. Le jeu *Witchhunt* est à la fois virtuel et réel, à l'origine et à la réponse de tout. Enfin, pas le jeu en lui-même, hein, mais son ou ses créateur(s) et administrateur(s). Rien qu'avec ces preuves nous avons de quoi le ou les mettre à l'ombre pendant un moment.

— Mais comment ça ?

— Dix notifications comportant des menaces de morts ou des intimidations en moins de 12 heures, trois invitations à se connecter immédiatement au jeu avec le chantage et la menace s'il ne le faisait pas, de représailles ou d'être exclu ou rétrogradé du jeu. Alors, j'ai fini par me connecter avec le profil d'Élias, puis peu de temps après, une nouvelle invitation ou plutôt une demande, un ordre insistant de venir à un certain endroit, à une certaine heure, ce vendredi, pour pouvoir accéder au niveau suivant. À ton avis, cette nouvelle session en réalité virtuelle a lieu où ?

— Je n'en sais rien, ma chère, je suis tout ouïe...

— Que tu me répondes dans la région m'aurait suffi parce qu'apparemment, ils ont décidé de frapper pas très loin d'Annecy, pas très loin de Thonon, ni de Genève, encore une fois, mais cette fois de l'autre côté de la frontière.

— Rhoo, mais Arrête avec ton suspense ! Je t'en prie. Dis-m'en plus !

— À Cartigny, un minuscule village de la campagne genevoise, un bled paumé au sud-ouest de la ville, dans une maison de maître à la réputation étrange. Des lieux chargés d'histoire à la renommée mystérieuse !

SYNCHRONICITÉS OU SIMPLES COÏNCIDENCES ?

EFFECTIVEMENT, le site choisi pour le jeu avait de quoi étonner. Il s'agissait d'une maison de maître, construite au XVIII^e siècle, appelée Château de Cartigny. Bâti en 1725 par Jacob Marcet-Guainier, il avait appartenu tour à tour à de nobles familles genevoises, jusqu'en 1933 où elle fut acquise par un curieux personnage, Jean-Claude de Tolbiac. Aurore surfait sur internet pour en apprendre plus et écarquillait les yeux à chaque nouvelle information glanée. Cet homme, né à Bâle en Suisse et décédé en 1946 dans l'enceinte du domaine se faisait appeler Jean Tolbiac. Il était l'instigateur d'un groupe religieux, dénommé Association philanthropique, appelé Les Messagers de la vérité, dont le siège mondial se trouvait à Cartigny, à l'adresse du château en question. D'obédience réformée, l'homme s'était d'abord rapproché du groupement des *Étudiants de la bible*, fondé par un certain Charles Taze Russell qui était devenu par la suite *Les Témoins de Jéhovah*. Jean Tolbiac prit le parti de se détacher du mouvement qui ne correspondait pas à sa propre vision, se mit à écrire ses propres textes et à édifier sa doctrine. De cette dernière étaient nés les Messagers de la vérité. La capitaine de police était ébahie. Encore une mouvance religieuse, encore une question de foi, encore des croyances, encore et encore. Le monde était visiblement divisé, non seulement par les notions de bien et de mal, mais également par l'idée de croire en un être supérieur aux hommes. Ce type de courants de pensée permettaient de soumettre des semblables intelligents en leur faisant miroiter monts et merveilles, mais surtout l'existence d'un nouveau monde et une vie meilleure pour des élus après l'apocalypse. Ici, d'après ce qu'elle pouvait

lire, le gourou, le chef religieux inculquait plus ou moins ce message à ses fidèles. Désigné, selon lui-même, et lui seul, par Dieu, en 1914, comme Messenger du Christ, il était voué à la constitution du troupeau des vrais croyants et des seuls chrétiens véridiques, l'armée des Bergers de la vérité. Son église survivrait la fin du monde dans un nouvel Éden, un paradis. Les brebis du troupeau du Messenger de la vérité seraient les uniques élues pouvant y accéder. Comment ce genre de croyances pouvaient-elles attirer des gens dans leurs filets ? Aurore hallucinait. Aucune originalité. Le but était une nouvelle fois d'échapper à la mort, de survivre à la fin du monde, derrière un discours promouvant l'altruisme, l'amour fraternel, la lumière et l'amour divin dans la justice et le seul véridique messenger du Christ, Jean Tolbiac en personne. Elle se mit à rire intérieurement. *Quel manque d'originalité !* Du vu et du revu, du lu et du remâché, maintes et maintes fois sous des formulations et des formes différentes. Toujours le même prêche et la même conviction de détenir la seule et l'unique vérité.

Cependant, Jean Tolbiac préférait la discrétion et évitait le prosélytisme, même si le nombre global d'adeptes dans le monde était tout de même impressionnant, 100'000 fidèles établis sur cinq continents.

Pourquoi avoir choisi ce lieu pour le jeu ? À cette question, la policière n'obtenait pas de réponse cohérente. Pour le château d'Avully, la réponse semblait évidente : un ou même plusieurs procès ainsi que des exécutions pour sorcellerie avaient eu lieu dans son enceinte. Le lien avec le jeu était donc facilement établi. Pour l'ancien sanatorium, l'explication paraissait aussi plutôt évidente. Le bâtiment isolé, sans voisinage, abandonné, d'une surface impressionnante et ressemblant à s'y méprendre à *L'Overlook hôtel* du roman *Shining* de Stephen King, était l'endroit idéal pour y organiser une expérience en réalité virtuelle et procéder à l'exécution, bien réelle cette fois-ci, de deux jeunes adultes. En revanche, pourquoi avoir choisi cette magnifique demeure à l'aspect romantique, située au cœur d'un village et qui semblait être encore habitée par la communauté qui en était propriétaire ? Il s'agissait là d'un mystère à élucider. Quel lien entre le jeu et la communauté ?

* * *

Saint-Gervais-les-Bains, juin 2016

Dans le jardin bien entretenu d'un chalet modeste, mais coquet, une femme frêle, aux longs cheveux bouclés noir de jais, à la peau diaphane, s'occupait d'un plant de roses rouges avec beaucoup de délicatesse. Elle portait un large chapeau blanc et une robe bohème de la même couleur. Le tissu ne faisait qu'un avec son épiderme. Elle profitait de l'ombre providentielle des larges rebords de son couvre-chef. Un fantôme au milieu de la verdure. L'image était magnifique, presque irréelle, digne d'une carte postale ou d'une affiche de promotion touristique de la région. D'autant plus que la femme semblait apaisée et était d'une beauté impressionnante, même si elle jurait, à cause de son habillement et de ses manières avec le cadre. Au loin, un torrent tumultueux faisait entendre un bruissement continu qui recouvrait presque le chant des oiseaux.

La femme se retourna lorsqu'une voix ténébreuse l'interpella depuis l'intérieur de la mesure et fit volte-face montrant un visage marqué par les années et les soucis. Des cernes noirs dessinaient de profonds sillons sous des yeux aux pupilles vert émeraude, desquelles émanaient de la mélancolie plus que de la tristesse et même une certaine résignation. Elle ne dit pas un mot et se dirigea vers l'intérieur de la maison.

— Nous allons bientôt recevoir de la visite. Sois préparée, Iris. Ils arrivent. Ne faillis pas, je te fais confiance. Tiens-toi prête à donner le change et ne lâche pas, nous y sommes presque. Plus que deux fois et nous aurons accompli notre mission. C'est ainsi qu'elle l'aurait voulu, j'en suis sûr. Parachever son travail de la meilleure manière possible. Leur faire subir ce qu'elle a enduré. Après nous pourrons enfin trouver la paix. Je te le promets, ma sœur.

Elle acquiesça, tout en gardant le silence et en lançant un regard vide à celui qui lui parlait. Un homme aux mêmes cheveux noir de jais mi-long avec des yeux vert émeraude identiques, un peu plus grand qu'elle. Il était pâle et d'une maigreur maladive. Il portait un costume-cravate, sombre, et une chemise à jabots blanche d'un autre temps. Ses lèvres fines, rouge sang, se détachaient sur la pâleur de son teint et son menton portait un bouc fin et bien taillé. Il dégageait une aura de puissance et de classe. Malgré la composition faible de son corps, il inspirait le respect.

— Je m'en vais. Je dois préparer le terrain. Je ne serai pas long. On se retrouve bientôt. Prends soin de toi.

L'homme se dirigea vers les escaliers qui conduisaient à la porte d'entrée du chalet, un étage plus bas, et sortit sans faire de bruit. Laissant la femme, face à la cheminée au milieu du salon, immobile et contemplative.

— D'accord, Achille. Je t'entends. Je t'attendrai et je ferai ce que tu me dis, mais... si par hasard notre entreprise est mise en danger, tu sais très bien ce que j'ai prévu...

Elle lui répondit, parlant dans le vide, alors qu'il avait tourné les talons, fermé la porte et roulait déjà en direction de la vallée. Il ne pouvait pas l'entendre. D'ailleurs, il ne l'entendait que rarement.

* * *

Aurore en pleine réflexion et concentrée sur les informations qui défilaient sur l'écran de son ordinateur, ne vit pas la silhouette masculine qui s'avavançait derrière elle en silence, se pencha ensuite au-dessus de son épaule et déposa un baiser dans le creux de son cou, ce qui la fit sursauter et frissonner. Au même moment, elle sentit un parfum d'homme qu'elle connaissait bien, *Rive Gauche* d'Yves Saint Laurent. Le parfum de son homme.

— Jules, tu m'as fait peur ! Tu es en avance en plus ! Qu'est-ce que tu fais là ?

— Désolé, je ne voulais pas t'effrayer. Non, je ne suis pas en avance, plutôt en retard même. Je t'ai appelé deux fois pour te dire que j'étais là, mais apparemment tu sembles complètement obnubilée par ton boulot, tu n'as même pas entendu ton téléphone.

— Oh non... Je suis vraiment navrée, balbutia la jeune femme qui se sentait soudainement extrêmement mal à l'aise, comme si elle avait été prise en flagrant délit. Je n'ai pas vu le temps passer et cette affaire est vraiment... aussi surprenante que prenante. Tu me pardonnes ? Mais, comment m'as-tu trouvée ?

— En fait, comme tu ne me répondais pas et que je commençais un peu à désespérer, je me suis dit que tu devais certainement être encore en train de

décortiquer des cadavres avec le médecin légiste. Alors, je me suis garé et je suis allé prendre un petit-déj' en t'attendant. J'ai vu cette terrasse sous les arbres, cela m'a plu. Et voilà, je t'ai vue...

Ils rejoignirent la voiture d'Aurore rapidement et se mirent en chemin pour Coligny où résidait le second joueur identifié par Marion et ses collègues à Annecy. Les envies de café et de croissants de Jules étaient remises à plus tard.

OceanofPDF.com

*La vie est belle le destin s'en écarte
Personne ne joue avec les mêmes cartes
Le berceau lève le voile, multiples sont les routes qu'il dévoile
Tant pis on n'est pas nés sous la même étoile*

IAM, Nés sous la même étoile

OceanofPDF.com

NÉS AU MAUVAIS ENDROIT AU MAUVAIS MOMENT

LES deux policiers en avaient pour environ un quart d'heure depuis les HUG pour rejoindre l'adresse indiquée. Ni Jules ni Aurore ne se lassaient du spectacle offert par le lac. Des jardins verts et fleuris, des familles de promeneurs ou des sportifs, le jet d'eau majestueux, l'eau bleue qui scintillait sous les rayons du soleil.

Ils savaient qu'ils se rendaient dans les beaux quartiers de la ville helvétique. Là où s'installaient les riches et les puissants du monde, là où elle ne vivrait sans doute jamais, là où avait résidé la famille du roi Fahd d'Arabie Saoudite ou encore Charles Aznavour.

Ils longèrent les quais jusqu'au bâtiment de la Nautique et de Genève-Plage et remontèrent la rampe de Cologny. Avec Jules à ses côtés, elle se sentait enfin soutenue et reconnue. Aurore ne portait plus seule le poids de l'existence. Ensemble, ils avaient réparti la charge en deux et avançaient ensemble pour la supporter. Regardant son amoureux conduire, elle détailla les traits de son visage, ses yeux clairs rivés sur la route. Elle aimait et désirait tout. Son nez, les quelques rides au coin de ses paupières, son menton un peu carré avec une fossette. Le cœur de la capitaine de police s'emballa, elle rougit et posa sa main gauche sur la cuisse de Jules, qui lui jeta un regard à la dérobée.

Ils atteignirent rapidement la propriété de la famille Tchernikov au 85 chemin de Ruth. C'était la voie où se trouvaient les demeures les plus coûteuses du canton. Ils arrivèrent devant le portail qui ne payait pas de mine. Les deux policiers se savaient attendus et s'annoncèrent sur l'interphone. Les portes s'ouvrirent. La petite VW noire d'Aurore se

faufila et elle la gara devant l'entrée. Elle avait imaginé un bien beaucoup plus luxueux et moderne. Il s'agissait presque d'une maison ordinaire à première vue. Rien de tape-à-l'œil. Cela lui plaisait. La richesse discrète, pas d'ostentation. Tout le contraire des Duperret qui dans les faits devaient être bien moins fortunés que la famille Tchernikov. L'emplacement était magnifique, la vue sur le Léman envoutante.

Noah Tchernikov vint leur ouvrir la porte en personne. Le jeune homme devait avoir environ 17 ans. Très grand et maigre, il avait les cheveux rasés de près et des yeux bleus soulignés de cernes noirs, impressionnants pour son âge. Il était très pâle et semblait extrêmement fatigué, voire malade. Il ne devait pas sortir beaucoup de la maison. L'adolescent leur fit une excellente impression. Poli, il leur proposa à boire avant de leur faire prendre place dans le salon familial. Comme l'extérieur de la demeure, l'intérieur était luxueux, de bon goût. Ils s'installèrent tous les deux sur un canapé en cuir blanc, devant lequel il y avait une table en verre dotée de pieds dorés. Ils faisaient face à une baie vitrée avec vue sur le lac et la piscine à débordement à l'étage inférieur. Derrière eux, un grand écran de télévision était allumé et un jeu vidéo semblait être en pause. Des joueurs de foot. FIFA.

Leur hôte revint avec un plateau sur lequel se trouvaient deux tasses de café, deux verres d'eau et une canette de *Redbull*. Il disposa les boissons devant les policiers et s'assit sur un fauteuil en face d'eux.

— Je vous attendais. Élias est devenu un véritable ami. Nous jouions déjà ensemble à *Fortnite*, c'est comme ça que nous nous sommes rencontrés, il y a plusieurs années. Nous nous sommes vus deux fois en vrai seulement, une fois à Megève chez lui pour skier et il est venu une fois à Genève, on s'est baladés au bord du lac et après nous sommes venus ici pour jouer. Sa mère est venue le chercher en fin de journée, il ne pouvait pas prendre sa moto pour faire le trajet, trop dangereux. On se téléphone régulièrement et bien sûr, on parle pendant les parties. Il m'a appelé dimanche pour me raconter ce qu'il avait vécu avec le jeu en vrai de *Witchhunt*, dans le sanatorium. Au départ, il ne souhaitait en parler à personne, mais après votre visite chez lui, il m'a dit qu'il devait m'avertir. Il voulait savoir où j'en étais, à quelle étape je me trouvais, vu que je n'étais pas aussi avancé. Il était paniqué. Il me disait qu'il ne se souvenait pas de

tout, mais que si je recevais une invitation, il ne fallait absolument pas que j'y réponde et que je me rende sur place. Le problème, c'est que comme je ne me connectais plus ces jours, et que je faisais le mort, ils ont commencé à me harceler et me menacer, comme ils l'ont fait avec lui. Il m'a tout raconté. J'en fais des cauchemars toutes les nuits, je n'arrive pas à dormir. Peu de temps après, une policière d'Annecy, Lefort ou un truc du genre m'a appelée pour demander si j'étais bien Artax2000... Mon pseudo dans le jeu. Elle m'a posé tout un tas de questions... et vous voilà...

— Merci d'avoir accepté de nous recevoir et de nous parler aussi librement. Le remercia Aurore.

— Pas de problème. C'est normal. Comme Élias, je suis mort de trouille. Mon père est en voyage avec ma belle-mère et mon demi-frère. Ils sont en Russie. Moi, comme j'avais encore des cours, je ne pouvais pas partir avec eux et de toute manière, je n'en avais pas envie. Peut-être que j'aurais dû quand même y aller, pour le coup... Comme ça, le jeu m'aurait foutu la paix. J'ai reçu une invitation pour aller jouer vendredi en vrai. Si je n'y vais pas, ils m'ont dit que ce serait la fin pour moi. J'ai envie de tout envoyer balader, mais bon, comme vous, ils savent qui je suis et où j'habite, cela ne doit pas être difficile de me retrouver pour eux, comme cela l'a été pour vous.

— Oui, en effet. Et, Noah, je suis désolée, mais même si on avait voulu vous dire de ne pas y aller, eh bien, malheureusement, le mieux c'est que vous vous y rendiez vendredi... C'est presque notre seul moyen d'arrêter le massacre et de découvrir qui se cache derrière cette « chasse aux sorcières » immonde. J'imagine que vous ne savez pas à ce stade si vous allez être un chasseur ou un chassé, n'est-ce pas ?

— Ben non. Mais à la base, nous sommes tous des chasseurs dans le jeu en ligne. Il n'est pas question de devenir les proies à notre tour...

— Oui, évidemment. Cela semble logique. Cependant, tout porterait à croire, selon les informations dont je dispose ainsi qu'en suivant mes déductions, que vous soyez sur leur liste pour être la prochaine victime... En effet, les victimes sont toutes issues de familles nobles, aisées et/ou bourgeoises. Élias, contrairement à vous, vient d'un milieu modeste, il était chasseur... nous aimerions à tout prix éviter qu'il vous arrive quelque chose, Noah. Je vous explique comment cela va se passer. Il est important que vous suiviez mes instructions à la lettre. D'autres indications vont vous

être données par mes collègues, soit Marion Lefort avec qui vous avez déjà parlé, soit le lieutenant Richard Walonsky, soit le capitaine Sébastien Morand ou le maréchal des logis-chef Anthony Favre. Il s'agit des membres de l'équipe en charge de l'enquête. Vous êtes dès à présent sous notre protection. Cependant, nous ne pouvons pas le faire de manière visible, par exemple envoyer une équipe de policiers de Genève pour surveiller votre maison. Nous devons être le plus discrets possible. Les initiateurs du jeu semblent avoir des yeux partout... et ce serait vous mettre en danger. La première chose que vous allez faire, c'est de répondre cet après-midi, après notre départ, que vous allez participer au jeu et dire que vous étiez malade, raison pour laquelle vous n'avez pas écrit plus tôt. Ensuite, vous allez jouer comme vous l'auriez fait habituellement jusqu'à vendredi ou vous vous rendrez au lieu indiqué à l'heure indiquée. Nous y serons également. Ne vous en faites pas ! Nous interviendrons ! C'est notre seul moyen pour empêcher une exécution... et probablement la vôtre. Il est possible que nous ne trouvions pas les véritables maîtres du jeu, mais au moins nous aurons évité qu'ils fassent de nouvelles victimes dans l'immédiat. C'est en ordre pour vous ?

— Oui. Ça joue. La voix du jeune homme tremblait. Il n'avait vraiment pas l'air rassuré.

— Mais vous serez-là, n'est-ce pas ? demanda-t-il en suppliant.

— Oui, nous serons là et il ne t'arrivera rien. Il faut juste que tu joues le jeu pour le moment. Nous comptons sur toi. Tu peux m'appeler à tout moment, s'il y a quoi que ce soit. Surtout, préviens-nous, s'il y a un changement pour le lieu et l'heure. C'est vraiment important. Le rendez-vous pour toi est bien au château de Cartigny, rte de Vallière à Cartigny à minuit, ce vendredi ?

— Oui. C'est ça, vérifiant les e-mails qu'il avait reçus sur son téléphone portable. D'accord. J'y serai. Mais ne me lâchez pas !

LE CHASSEUR ET LA PROIE

AURORE et Jules avaient pris la route pour Annecy, après avoir laissé le jeune Noah, seul et effrayé, mais décidé à mettre un terme à la mascarade de cette chasse aux sorcières, dont il ne comprenait plus du tout le sens. L'inspecteur parisien se rendrait ensuite directement jusqu'à Versailles pour visiter l'adresse indiquée par Marion, avec une commission rogatoire valable, établie par Antoine Baptiste, le procureur de Thonon. La capitaine se réunirait, quant à elle, au commissariat avec ses collègues pour coordonner le plan d'attaque et établir les prochaines étapes de l'enquête. Le commissaire lui avait écrit pour lui dire qu'ils avaient reçu les analyses des prélèvements sur les premières victimes ainsi que les indices trouvés au château d'Avully.

Aurore était ravie. Ils avaient fait un véritable bond en avant en vingt-quatre heures. La découverte des nouvelles victimes du sanatorium avait été utile. *Leur mort aura au moins servi à quelque chose, même si ce n'est qu'une maigre consolation*, se dit l'enquêtrice. La capitaine de police se posait une seule question d'importance à présent. À savoir de déterminer quel était le lien entre la mise à mort de ces jeunes gens et la chasse aux sorcières, ou plutôt le jeu vidéo, *Witchhunt*. Si elle parvenait à le dénicher, elle découvrirait le mobile du/des assassin/s. Elle serait ensuite en mesure de spécifier le profil probable des maîtres du jeu, soit celui de ses créateurs et des instigateurs des exécutions. Cette pièce était nécessaire pour assembler le puzzle. Elle avait bon espoir que Jules trouve de nouveaux éléments concluants dans l'hôtel particulier dont ils détenaient l'adresse à Versailles. De son côté, tout reposait sur les recherches qu'elle effectuerait à l'adresse de Saint-Gervais et surtout sur la prise en flagrant délit des malfaiteurs lors du prochain jeu. Établir des relations était primordial, dans

toutes les enquêtes qu'elle avait menées, c'est ce qui les avait amenés à leur résolution. Cette fois-ci, son expérience et son instinct lui indiquaient que les analyses des liquides biologiques des victimes ainsi que celles du peu d'indices retrouvés au Château d'Avully ne leur apporteraient aucune information utile. Elle ne se trompait pas.

Le couple roulait à vive allure tout en écoutant un vieux CD, se trouvant parmi vingt autres albums des années 1990 ayant appartenu à Claude Rouiller. L'autoradio diffusait doucement et de façon presque anodine, une chanson pourtant très à propos, *Hunting for witches* de Bloc Party.

*So I go hunting for witches
I go hunting for witches
Head's are going to roll
I go hunting for...
I was an ordinary man with ordinary desire
I watched TV, it informed me
I was an ordinary man with ordinary desire
There must be accountability
Disparate and misinformed
Fear will keep us all in place*

Dans sa tête, elle chantait le refrain en remplaçant inconsciemment les paroles par *They are hunting for witches...*

Pourquoi, donc chasser des sorciers et des sorcières ou créer un jeu où il s'agit du but principal ? Dans son métier, il était évidemment question de chasse et de traque.

La chasse aux sorcières sévissait dans le monde dès le Moyen-Âge. Tout ce qui ne correspondait pas à la pensée dominante ou à la religion officielle était combattu, chassé, traqué puis anéanti. Le pouvoir manichéen définissait en somme ce qui était bon par ce qui était l'œuvre de dieu et à contrario ce qui était mal comme celle du diable. Les sorcières et les sorciers étaient donc des révolutionnaires, des libres penseurs, des esprits libres et libérés des pensées et croyances établies. Il s'agissait cependant plus souvent de femmes que d'hommes qui brûlaient sur les bûchers, étaient décapitées sur la place publique ou pendues. Aujourd'hui, les sorcières

étaient des femmes libres, autonomes et féministes, souhaitant revendiquer la véritable et intégrale égalité des sexes dans la société. Toutefois, la chasse aux différences ne s'était pas arrêtée.

Aurore se souvint d'une citation de l'un de ses écrivains favoris, Ken Follett : *Tôt ou tard, toute femme indépendante se fait traiter de sorcière*. Elle lui faisait penser à Marion qui s'était fait traiter de sorcière à maintes reprises par son ex-compagnon maltraitant. D'après lui, elle était une sorcière, une folle et une irresponsable, coupable non seulement de l'échec de leur couple, mais aussi du naufrage de ses relations suivantes et de tout le mal que lui-même causait.

Aurore remarquait que plus qu'une traque des femmes, la chasse aux sorcières, monstres, etc. avait revêtu au cours du temps et de l'histoire des visages divers. Se trouvaient désignés et persécutés comme sorcière ou sorcier, toute personne, de sexe masculin ou féminin, tout groupe d'individus ou même nations et ethnies, démontrant des différences qu'il s'agisse de détails physiques, de religions, de courant de pensée, de sexualité. Ils étaient les boucs émissaires désignés de tortionnaires majoritaires qui devaient asseoir leur pouvoir par la destruction et la violence : les génocides, la ségrégation et encore aujourd'hui l'homophobie. Tous et toutes avaient subi une traque et des exécutions aveugles et injustes.

Qui était à l'origine de ces traques ?

Les politiques et les gouvernements, la société majoritaire bien-pensante, des chefs religieux, des leaders d'opinion, les médias parfois, qui usaient de leur pouvoir de propagande sur de pauvres populations crédules, apeurées, affaiblies et affamées de l'illusion d'une vie meilleure que les autres ; que les pseudo sorcières et sorciers leur prenaient ou souhaitaient leur prendre. La peur et la manipulation étaient à l'origine de ces comportements.

Mais quel lien avec le jeu ?

Les adolescents assassinés et les victimes n'avaient rien en commun avec les sorciers et les sorcières. Ils faisaient plutôt partie de élites décisionnaires qui désignaient et qui condamnaient à mort les dissidents.

Aurore se demanda alors s'il ne fallait pas lire l'équation à l'envers et réfléchir à contresens.

Et si les créateurs du jeu avaient imaginé d'inverser le processus pour se venger de quelque chose ?

Et si dans le cadre du jeu, il ne s'agissait pas des sorcières et sorciers qui étaient chassés, mais justement des chasseurs qui devenaient à leur tour des proies ?

Des chasseurs chassés. Des traqueurs traqués.

Un cycle naturel à l'envers. Une vengeance terrible.

Mais pourquoi cibler de jeunes bourgeois ? Et surtout par exemple Léa Bouchet, qui avait été elle-même harcelée et donc persécutée ?

Aurore avait de nouveau buté sur un os. Mais, elle s'approchait sans le savoir, de la vérité.

Sa petite voix intérieure lui dictait : les chasseurs chassés. La réponse est là.

Quel événement avait pu déclencher cet acharnement de violence et cette extermination organisée ?

OceanofPDF.com

*Run! With a picture in hand
To the house in the forest where your father once lived
Through the leaves, down the hill with white rabbits and owls
And she said and he said: there is no hunters here!
Hunters here!*

Motorama, Hunters

OceanofPDF.com

À L’AFFÛT

LES deux enquêteurs étaient arrivés finalement à Annecy. Le trajet s’était effectué en silence. Aurore était plongée dans ses pensées. Jules, concentré sur la route, était déjà en train d’appréhender la suite de son périple jusqu’à Versailles. Ils se rendirent tous deux au commissariat de la rue des Marquisats. Jules gara la voiture d’Aurore à sa place habituelle et accompagna brièvement sa compagne dans les locaux. Il devait récupérer les clefs du véhicule que Bruno, l’officier d’accueil, mettait à sa disposition ainsi que la commission rogatoire établie par la juge d’instruction de Paris pour la visite de l’hôtel particulier à Versailles. Il lut les indications concernant sa destination. L’adresse de la propriété où il devait se rendre se trouvait dans le quartier historique et bourgeois de Versailles, Saint-Louis, dans la rue Saint-Honoré. L’hôtel particulier servait de siège à une société financière, de gestion de patrimoine, dont l’inscription dans le registre du commerce comportait trois noms avec le même patronyme. Les initiales ne laissaient pas paraître le sexe des dirigeants de l’entreprise et ses propriétaires. Cependant, le nom de famille n’était pas inconnu. Duvochel. Le nom d’un célèbre homme politique, ancien préfet de Paris et également préfet de la région Rhône-Alpes, pendant un certain nombre d’années. Il n’avait pas le temps de faire de plus amples recherches sur les activités de la société, mais il allait en faire la demande à Marion Lefort. Cette dernière se trouvait absorbée par ce qu’elle faisait sur son ordinateur et les quatre écrans dont elle était entourée. Elle avait construit une sorte de forteresse autour d’elle. Cela faisait toujours rire Aurore qui la comparait à boucles d’or, enfermée dans sa tour, attendant son prince charmant. Avec sa longue tignasse fournie et indisciplinée de cheveux châtain clair aux reflets roux, et ses yeux verts, elle faisait penser à *Igrid*, la sauvageonne dans *Game of*

Thrones plus qu'à une princesse esseulée dans un donjon d'ivoire. La capitaine, spécialiste d'internet et des nouvelles technologies, avait le sourire. Elle rayonnait.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans son bureau, ils entendirent tous les deux son rire. Walonsky se trouvait derrière elle et faisait le clown, comme d'habitude.

— Tu aurais dû voir sa tête quand il a déposé l'ordinateur de l'ado dans notre open space à côté de moi, pouffa Richard. Mais surtout l'air penaud et suppliant qu'il avait... Genre, c'était juste vraiment un coup d'un soir ? Tu ne voulais pas un truc sérieux comme tu le dis dans ton profil ? Bon, vraiment, ils se font quoi comme idées certains mecs sur *Grindr*, sérieux ! Il est reparti, littéralement avec la queue entre les jambes. C'était l'un des pires coups de ma vie...

Lorsque le lieutenant de police comprit qu'il n'était pas seul avec sa collègue parce qu'elle semblait regarder quelque chose par-dessus son épaule, il se tut et devint rouge comme une tomate. Ses traits se crispèrent.

— Hello les amis ! s'exclama-t-elle. Elle avait compris que son camarade se trouvait en difficulté et s'imaginait que soit le commissaire soit un autre gradé avaient entendu la fin de leur conversation, plutôt privée et gênante, et se tenaient dans l'embrasement de la porte.

— Salut ! T'inquiète Walo ! Je ne dirai rien ! s'exclama Aurore en explosant de rire. Je comprends mieux ton *réseau spécial* et l'empressement de Pascal à me donner un coup de main. Tu n'as pas d'autres secrets à nous révéler ?

Richard Walonsky au bord de la crise cardiaque, toujours cramoisi, se détendit aussitôt.

— Euh, si, oui, mais bon... Oh la la... sincèrement, ne me refaites pas une peur pareille, hein ? J'ai cru que notre chef était là.

— Nous avons cru comprendre ! Richard, ce n'est pas pour toi et tes histoires de fesses que je suis là, désolé. Je voulais voir Marion. Elle est là et c'est parfait. Ma chère capitaine, j'ai besoin de tes lumières et que vous recherchiez quelques informations pour moi. J'ai notamment besoin d'en

savoir plus sur la société Salem investment family services, S.A.R.L. J'aimerais que tu me sortes leurs activités pour les cinq dernières années, le nom de leurs principaux clients, l'adresse de leurs comptes, et que tu te renseignes s'ils ont des activités offshores ? Je dois en apprendre plus sur la famille Duvochel. L'ancien préfet de Paris, mais aussi de la Région Rhône-Alpes pendant les années 1970... Ou tu l'as déjà fait ?

— Écoute Jules, je n'ai pas vraiment eu le temps de faire plus de recherches sur la société pour le moment. Je m'y penche cet après-midi. En revanche, j'ai des informations assez intéressantes sur les Duvochel. En effet, le chalet, situé à Saint-Gervais, dont nous avons découvert l'adresse grâce à l'adresse virtuelle du jeu sur le *Darknet*, appartenait d'abord à une femme, une certaine Mona Duc, originaire de Saint-Gervais. Elle est décédée dans les années 1980. Elle avait une drôle de réputation, entre prostituée, guérisseuse et diseuse de bonne aventure. Il paraît qu'elle a travaillé comme serveuse dans les bars de Megève, et plus si affinités. Elle a légué le chalet à ses enfants. Iris et Achilles Duc, tous deux de père inconnu. Ce qui m'a semblé bizarre est que leurs dates de naissance ne sont inscrites nulle part et qu'aucun registre d'état civil ne mentionne leur existence avant 1986. Ces enfants paraissent être pourtant plus âgés et nés dans les années 1970 et doivent avoir une quarantaine d'années aujourd'hui. Ils ont revendu la maison au préfet Duvochel en 1991. Aurore, comme tu vas certainement aller à Saint-Gervais, je te laisse les informations. Jules, je te laisse filer et je t'enverrai ce que je trouve sur la société, par mail. N'oublie pas de recharger ton téléphone ! Aurore, on se retrouve dans 10 minutes, il y a réunion avec le grand chef, je dois juste finir un ou deux trucs avant.

Walonsky avait profité de la discussion pour s'éclipser discrètement, toujours très gêné par ce qu'Aurore et Jules avaient entendu. Le couple sortit ensuite du bureau de Marion. L'inspecteur parisien déposa un baiser rapide sur les lèvres de son amante.

— Sois prudente, je t'en prie. On se revoit en vrai dans trois semaines à Paris. J'espère que tu comprends que je ne peux pas redescendre sur Annecy tout de suite, n'est-ce pas ? Nous aurons plus de temps pour nous à ce moment-là. Je vous tiens au courant ce soir de ce que je trouve là-bas, et surtout sur qui je tombe et qui j'attrape... !

La capitaine n'eut ni le temps ni le courage de répondre. Elle lui rendit juste son baiser et haussa les épaules en le regardant partir. Elle se sentait coupable et en même temps, elle savait qu'elle n'y pouvait rien. De plus, cette enquête la passionnait, même si elle n'osait pas l'avouer. C'était le syndrome *Rouiller*, comme elle l'appelait. Son ancien chef lui avait transmis le virus.

Tout se recoupaît, les éléments s'additionnaient, la lumière se faisait, l'image au départ floue qui se dessinait devenait de plus en plus nette. Aurore aimait cette impression.

Le commissaire Bertin apparut face à elle subitement. Elle n'avait pas bougé, en regardant son amant s'éloigner, perdue dans ses pensées.

— Alors, capitaine Pellet ? On rêve ? Dans deux minutes, dans la salle de réunion. Bravo déjà pour votre implication auprès des équipes de Thonon. Le procureur n'arrête pas de chanter vos louanges. On va faire un point et je vous redonne la main après.

La réunion fut brève. Le commissaire fit état des conclusions et des résultats des analyses du laboratoire. Léa et Tobias n'avaient pas été drogués et n'avaient pas consommé d'alcool avant leur mort. Ils étaient, en principe, en pleine possession de leurs moyens lorsqu'on les avait pendus. Peut-être étaient-ils inconscients, comme ils présentaient de nombreuses contusions et notamment sur la tête, comme l'avait déjà démontré le docteur Bornand, Aurore l'espérait vraiment. Pourtant, ils n'avaient aucune certitude. Sur les scellés, comme les cordes qui avaient servi à les pendre ou encore les morceaux de bois qui composaient les bûchers, les empreintes digitales étaient si nombreuses qu'il était difficile de les distinguer. Les traces complètes ne figuraient pas dans le fichier digitalisé des empreintes digitales. Sur les fibres des liens, il n'y avait que l'ADN des deux victimes. Les traces de semelles découvertes dans la cour étaient inutilisables. Bref, ils n'avaient rien. Aucun élément de preuve. Peut-être qu'il y aurait plus de pièces exploitables au Sanatorium, mais tous les enquêteurs en doutaient. Les circonstances étaient similaires. Les véritables criminels avaient veillé à ne pas laisser de traces compromettantes. Les indices qui subsistaient appartenaient aux joueurs et ne faisaient que prouver leur présence sur place, leur implication et leur participation au jeu. Ils feraient condamner tous les adolescents qui avaient eu le malheur, comme Élias de participer. Les policiers et les gendarmes devaient toutefois retrouver toutes les

personnes qui avaient pris part aux exécutions et donc tous les joueurs du sanatorium et du château d'Avully. Marion Lefort était mobilisée sur cette tâche et avait demandé des renforts à son ancienne équipe de la crim' de Paris, un de ses collègues, le lieutenant Achim Achour, s'était penché sur le jeu et établissait la liste des personnes qui s'étaient connectées et qui avait reçu l'e-mail d'invitation pour les deux parties en réalité semi-virtuelle. La tâche était ardue, car le *Darknet* n'aimait pas révéler les identités de ceux qui le parcouraient. Pourtant, les policiers avaient déjà identifié et trouvé les noms d'une vingtaine de personnes. Elles seraient convoquées dans les différents commissariats pour témoigner. Elles seraient ensuite gardées à vue pendant 72 heures. C'était tout ce qu'ils pouvaient faire pour le moment. Tous les joueurs pouvaient être suspectés et coupables des meurtres, autant qu'ils pouvaient être innocents. Les maîtres du jeu se cachaient peut-être parmi eux, même si les enquêteurs en doutaient. Marion, quant à elle, se concentrait sur celles et ceux qui allaient se joindre à Noah à Cartigny. Ils montaient un plan d'attaque pour la chasse à venir. Des gendarmes ainsi que des policiers suisses seraient également mobilisés. Il était particulièrement important d'empêcher les participants de fuir et de traverser la frontière. Dans la campagne genevoise, et surtout dans ces villages, la France se trouvait à proximité et son accès idéal pour les criminels.

Les forces de l'ordre seraient à l'affût pour sauter sur leur proie et ils ne les laisseraient pas filer. Les chasseurs seraient chassés à leur tour.

*Red crosses on wooden doors
And if you float you burn
Loose talk around tables
Abandon all reason
Avoid all eye contact
Do not react
Shoot the messengers
This is a low flying panic attack
Sing the song of sixpence that gæs
Burn the witch
Burn the witch
We know where you live
We know where you live*

Radiohead, Burn the Witch

OceanofPDF.com

AU BÛCHER, SORCIÈRE !

JULES fonçait sur l'autoroute avec la BMW, prêtée par le commissariat d'Annecy. Après sa visite de l'hôtel particulier à Versailles, il devait la rendre aux collègues de la crim' à Paris. Comment François Bertin avait-il pu passer la raison de cet emprunt sous silence sans mettre la puce à l'oreille au commandement de la police judiciaire parisienne ? Les batailles de territoire n'étaient pas de son ressort. La gestion des relations entre les officiers judiciaires de la gendarmerie, beaucoup plus présents et puissants en province et dans les campagnes, et la police était déjà assez compliquée. Dans moins de trois heures, il aurait atteint le lieu de la résidence royale et il était assez curieux de ce qu'il allait découvrir au siège de cette société au nom évocateur. De plus, il avait un avantage sur sa compagne. Le procureur Baptiste Antoine n'avait pas pu établir d'autorisation pour perquisitionner le chalet de Saint-Gervais. En effet, rien ne permettait de relier l'adresse aux crimes dans la réalité. Les propriétaires ne lui avaient pas donné l'autorisation de fouiller leur maison. Elle devait donc se contenter de rendre visite aux propriétaires et si ces derniers refusaient de les laisser entrer, les policiers devraient s'entretenir sur le pas de la porte et ne pourraient même pas jeter un œil à l'intérieur. Jules avait en sa possession une commission rogatoire, car coup de chance, la société était également dans le viseur de la justice pour une histoire de pots-de-vin et de corruption. Une juge d'instruction avait été chargée d'une information judiciaire par le Parquet National Financier (PNF). Le préfet Duvochel, aujourd'hui décédé, aurait effectué certains investissements dont la provenance était plus que douteuse dans des comptes aux Bahamas grâce à la société gérée par un membre de sa famille. L'identité du propriétaire était obscure. Il n'y avait aucune trace de cet homme dans les registres d'état civil. Lorsque le

commissaire Bertin et le procureur Antoine avaient approché la juge d'instruction, Sarah Bonnefoi, pour demander l'autorisation de perquisitionner l'hôtel particulier, cette dernière n'avait pas hésité.

De son côté, Aurore avait décidé, dans un premier temps, d'effectuer des recherches sur cette mystérieuse Mona Duc avant de se rendre à Saint-Gervais. Elle s'installa derrière son PC et se dit à elle-même à voix haute : *Mona Duc, à nous deux !*

Le premier résultat que cracha sa machine fut une annonce mortuaire parue en mars 1986.

La nécrologie était particulièrement brève et laconique.

Si tu aimes une fleur qui se trouve dans une étoile, c'est doux la nuit, de regarder le ciel.

Antoine de Saint-Exupéry

Iris et Achilles Duc, ses enfants.

Les familles parentes, alliées et amies, ont le chagrin de faire part du décès brutal de

Mona Duc

À Saint-Gervais-Les-Bains, le 23 mars 1986, à l'âge de 45 ans.

Selon le désir de la défunte et de sa famille, la cérémonie a eu lieu dans la plus stricte intimité.

Les textes de faire-part en disaient long sur les circonstances des décès ainsi que sur les familles touchées. Souvent, si on parvenait à les décrypter.

Il fallait les lire sur plusieurs niveaux. Aurore déduisit que Mona Duc était soit morte accidentellement, avait été assassinée, avait eu une crise cardiaque ou un AVC ou s'était donné la mort. Un décès brutal. Cependant, le fait que la cérémonie se soit tenue « dans la stricte intimité » et qu'aucun lieu d'ensevelissement et de cérémonie ni d'adresse pour les hommages ne soient indiqués, signifiait que la cause de la mort la plus probable était le suicide. Une célébration dans l'intimité permettait à ne pas avoir à donner d'explications. De vouloir mettre fin à ses jours était encore très mal vu dans cette région très croyante et catholique. Elle se mit à chercher les incidents, les accidents, les suicides s'étant produits dans la région de Saint-Gervais à cette date. Les journaux locaux faisaient état de plusieurs événements tragiques. Il y avait eu une sortie de route fatale d'une famille de quatre personnes sur la RD 1212 reliant Sallanches à Albertville dans les gorges de l'Arly avant Ugine en Savoie, un accident de montagne impliquant un couple d'alpinistes au col de Miage à plus de 3350 mètres

d'altitude sur le massif du Mont-Blanc et il y avait eu un suicide sur le pont du Diable à Saint-Gervais-les-Bains. Cette dernière information attira son intérêt. Elle cliqua sur l'article du Dauphiné libéré qui relatait les faits. Il n'y avait presque plus aucun doute à avoir. La suicidée du pont du Diable était Mona Duc. Elle n'avait pas entendu parler de la légende qui entourait l'endroit ni des conditions plus qu'étranges de la découverte du corps de la malheureuse. Elle décida de consulter les archives de la gendarmerie locale. Malheureusement, les fichiers concernant cette mort suspecte n'avaient pas encore été numérisés même si sur la base de données, la mention d'« en cours de numérisation » apparaissait. La capitaine de police était obligée de consulter les documents physiques sur place, soit de plonger son nez dans de vieux classeurs remplis de papier jauni, dont seulement la moitié étaient dactylographiés. Une seule pensée la consolait, comme il s'agissait d'une petite ville, la gendarmerie ne devait pas crouler sous les archives et les affaires, surtout datant d'il y a plus de trente ans.

Elle s'annonça à la gendarmerie de Saint-Gervais pour la fin d'après-midi et reprit ses recherches sur Mona Duc. Elle ne trouva aucune autre information. La recherche sur les noms de ses enfants, mentionnés sur l'avis mortuaire ne donna pas plus de résultats. Ils n'apparaissaient nulle part, comme s'ils n'avaient jamais existé.

*But if this ever changin' world
In which we're livin'
Makes you give in and cry
Say live and let die
Live and let die
What did it matter to ya
When you got a job to do you got to do it well
You got to give the other fella hell*

Guns n' Roses, Live and Let Die

OceanofPDF.com

VIVRE ET LAISSER MOURIR

RICHARD Walonsky et Anthony Favre apparurent tous les deux dans le bureau avec de grands sourires aux lèvres. Ils avaient sympathisé. Ce n'était pas compliqué et Aurore se doutait que ces deux-là pouvaient s'entendre. Le gendarme décida de les accompagner à Saint-Gervais pour leur prêter main-forte et pour suivre l'affaire du côté de la gendarmerie comme l'avait ordonné Baptiste Antoine. Cependant, il était déjà 15h30. Ils ne seraient pas à Saint-Gervais avant 16h30.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Aurore. C'est un peu chaud. Je pense qu'on n'arrivera pas à tout faire aujourd'hui. Faut faire des choix... un tour de reconnaissance à l'adresse de Saint-Gervais ensemble lorsqu'on arrive là-haut est nécessaire. On observe discrètement ce qui se passe sur place. Puis Walo et moi, on va à la gendarmerie pour nos recherches archéologiques dans les dossiers. Est-ce qu'Anthony, tu serais d'accord de planquer pendant ce temps ? Walonsky et moi nous venons ensuite te relayer quand on a fini notre taf ? On va leur demander si on peut squatter sur des lits de camp. Tu vas dormir un moment et tu nous rejoins le matin. Vous en pensez quoi ? OK pour vous ?

— OK pour moi, dit Walonsky.

— Idem pour moi. Nous y allons alors avec deux caisses ? Juste ?

— Oui, nous serons plus efficaces.

À peine avaient-ils mis les pieds sur le parking que le téléphone d'Aurore commença à sonner. C'était Jules.

— Allo ?

— Oui, Aurore, c'est moi. Je suis bloqué depuis plus de trois heures sur l'autoroute à la hauteur de Tournus. Il y a des travaux et un imbécile a eu la bonne idée d'encastrement son camion dans le mur de protection parce qu'il roulait trop vite. Le poids lourd s'est renversé et les voitures qui suivaient l'ont embouti. Un embouteillage énorme. Je ne suis pas sorti de l'auberge. Ils ont enfin dégagé le camion apparemment, mais il y a le reste. Je ne serai pas à Versailles avant vingt et une heures, je le crains et je ne pourrais donc pas perquisitionner la société. Je suis dégoûté. Bon, je vous tiens au jus. J'espère que les choses se passent mieux pour vous.

— Oh, zut, quelle poisse ! Oui, tiens-nous au courant ! Ici, nous avons aussi dû revoir un peu nos plans, mais je pense qu'on y arrivera quand même... À plus tard. Fais attention, Jules !

Aurore avait toujours cet étrange sentiment quand elle s'engageait dans la vallée de l'Arve. Au loin à travers des vagues de chaleur, elle apercevait les sommets encore enneigés et le glacier du Mont-Blanc. Ce dernier reculait à vue d'œil. La canicule provoquait des mirages sur l'asphalte et déposait un voile de chaleur sur les montagnes et les prés. Parfois, la route semblait avalée par une mer miroitante. La capitaine se demandait si dans le désert les dunes produisaient le même effet d'optique. Le sable se transformait-il aussi en rivières ? Elle conduisait alors que Richard Walonsky consultait le dossier et les différents éléments collectés par Aurore sur Mona Duc. Il avait l'air concentré.

— Tu n'es pas malade en voiture ? s'étonna-t-elle.

— Non d'ailleurs, mes parents en étaient toujours surpris quand j'étais gosse. C'est en voiture que je lisais tous les livres que je ne lisais pas pendant l'école, et il sourit.

La capitaine alluma le lecteur CD. Quelle surprise lui réservait donc le répertoire de Rouiller aujourd'hui ? Un disque se chargea tout seul et les premières notes d'un morceau se firent entendre. Comme une prédiction, comme l'annonce d'un combat, le rock symphonique de *Live and Let Die*, dans la version des Gun's and Roses sur leur album *Use Your Illusion I* envahit l'habitacle. Walonsky leva le nez de ses papiers et murmura :

L'Heure de vérité...

Plutôt nostalgie des années 90. *Oui, j'espère que cela sera le cas et que la vérité nous attend au bout des lacets et au sommet de la montagne,* songea-t-elle.

Environ une heure et quelques morceaux des Guns N' Roses plus tard, ils arrivèrent à proximité de Saint-Gervais-Les-Bains. Comme convenu, ils se dirigèrent d'abord au 634 route du Mont-Joly. Les policiers se garèrent en bas de la côte qui y menait. Ils rejoignirent le maréchal des logis-chef Favre. Leur plan était rodé.

Ils laisseraient ensuite leur camarade sur place et rejoindraient leur voiture à pied.

Ils approchaient de l'adresse. La vue sur la vallée était magnifique. À cet endroit, bien que les habitations étaient voisines, elles disposaient chacune d'un chemin d'accès privé depuis la route. Elles étaient toutes entourées de jardins et d'une riche végétation, mélange d'espèces montagnardes et de plaine. Le gendarme se gara sur un bout de chemin juste avant le numéro 634 qui donnait sur un cabanon ou un garage, qui semblait abandonné. Il s'agissait plutôt d'un endroit utilisé par les automobilistes pour opérer un demi-tour. Il ne gênait donc personne. Depuis là, il avait vue sur le chalet qui se situait un peu plus haut. Il apercevait distinctement la façade du premier étage et le balcon de ce qui devait être une chambre. Le rez-de-chaussée ainsi que le jardin étaient dissimulés derrière une haie de buissons sauvages et les branches d'un sapin particulièrement touffu. Ils décidèrent de grimper sur le talus pour mieux observer la maison. Rien ne semblait bouger. La route du Mont-Joly était calme. Ils n'avaient croisé aucune voiture. Depuis sa voiture, Anthony Favre pouvait voir clairement qui entraît et sortait de la propriété. Ils se fauilèrent tous les trois entre les branches du pin, s'écorchant avec les épines et certaines branches. La cachette idéale pour observer la maison.

Dans le jardin, ils aperçurent une femme, allongée sur une chaise longue sous un parasol, vêtue de blanc. Elle était très pâle et ses longs cheveux foncés contrastaient avec la blancheur de son corps et de son visage. Impossible de lui donner un âge. Elle lisait. Aurore tenta de déchiffrer le titre de ce dernier, et réussit à en distinguer certains mots : La Vie... La Vie. Elle devina La Vie après La Vie ou La Vie avant la Vie. Sa ressemblance avec un fantôme l'avait également frappée. Entre la robe blanche et sa chevelure sombre, si elle avait été la femme qu'elle avait aperçue après

Megève l'autre jour, elle n'en serait même pas étonnée. La dame blanche. Pourtant, il se dégageait d'elle une paix intérieure et une sérénité qui ne correspondaient pas du tout avec ce qu'ils étaient censés trouver sur place. À moins que justement ce n'était qu'une apparence.

Aurore décida de canaliser ses pensées et d'analyser plutôt l'environnement de manière plus intelligente et plus appropriée pour leur enquête. La femme était seule. Aucune voiture n'était stationnée à proximité de la maison ni dans l'allée. Le chalet, de taille modeste, ne possédait visiblement pas de garage. Au rez-de-chaussée, il semblait y avoir deux pièces principales, dont le salon et la cuisine. Le salon donnait sur le jardin. Au premier étage, deux chambres vraisemblablement. Ce n'était pas le grand luxe. Il devait y avoir un grenier ou une cave, car la maison était sur un terrain surélevé. Peut-être y avait-il un étage inférieur qu'ils ne voyaient pas depuis où ils se trouvaient et un garage qui menait sur le chemin d'accès. Que faisait cette personne dans la propriété d'un ancien préfet ou d'une femme suicidaire ? Qui était-elle ?

Ils observèrent tous trois la scène pendant quelques minutes. Seules les pages du livre se tournaient à mesure de sa lecture.

La capitaine lut le même air de déception sur le visage de ses camarades qu'elle arborait elle-même. Elle fit signe à Walonsky. Ils y allaient. Se rendre à la gendarmerie allait leur être certainement plus utile que cette visite.

Anthony Favre fit la grimace. Sa fin de journée serait interminable. Il espérait un peu d'action. Il regarda ses collègues s'éloigner discrètement. Il devait se montrer patient. Il n'y avait que cela à faire dans sa situation, comme un chasseur à l'affût, la proie ne se sachant pas observée.

Aurore et Richard remontèrent en voiture. Tous les deux affichaient une mine perplexe.

— Le chalet n'était pas sensé appartenir à un ancien préfet ? Monsieur Duvochel ou un nom de ce genre ? Le même qui possède la société où doit se rendre Jules ? demanda Richard d'un air désabusé.

— Si. Moi aussi, cela me semble bizarre. Parce que d'après ce que l'on sait, l'ancien préfet est mort depuis belle lurette et bon... Cette femme pourrait être sa fille, mais il n'est mentionné nulle part que cet homme ait eu une fille, que des garçons, trois, je crois. Cette femme pourrait être

l'épouse de l'un d'entre eux... Et ils n'auraient pas pris le chalet à leur nom en le laissant à leur père ? Écoute, je vais envoyer un message à Marion pour qu'elle se renseigne sur les enfants de ce préfet et qu'elle nous en dise un peu plus sur eux, ce qu'ils font et où ils se trouvent aujourd'hui.

Lorsqu'elle termina sa phrase, ils étaient descendus sur la route principale et se dirigeaient vers le funestement célèbre pont du diable. Aurore ne croyait ni au diable ni aux malédictions, toutefois avec l'apparition au bord de la route la veille, elle commençait à douter. Aurait-elle vu une dame blanche ? Ils s'arrêtèrent un instant de l'autre côté de l'ouvrage sur le parking d'un restaurant. Il fallait qu'elle observe les gorges de plus près. Lorsqu'on traversait le pont en voiture, on ne voyait rien et on ne se doutait pas du vide qui se trouvait en dessous. On n'apercevait que les drapeaux et les garde-fous.

— Ah oui ! D'accord, je comprends mieux ! s'exclama Aurore en contemplant les falaises abruptes de part et d'autre et le torrent tumultueux qui s'ébattait furieux sous ses pieds.

— En effet ! C'est haut et impressionnant. C'est fou que des gens sautent encore depuis ici avec tout ce que la commune semble avoir fait pour l'empêcher : éclairage de nuit partout, hautes et larges rambardes de chaque côté. Il faut être sacrément motivé pour plonger.

— Ouais. Ça me donne la chair de poule cet endroit ! Allez, on y va, Walo ! Ils nous attendent là-haut à la gendarmerie.

Deux minutes plus tard, ils pénétraient dans le bâtiment à la rue Panloup. Le militaire qui les accueillit ne semblait pas vraiment ravi de les voir débarquer. Il avait l'air fatigué et surtout las, impatient de pouvoir rentrer chez lui. Cependant, il était contraint de rester avec eux pendant leurs recherches dans les archives. Il les conduisit dans le local au sous-sol et leur indiqua l'armoire qui contenait les dossiers de la période qui les intéressait, soit l'année 1986. Il s'agissait apparemment d'une année chargée en affaires, car une rangée entière de classeurs les attendait.

— Vous pouvez vous installer ici, leur dit le gendarme tout en désignant une table et deux chaises au milieu de la pièce. Je vous laisse. Je vais me faire remplacer par ma collègue qui est de garde cette nuit. Il ne leur adressa ni un sourire ni un regard. Il était aimable comme une porte de prison.

— OK. On va faire comme ça et ne vous inquiétez surtout pas pour nous. On se débrouille ! La machine à café se trouve où ? rétorqua Richard, agacé par l'attitude désagréable du gendarme.

— En haut des escaliers à droite, vous avez notre salle de pause. Le café, c'est 50 centimes. Les toilettes sont aussi à côté. Bonne soirée.

— C'est ça, oui ! Bonne soirée ! maugréèrent ensemble Aurore et Walonsky.

Ils se mirent aussitôt au travail. Anthony ne s'était pas manifesté. Il devait s'ennuyer ferme.

Les deux enquêteurs feuilletaient les classeurs, les uns après les autres. Une heure, puis deux heures passèrent. Walonsky était allé chercher deux fois du café et avait rencontré la remplaçante de la porte de prison. La gendarme semblait être plus sympathique que son collègue, car il avait pris plus d'un quart d'heure pour ramener deux gobelets à chaque fois et elle avait entendu des rires provenir du rez-de-chaussée. Dans la pièce sombre et exigüe, sans fenêtre, la capitaine de police n'avait pas vraiment envie de rire. L'atmosphère était plutôt angoissante et étouffante. Elle songea que son comparse avait plutôt eu envie de prendre l'air, vu qu'il n'était pas intéressé par les femmes... Les recherches s'avéraient particulièrement pénibles. Les PV étaient classés par mois, les uns après les autres. La plupart d'entre eux étaient manuscrits. Les gendarmes avaient parfois des écritures aussi illisibles que les médecins. Aurore se demandait également s'ils étaient allés à l'école au-delà du CP, car certains auteurs des rapports avaient une orthographe catastrophique. Après deux heures et demie de concentration, Aurore tomba enfin sur le bon document. Richard était à nouveau dehors. Il fumait une cigarette.

Elle retint les informations principales et les nota.

PV du 23 et du 24 mars 1986

Corps d'une femme sous le pont du Diable

Appel de touristes anglais

Autopsie : cause de la mort : multiples lésions internes létales des organes vitaux dues à une chute vertigineuse.

Rapport du commandant de gendarmerie Bertrand Mugnier et du lieutenant Nicolas Baud.

Conclusion : suicide.

Identité de la victime : Mona Duc

Âge : 45 ans

Adresse : rue du Mont-Joly 634, Saint-Gervais

Famille : deux enfants, Iris et Achilles Duc, jumeaux, de père inconnu, nés le 13 juin 1974, qui n'étaient pas présents au domicile, en pension dans un internat catholique en banlieue parisienne.

Lettre d'adieu trouvée sur place adressée aux enfants.

Remarques et notes diverses des gendarmes :

- Circonstances étranges de la mort : le corps de la victime semble intact alors qu'il est tombé de 80 mètres.
- Malédiction du pont du Diable ? Même date que le présumé pacte avec le diable.
- Femme de mauvaise vie, surnommée la sorcière de Saint-Gervais. Prostituée et guérisseuse... Drôle de réputation.
- Aurait accouché seule de ses enfants dans un chalet en altitude. Des enfants du diable ou de l'un de ses nombreux clients ?
- A travaillé dans plusieurs bars et restaurants de Megève comme serveuse. S'est fait renvoyer le soir-même ou la veille de son décès.
- A fréquenté plus longtemps un homme d'identité inconnue qui a subvenu à ses besoins.
- Se sentait menacée visiblement selon témoignages de ses enfants et de proches.
- Comment avait-elle les moyens d'envoyer ses enfants en pensionnat ?
- Ne laisse aucun héritage sauf chalet du Mont-Joly qui a appartenu à sa famille depuis plusieurs dizaines d'années.
- Serait la descendante d'une certaine Rolette Duc, condamnée au bûcher pour sorcellerie à Chamonix en l'an 1458. Victime de l'une des plus grandes actions de persécution contre des sorciers et sorcières dans la région. En raison de tensions importantes entre le Prieuré et les habitants de la vallée. Quatre hommes et neuf femmes seront condamnés pour sorcellerie entre 1458 et 1462. À la tête du prieuré, Guillaume de Ravoire et sa famille. Ces événements ont révélé les conflits importants qui existaient à cette époque entre le pouvoir politique et religieux ainsi

que la population durant ces années, et étaient le symbole de la répression de toutes les pensées divergentes et/ou à l'encontre des idées dominantes.

- Selon le médecin ayant examiné le corps de la victime, Mona Duc portait la marque des sorcières ou marque du diable, un grain de beauté d'une forme étrange sur le bras gauche.

Aurore notait les informations et en même temps son cerveau moulinait. Il fallait qu'elle échange sur ses découvertes avec Richard.

Elle monta les escaliers et croisa l'officier de garde dans le couloir. Cette dernière la salua poliment avec un grand sourire à l'inverse du gendarme qui l'avait précédée.

— Walo ! Franchement, c'est pas très cool de ta part. Tu m'as laissée bosser seule.

— Désolé. Mais vraiment, je n'en pouvais plus d'être enfermé dans cette cave. J'avais l'impression d'étouffer. Ces dossiers m'ont filé un mal de crâne monstrueux. On y retourne. Prends une pause aussi, cela te ferait du bien. Tu as eu des nouvelles de Favre ?

— Non, mais j'ai découvert plein de trucs intéressants. Et je pense qu'on a assez d'informations pour avancer. Alors voilà, l'ancienne propriétaire Mona Duc s'est bien suicidée en se jetant du haut du pont du Diable où nous sommes allés tout à l'heure. En mars 1986, dans des circonstances un peu étranges. T'as vu la hauteur du pont et la profondeur des gorges tout à l'heure ? Ben, son corps était intact de l'extérieur en bas. Les gendarmes qui ont fait le rapport étaient choqués. Pourtant, elle était bien morte. Mona Duc se sentait persécutée à cause des rumeurs qui circulaient sur elle. Elle ressemble comme deux gouttes d'eau à la personne que nous avons vue dans le jardin. Longs cheveux foncés, peau pâle, yeux clairs et robe blanche. Ça fout les jetons. Elle serait une descendante d'une sorcière, Rolette Duc, exécutée sur le bûcher au XV^e siècle à Chamonix et aurait elle-même pratiqué la magie, la voyance et aurait soigné des gens avec des plantes. Bref, une sorcière moderne. Elle a eu deux enfants, un garçon et une fille, Iris et Achilles, de faux jumeaux, nés en 1974. Le père est inconnu. Mona a gagné sa vie en tant que serveuse et en se prostituant parfois. À mon avis, la meilleure piste à suivre est celle de ses enfants pour en savoir plus. Non seulement ils ne se trouvaient pas à Saint-Gervais le

jour de sa mort, mais ils étaient aussi inscrits dans un pensionnat catholique de luxe en banlieue parisienne. Elle n'aurait jamais pu se le permettre avec ses faibles revenus.

Aurore sortit également une cigarette d'un paquet et l'alluma.

— ... j'ai retrouvé la lettre d'adieu que Mona Duc a adressée à ses enfants... et je pense que c'est une mine d'informations. Les gendarmes de 1986 l'ont simplement ajoutée au dossier, mais ne s'en sont pas vraiment servi. Ils n'ont pas poussé les investigations plus loin. En partie parce que la thèse d'une mort volontaire par suicide a été confirmée par le médecin qui a établi le certificat de décès. Il est plus que possible que la femme que nous avons vue dans le jardin ne soit pas Mona Duc, en mode fantôme, ressuscitée ou toujours vivante, car elle aurait près de 70 ans aujourd'hui, mais sa fille, Iris Duc.

— Ouais ! Tu as bien avancé. Mais quel rapport avec le jeu et les massacres des ados ?

— Il y en a déjà un, assez flagrant, tu ne trouves pas ? La chasse aux sorcières ! Mona Duc, comme son aïeule était persécutée pour des faits de sorcelleries par les habitants bien-pensants du coin. Elle jouissait d'une mauvaise réputation. Ses enfants n'avaient pas de père et ses fins de mois étaient difficiles. D'après le rapport de la gendarmerie et certains témoignages, elle se sentait menacée juste avant sa mort. Impossible de savoir par qui ou pourquoi. La piste à suivre est de découvrir la raison véritable de son suicide ainsi que de savoir ce que sont devenus ses enfants, qui était leur père et comment elle aurait pu les scolariser dans une école privée ? Saint-Charles est une école privée catholique de luxe en Essonne. Vraiment pas dans les moyens financiers de notre guérisseuse et serveuse. Je me suis demandé si le père des gosses ne jouait pas un rôle là-dedans.

— Hum, oui ! Ça, c'est intéressant.

— Mona l'aurait fait chanter, en supposant qu'il s'agisse d'un homme marié, pour qu'il subviennne à ses besoins et, aussi et surtout, aux besoins de ses enfants. Une mère aimante souhaite toujours le mieux pour ses enfants et leur offrir ce qu'elle n'a pas eu. Elle cherche aussi à les protéger.

— Cela me paraît tout à fait logique, approuva à nouveau Walonsky, qui affichait une mine pensive.

— La piste à suivre est donc de se renseigner auprès de l'internat et de l'école, qui réglait les frais d'écologie d'Achilles et d'Iris Duc. Ensuite, de savoir, ce qu'ils sont devenus. En découvrant cela, nous aurons de nouvelles pistes et qui sait, un mobile ?

— Peut-être... Toutefois, il y a une ou deux choses que je ne trouve pas cohérentes dans ce raisonnement. Mona Duc se sentait persécutée par les villageois, pas par le père de ses enfants, pourquoi se serait-elle donnée la mort ?

— Allez, viens, je te montre la lettre. C'est important de bien en saisir le contenu.

Ils redescendirent rapidement dans leur antre du sous-sol et refermèrent la porte du local des archives. Aurore et Richard s'assirent côte à côte et lurent la lettre à haute voix et en chœur.

Mes chers enfants chéris, Iris et Achilles,

Je ne voulais pas arriver à cette extrémité, mais tout est devenu trop difficile.

J'aimerais que vous disposiez d'une vie différente de la mienne, sans honte et sans problèmes, sans persécution, sans difficultés financières.

Sans moi, votre existence sera meilleure. J'ai tout prévu. Vous ne manquerez de rien et ne souffrirez de rien.

Je suis la seule ombre au tableau et je vais l'effacer dès à présent. Je suis un poids pour vous et pour lui. Sans moi, vous serez libres et heureux.

Une chose primordiale, veillez surtout à ne jamais dénigrer la différence, à l'exclure ou à la condamner. La différence est une richesse et un don du ciel. Soyez bons et tolérants. N'en voulez à personne pour ma mort, j'en suis la seule responsable.

Je ne vous oublie pas, je vous aime, mes enfants, soyez heureux pour moi. Pardonnez-moi !

Adieu.

Votre mère pour toujours, Mona.

— J'envoie à Marion les informations tout de suite. On pourrait aussi demander à Jules d'aller voir sur place dans cette école privée vu qu'il sera à Paris... Non ?

— Oui, bonne idée.

Au moment où Aurore allait appeler Jules, son téléphone se mit à vibrer dans sa main.

— Ça y est ! ça bouge au Mont-Joly !

En effet, le nom d'Anthony Favre s'affichait sur l'écran du smartphone.

— Enfin de l'action, s'exclama Walonsky, qui trépignait sur place.
Au bout du fil, le gendarme chuchotait.

— Alors, les collègues ! Je commençais vraiment à m'impatienter. Puis, une grosse berline, une Mercedes de luxe, CLS, vient se garer devant le chalet, immatriculée en Île-de-France. Un homme, grand, aux cheveux sombres, la quarantaine, en est sorti et est entré dans la maison. La femme continuait de lire dans le salon. Je pouvais la voir à travers la baie vitrée. Elle s'est levée pour aller l'accueillir et après ils ont disparu. Je ne les vois plus. Tu peux envoyer l'immatriculation aux collègues pour qu'on puisse trouver à qui appartient la voiture ? On aura l'identité du type, à moins que cela ne soit un véhicule de location... Mais bon, je vous redis, si ça bouge, à nouveau. Vous avez quelque chose de votre côté ?

— Oui, plein. On a terminé ici. J'ai envoyé les informations à Marion et au capitaine Morand. Nous avons du pain sur la planche. Il faut qu'on revienne avec une commission rogatoire. Nous n'avons rien entendu de Jules, malheureusement. En fait, le mieux c'est que nous rentrions tous. Il n'y a plus rien à faire ici. Si tu veux, rentre à Thonon et on se tient au courant demain dans la matinée par visioconférence ?

— Ça joue ! De toute façon, je pense vraiment que de rester planqué ne me sert à rien. À moins que je n'attende que le type reparte et que je lui file au train pour savoir où il va. Mais c'est possible qu'il ne bouge pas d'ici à demain matin. Je ne me vois pas rester seul. Je suis sûr que si je m'endors, c'est à ce moment-là qu'il va se tirer. Ce serait mieux si on le faisait à deux... Aurore ?

— Tu as raison Anthony. Ce serait bête de louper cette occasion. Il faut vraiment être discrets, en revanche. Si on se fait repérer, nous sommes fichus et notre enquête aussi. Je vais rester avec toi. Walo lui va rentrer et il bossera au bureau. Jules n'a pas pu visiter Salem inc. aujourd'hui. Il va donc rentrer chez lui et y retourner demain matin. Walo ? Tu prends ma voiture, tu vas à Annecy et tu bosses avec Marion ?

— Oui, chef ! Je te dépose là-haut et je sais ce que j'ai à faire.

Une bonne famille est fondée d'un secret solidaire. Ce qui fait d'elle une arme forte.

Yvan Mambu

OceanofPDF.com

SECRETS DE FAMILLE

LORSQU'il ouvrit la porte, il vit la lueur de la lampe du salon que sa sœur utilisait pour lire le soir. Il faisait frais à l'intérieur et enfin la température était vivable dehors. La nuit était tombée à présent et Iris s'installait dans le fauteuil à bascule. Il appréciait particulièrement l'atmosphère et l'ambiance du chalet. Il s'y sentait bien. Peut-être simplement parce qu'il y subsistait l'âme de sa mère. L'endroit changeait du luxe dont il profitait au quotidien, la simplicité lui rappelait d'où il venait et ses origines.

L'homme s'approcha de sa sœur qui s'était levée en l'entendant entrer. Ils s'enlacèrent brièvement. Il était plus grand qu'elle, mais pas de beaucoup, une dizaine de centimètres tout au plus. Ils se ressemblaient. La couleur de leurs cheveux, sombres et bouclés, la peau pâle, les yeux clairs, la maigreur presque malade. Des fantômes. La seule différence dans leur apparence était que l'individu portait un costume gris, des lunettes en plastique noires et un bouc. Ils dégageaient ensemble une sorte de beauté malsaine.

— Iris, je crois que nous allons avoir des ennuis, chuchota-t-il, tout en la serrant dans les bras. Cette fois sera la dernière, mais nous aurons accompli notre mission en partie. Je te laisse le choix de terminer ta partie comme tu le souhaites. Je m'occupe de clôturer la mienne vendredi soir et de mener à bien cette ultime chasse.

— Ô non, Achilles. Comment est-ce possible ?

— Je le savais. Notre mère disait toujours que personne n'était immortel. Elle nous avait prévenus que satisfaire sa rancune et se venger avait des répercussions. Maman ne voulait pas que nous agissions. Elle souhaitait que

nous profitons de ce qu'elle nous avait laissé grâce à sa mort. Toutefois, jamais je n'ai pu m'y résoudre. Nous irons jusqu'au bout. Jusqu'à la fin avec fierté, courage et panache. Nous ne les laisserons pas nous chasser, nous emprisonner et nous condamner. Nous serons les seuls juges de notre sort. Je descends. Je vais préparer la partie finale. Je pars demain matin. Toi, fais ce qu'il faut avant qu'ils n'arrivent. Prépare-toi et sois fière !

— Oui, mon frère. Je le suis. Cela fait 30 ans que je m'y prépare. J'irai enfin la rejoindre. Merci.

Ils se séparèrent en silence. Achilles descendit les escaliers pour se rendre dans la cave où se trouvait une multitude de serveurs, d'ordinateurs et d'écrans. Il y avait également sa chambre et un local où il entreposait dans d'imposantes caisses le matériel pour les jeux en réalité virtuelle. Il irait sur place le lendemain pour tout installer. Il avait encore du travail. S'assurer que les proies participent et soient identifiées comme telles. Noah Tchernikov était le sorcier à exécuter et Amanda Damato, la sorcière. Il avait reçu le message de confirmation l'après-midi même. Ils joueraient tous les deux. Pendant un moment, il avait douté de Noah. Il avait eu une intuition. Ce gosse était malin et il semblait lié à un autre joueur dans la réalité. Comment avaient-ils pu se contacter dans le vrai monde alors qu'il avait pris soin de brouiller tous les messages comportant des coordonnées et des numéros de téléphone lorsqu'ils étaient envoyés par le jeu ? Il n'en avait aucune idée. Toutefois, c'était de l'un des joueurs de Passy que venait le problème. Achilles, alors, grîmé dans le jeu en roi Arthur, avait dû rappeler l'un des joueurs incarnant Parsifal, plusieurs fois à l'ordre. L'ado, prénommé Élias, avait essayé de se déconnecter et de se désinscrire. Le maître avait dû le menacer violemment et l'avait inscrit de force à la partie finale. Il ne lui laisserait pas le choix de participer à l'ultime partie. Il était surveillé. S'il ne venait pas vendredi, il aurait un accident de moto.

* * *

Saint-Gervais-les-Bains, juin 2016

La capitaine de police et le gendarme se relayèrent jusqu'à l'aube. Il ne se passa rien d'intéressant. La femme avait réapparu dans le salon vers 23h30, seule. Elle avait regardé un moment la télévision, puis vers minuit et

demie, elle était montée au premier étage pour se coucher en laissant la lumière du salon allumée. L'homme devait se trouver soit dans une pièce sans fenêtre de l'autre côté de la maison, soit au sous-sol. Il devait y avoir un étage complet en dessous comme le terrain était en pente. Le sous-sol était certainement aménagé, peut-être en un appartement indépendant. La lumière dans le salon resta allumée. La nuit sembla durer une éternité. Aurore s'était assoupie vers six heures du matin. Le gendarme la réveilla en la secouant doucement.

— Aurore, réveille-toi ! On bouge ! L'homme s'est éveillé. La femme ne s'est pas encore montrée. En revanche, le type, était plutôt actif. Il a chargé plein de trucs dans sa caisse, des malles, des cartons, des sacs. Je suis sûr qu'il est sur le point de partir maintenant.

Le sous-officier eut à peine le temps de finir sa phrase et la capitaine de son côté, d'ouvrir péniblement les yeux, qu'ils se mettaient à la poursuite de la grosse berline noire qui venait de s'engager sur la route et qui dévalait la pente à vive allure. Ils ne devaient absolument pas le laisser filer sous peine d'avoir perdu une nuit blanche et du temps précieux.

Jules, de son côté, était de mauvaise humeur. Il avait passé tout l'après-midi de la veille bloqué sur l'autoroute. C'était la première fois que cela lui arrivait. S'il avait été officiellement en service, il aurait pu utiliser son gyrophaire et doubler les colonnes de voiture par la bande d'arrêt d'urgence. Cet embouteillage l'avait empêché d'effectuer son travail. Il avait l'autorisation grâce à la commission rogatoire établie par la juge d'instruction, de visiter et de perquisitionner l'entreprise de 07h00 à 21h00, sinon il ne pouvait s'y rendre que si le propriétaire avait explicitement donné le droit de le faire. À l'heure limite, il atteignait tout juste la banlieue sur le périphérique. Il avait alors pris la décision de rentrer chez lui dans le XIII^e arrondissement et d'agir le lendemain.

À 08h00, il arriva à Versailles. Il se trouvait dans une rue où les immeubles cossus d'époque côtoyaient de belles voitures et des jardins bien entretenus. Le quartier était silencieux. Il n'y avait âme qui vive dehors. Ni un tag ni un graffiti sur les murs, des devantures propres et aucun déchet au sol, pas même un mégot de cigarette. Il s'approcha de l'adresse indiquée et observa la plaque dorée sur la porte massive portant l'inscription Salem inc.

S.A.R.L., Conseils en investissements. Puis, il gravit les trois marches de marbre blanc qui y menaient. Un autocollant discret mentionnait la présence de caméras de surveillance et d'un système de sécurité.

* * *

Annecy, Commissariat de la rue des Marquisats

Il ne restait plus que 48 heures avant le jeu en réalité virtuelle et Marion avait une masse d'informations à fournir à ses collègues. Elle avait décidé de faire une nuit blanche à grand renfort de café et de *Redbull*. Lorsque Walonsky arriva dans le couloir du premier étage, l'imprimante crachait des tonnes de papier.

— Je vais t'expliquer de vive voix. Ces éléments vous aideront dans l'enquête, mais ne constituent pas de preuves en tant que telles. Alors voilà, ce que j'ai découvert, tout d'abord sur la société à Versailles : elle appartient à la famille Duvochel et plus particulièrement aux enfants, un garçon et une fille, de l'ancien préfet Pierre Duvochel. Décédé, il y a maintenant 10 ans, à 70 ans, dans un accident de voiture, il a légué ses entreprises, dont la société, Salem Inc. L'ancien préfet a eu deux enfants avec sa femme Marlyse Duvochel, qui est décédée à l'âge de 60 ans d'un cancer du sein. Il s'agit d'Ingrid et d'Alexandre Duvochel. Alexandre, l'aîné, est né en 1971 à Paris, et, la cadette, Ingrid, en 1973 à Paris, également. Le frère et la sœur étaient inscrits au registre du commerce avec leur père, de leurs initiales. La fille dirigeait la société de conseil en patrimoine et le fils en était le trésorier. Alexandre possédait d'autres entreprises, mais de transformation de matières premières dans les pays en développement. Business qui rapportait gros. Il était souvent en voyage.

— Pourquoi parles-tu des enfants au passé, Marion ?

— Toute la famille Duvochel a été décimée d'après les actes de décès que j'ai pu consulter.

— Comment ça ? Ils sont tous morts ? Je croyais avoir fait la connaissance de loin avec la fille Duvochel et Anthony Favre a vu le frère, pas plus tard qu'hier soir à Saint-Gervais... S'ils ne sont plus de ce monde... Qui gère la société Salem Inc., étant donné qu'elle est toujours active ?

— Eh bien, c'est impossible, mon cher Walo ! À moins qu'il ne s'agisse de revenants ! En effet, ceci est bien troublant, c'est pour ça que je suis encore là ce soir. Ingrid et Alexandre Duvochel sont bien décédés. Le frère a perdu la vie dans un accident d'avion lors de l'une de ses missions en Afrique, il y a deux ans, et la sœur, qui souffrait d'une forte dépression, n'arrivant pas à se remettre de la mort d'Alexandre, a succombé accidentellement d'une surdose de médicaments mélangés à de l'alcool. J'ai tout : les rapports d'autopsie, de police, le certificat de rapatriement du corps du frère depuis l'Éthiopie, etc. Aucun doute. Il ne reste plus personne de la famille Duvochel, comme ni l'un ni l'autre n'avaient eu d'enfant et que le père était enfant unique.

— Mais...

— Et vous m'avez mis sur la voie quand Aurore m'a parlé des deux enfants de la sorcière, Mona Duc. Ouvre bien grandes tes oreilles, Walo, tu ne vas pas le croire. Ingrid et Alexandre Duvochel ainsi qu'Iris et Achilles Duc se connaissaient. Ils étaient inscrits dans le même établissement scolaire privé catholique à Athis-Mons. Et plus étonnant encore, les frais de scolarité et d'internat des Duc étaient réglés... par le père Duvochel, comme ceux de ses enfants... il a essayé de le dissimuler, mais j'ai pu me rencarder sur ses relevés bancaires. Je n'ai pas pu vraiment établir le lien, mais j'ai ma petite idée... Duvochel était en poste en Haute-Savoie et se rendait souvent à Megève, comme toutes les personnalités françaises politiques de haut rang. Il y possédait une résidence secondaire où il se rendait également en famille. Il est possible que lors de l'une de ses réunions politiques, il ait croisé la route de Mona Duc... et qu'il ait cédé à la tentation. Iris et Achilles Duc seraient le fruit de ces relations adultérines. Leur date de naissance correspond à la période du mandat de Duvochel en Rhône-Alpes. Les jumeaux seraient donc les enfants illégitimes du préfet et de Mona Duc. Leur liaison aurait duré jusqu'en 1986 au moment du suicide de Mona Duc. Il est fort à parier que la maîtresse a exercé une sorte de chantage sur l'homme politique. Il était riche et marié, avec des enfants légitimes, Ingrid et Alexandre. Enceinte, Mona avait tout intérêt de faire pression sur le préfet. Cela lui assurait un avenir plus confortable. Peut-être lui avait-il promis de quitter sa femme ? Les enfants de Mona étaient âgés de 12 ans quand elle a mis fin à ses jours. Son amant n'a pas divorcé. Son suicide était certainement lié au fait qu'elle avait compris qu'il ne le ferait jamais et qu'il ne reconnaîtrait pas ses enfants.

— C'est fort probable, acquiesça Walonsky. En plus, nous avons trouvé sa lettre d'adieu dans les archives. Mona s'adressait à ses enfants, en leur confiant qu'elle était un poids pour eux, qu'ils seraient mieux sans elle et qu'elle avait tout arrangé. Peut-être que le préfet en a eu marre de son chantage et lui a dit qu'il ne quitterait jamais sa femme. Il ne pouvait cependant pas refuser d'entretenir ses enfants illégitimes. D'où l'école. À mon avis, Iris et Achilles Duc se sont substitués à Ingrid et Alexandre. Ils se fréquentaient, se connaissaient. Tu as remarqué, Marion ? Ils ont les mêmes initiales ?

— Oui, bien sûr. C'était certainement délibéré de la part de Mona Duc. Je suis convaincue qu'elle a essayé de faire en sorte que Duvochel reconnaisse ses enfants.

— Exactement. L'homme et la femme que nous avons vus hier à Saint-Gervais n'étaient donc pas Ingrid et Alexandre, mais Iris et Achilles.

— Tout à fait. Je dirai même qu'ils ont pris leur place. Madame Duvochel est décédée d'un cancer du sein en 1996. Le préfet, quant à lui, est mort quelques années plus tard, en 2005, d'un accident de voiture dans des circonstances pas très claires. Les freins de son véhicule ont lâché sur la route de Sallanches en descendant de Megève... et il est parti en embardée dans un virage. Mort sur le coup. Les conditions de la mort des deux enfants Duvochel ne sont pas vraiment limpides non plus. Il y a fort à parier que les enfants illégitimes soient impliqués, et peut-être même coupables de leurs décès.

— Est-ce que tu as pu en savoir plus sur Iris et Achilles, alors ?

— Oui. Mais seulement, jusqu'à la fin de leurs études. Après, j'ai perdu leur trace. Iris et Achilles étaient donc inscrits de la primaire au bac à Saint-Charles à Athis-Mons. Ensuite, Iris a suivi des cours dans une prestigieuse école de commerce, la même qu'Ingrid. Achilles, quant à lui, était à Polytechnique à Paris, comme Alexandre. Il a suivi une formation d'ingénieur en informatique. Ils sont tous les deux sortis diplômés avec mention en 1997. Puis, le néant. Je dois poursuivre mes recherches. J'attends aussi des nouvelles de Jules, tout comme toi, et je suis curieuse de connaître l'avis d'Aurore sur mes découvertes. Si on résume, le jeu a été lancé depuis les adresses physiques au nom d'Ingrid et d'Alexandre Duvochel. Cependant, comme ils étaient déjà décédés, il est fort possible qu'Iris et Achilles les aient remplacés et aient usurpé leur identité et qu'ils

soient également à l'origine du jeu. Mais pourquoi vouloir assassiner des ados ? Je n'arrive pas à faire le lien...

— J'ai ma petite idée... Tu sais, Marion, certaines rancœurs sont tenaces. La jalousie, l'envie peuvent détruire. Mais je ne suis sûr de rien, déclara Richard.

— Oui, je sais. Je veux en discuter absolument avec Aurore, je suis persuadée qu'elle parviendra à dépatouiller tout cela et à nous trouver le mobile et à nous permettre d'enfermer ces tueurs d'enfants !

— Les secrets de famille sont au cœur de très nombreuses affaires criminelles, malheureusement, conclut Walonsky.

PATIENCE ET SILENCE

JULES attendait sur le perron, en haut des marches en marbre, les yeux rivés sur la plaque dorée de Salem inc. *Pourquoi avoir baptisé une société d'investissements et de gestion de patrimoine comme un lieu ayant abrité des sorcières ? Quelle idée saugrenue ! Est-ce que c'est une vieille femme toute ridée avec une verrue sur le nez et un grand chapeau qui va venir m'ouvrir ? Je n'ai pourtant pas l'impression, comme dans le conte de Hänsel et Gretel des frères Grimm, de me trouver devant une maison faite de bonbons et de pain d'épice au fin fond des bois !* À cette pensée, il sourit. Il avait sonné à un interphone muni d'une caméra. Au bout de deux minutes, la porte, dotée d'un mécanisme automatique s'ouvrit. L'enquêteur entra. Il avait déjà dégainé sa carte de police et la commission rogatoire signée de la main du procureur pour être prêt à les montrer. Le hall d'entrée était aussi grandiloquent que la façade. Il avança de quelques mètres. À sa gauche se trouvaient une réception et une hôtesse d'accueil sculpturale. Une bimbo. Pour Jules, elle semblait tout droit sortie d'une émission de télé-réalité. Son corps était une publicité ambulante pour une clinique de chirurgie esthétique. Près d'1m80, des seins très volumineux, des cheveux blond-platine avec des extensions certainement, un visage qui ne comportait aucune ride, un nez passe partout et des pommettes si creusées qu'elle semblait anorexique. Impossible de lui donner un âge.

— Bonjour, mon nom est Sandra Junod, je suis la secrétaire de Salem Inc. Avez-vous rendez-vous ?

— Bonjour Madame ! Jules Simon, capitaine, brigade criminelle de Paris. Non, je n'ai pas rendez-vous, mais j'ai une commission rogatoire

pour perquisitionner votre société. Le directeur est-il présent ? Monsieur Duvochel, si je ne m'abuse ?

— Ah d'accord... Non, Madame Duc n'est pas là. La directrice, donc. D'ailleurs, elle ne sera pas de retour avant lundi prochain. Elle a pris des congés. Il n'y a personne ici aujourd'hui en dehors de moi. Demain, vendredi, je ferme aussi. C'est calme au niveau des affaires en ce moment, dit-elle avec une moue boudeuse.

Jules avait du mal à détacher les yeux de sa poitrine. Il leva le regard.

— Pardon, vous avez bien dit, Madame Duc ?

— Tout à fait. Madame Iris Duc dirige la société depuis le décès d'Ingrid Duvochel.

— Wahou ! Ça pour une coïncidence ! ne put s'empêcher de déclarer Jules. Puis-je commencer mes recherches et visiter votre entreprise ? Merci.

— Remontez-moi votre papier... asseyez-vous là un instant, je vous prie ! Je dois prévenir la patronne. Je viens vous chercher, je vous accompagnerai après et vous ferai visiter les lieux, lui dit-elle d'une voix mielleuse en lui désignant une pièce attenante.

Jules accepta la proposition et suivit la réceptionniste dans un petit salon confortablement aménagé.

— Je vous apporte un café tout de suite et je reviens vers vous dans cinq minutes.

Il suivit la femme du regard. Ses fesses étaient, elles aussi, passées sous le bistouri. Le résultat était attirant. Le policier s'en voulut d'avoir de telles pensées et se concentra sur la raison de sa visite du jour. Il entendit le bruit d'une machine à café à capsules dans le couloir et juste après le claquement de talons vertigineux sur le marbre.

Elle déposa une tasse avec un verre d'eau sur la table devant lui et repartit un peu nonchalamment. Elle ne paraissait pas pressée de lui faire visiter la boutique.

Il l'entendit discuter au téléphone. Il ne saisit pas tout ce qu'elle disait, mais l'essentiel :

Oui, Madame. La police est là. D'accord. Je fais ça. Ne vous inquiétez pas. Oui, je serai là demain. Oui, oui. Pas de problème. Je fais ce qu'il faut. À demain. Ayez confiance en moi. Bonne journée.

Les talons revinrent vers lui.

Sans dire un mot, elle lui fit un petit signe de la main, qui devait signifier, *Suivez-moi !* Les autres pièces étaient luxueuses, cependant, il fut surpris par un élément. Seul le rez-de-chaussée de cet immense hôtel particulier servait de locaux à la société. La porte qui menait au sous-sol était marquée du sigle « privé ». Il demanda alors des explications à l'hôtesse d'accueil, étonné de ne découvrir que trois bureaux. Le lieu de travail de la directrice était rattaché à un petit bureau dans lequel se trouvaient des imprimantes, une photocopieuse et de grandes armoires en bois. Cela devait être la place de l'assistant ou l'assistante de la directrice. Jules en eut la confirmation de la part de la réceptionniste. L'autre bureau appartenait au responsable de la technique et de l'informatique. Le sous-sol contenait les archives de la société et les serveurs informatiques. L'accès était strictement réservé au responsable de l'informatique et de la technique, le frère de Madame Duc. Les étages supérieurs constituaient leurs logements. Elle-même rentrait chez elle à Trappes, après le travail. Sandra Junod travaillait depuis de longues années pour Salem inc. Elle avait une situation confortable et ses *extras* lui permettaient de s'occuper de son physique comme elle le confia à Jules. L'inspecteur de police tiqua lorsqu'il entendit *extras* et lui demanda de s'expliquer.

— Je participe à des soirées, comme réceptionniste. Des soirées un peu partout en France pour les clients de la société. Je suis bien payée pour ça. J'accueille les clients, je gère les listes des invités, c'est tout. Comme ici, en quelque sorte.

— D'accord. Depuis quand Madame Duc dirige-t-elle l'entreprise ?

— Oh, depuis environ deux ans, mais elle était déjà là avant. C'est un peu long à expliquer...

Pendant qu'ils discutaient, le policier avait ouvert les armoires du bureau et en avait sorti des dossiers.

— Iris Duc était une amie d'Ingrid Duvochel depuis l'enfance. Elles se sont connues en maternelle et elles ne sont plus quittées. Elles ont fait les

mêmes études. Pareil pour les deux frères. Ensuite, Alexandre Duvochel, le frère d'Ingrid, qui est un peu plus âgé est tombé amoureux d'Iris. Leur attirance était réciproque, mais je trouvais tout cela un peu malsain, parce que Ingrid, elle s'est amourachée du frère jumeau d'Iris, Achilles, plus tard. Bref des relations très étranges, mais je ne suis pas là pour juger..., surtout mes patrons, qui me paient plutôt bien, hein. Le problème lorsqu'il y a ce genre de relations entre les gens, c'est que ça se gâte vite... Moi, je dis *no zob, in job* et surtout pas entre amis... Pardon. Je divague. Les Duc et les Duvochel étaient toujours fourrés les uns chez les autres, même pour les vacances, ils se retrouvaient, et cela dès la primaire. Quand Duvochel père a ouvert la société et en a confié ensuite la direction, en 2006, à sa fille. Cette dernière a tout de suite engagé Iris pour l'assister. Leur relation, c'était un truc de dingues. Inséparables, ces quatre. Le préfet possédait une résidence secondaire à Megève, ils en profitaient pour skier ensemble, puisque les Ducs venaient de Saint-Gervais et y retournaient parfois.

— Ah oui, d'accord. Je vois. Le flic n'en pensait pas moins. *Drôle d'imbroglia incestueux*, se dit-il tout bas. Il avait reçu les informations de Marion et de Walonsky. *Des demi-frères et demi-sœurs qui fricotent ensemble, sans le savoir*. C'est glauque.

— Mais l'amitié et l'amour qui les unissaient se sont étiolés avec le temps. Ils sont restés proches. Pourtant j'ai l'impression qu'Achilles souffrait d'être toujours dans l'ombre d'Alexandre. En effet, Salem inc. hébergeait la société de jeux vidéo, fondée par Achilles, qui fonctionnait, ma foi, plutôt bien. Vous connaissez les jeux *Wonderland, Best sports* ? Eh bien, c'est *Wondergames*, l'entreprise d'Achilles qui les a inventés et lancés sur le marché. Mais comme pendant leur enfance, c'était toujours Alexandre et Ingrid qui récoltaient les lauriers. Ils avaient le nom qui fallait, les origines nobles... et les retours médiatiques. Jusqu'à leur mort... Moi, j'étais hyper triste, d'abord cet horrible accident d'avion en Afrique, puis cette surdose médicamenteuse d'Ingrid. C'était terrible, vraiment. Iris et Achilles étaient dévastés, mais ils n'ont pas perdu le nord. De toute façon, les Duvochel avaient tout prévu. Iris devait reprendre la direction de Salem, s'il arrivait quelque chose à Ingrid et Achilles, la partie technique. En revanche, les sociétés d'Alexandre seraient gérées par Iris et non par Achilles. Bref. Ils s'en sortaient plutôt bien. Maintenant, cela fait environ trois ans que ce sont mes patrons, et je n'ai pas à me plaindre. Sauf, pour

ces soirées, un peu bizarres, mais bon, cela ne me dérange pas... ce sont des jeux vidéo en réalité virtuelle. Voilà...

— Là, vous m'avez pas mal aidé... J'ai juste une question. Est-ce que les principaux clients de Salem inc., dont j'ai trouvé la liste ici, dit-il en désignant une feuille qu'il venait de sortir d'un des classeurs, ont su pour le changement de direction ? Est-ce que cela a été publié quelque part ? Les titres de propriété des Duvochel ont-ils été adaptés ?

— Hmm, ben alors, ça, je n'en sais rien du tout... Je vais vous sortir les statuts de la société. Ça, je peux faire. Confirma-t-elle en papillonnant avec ses cils extrêmement longs.

Jules venait de découvrir l'un des noms des clients de la société Salem, qui lui rappela quelque chose. Voilà donc le lien entre le groupement religieux des Messagers de la vérité avec le jeu, et la raison pour laquelle la prochaine partie aurait lieu à son siège européen à Cartigny, le lendemain, se dit-il à lui-même. Salem gérait les fonds de la secte et ses biens immobiliers depuis de nombreuses années. Ils dissimulaient les comptes aux Bahamas, ne déclarant que le tiers des avoirs au fisc suisse où l'association avait son adresse légale. L'inspecteur demanda également de rechercher dans les e-mails d'Achilles et d'Iris Duc des messages récents provenant de l'association. Elle ne mit pas longtemps à en trouver. Le texte était le suivant :

Nous sommes très heureux de pouvoir accueillir votre soirée. Nous serons absents les 27, 28, 29 et 30 juin pour notre réunion annuelle qui se tiendra exceptionnellement au château de Wortenheim en Allemagne. Nous sommes très heureux de mettre notre maison à votre disposition. Je vous recontacterai pour les détails de la remise des clefs. Notre collaboration durable ne peut être que renforcée par ce genre d'événements et nous nous en réjouissons. Avec nos salutations cordiales et distinguées, pour Les Messagers de la vérité représentant de la volonté de son créateur, messenger, Robert Delapierre.

Il fit des copies de différents documents qui l'intéressaient puis demanda à Sandra de visiter le sous-sol ainsi que les étages.

N'ayant pas vraiment le choix, elle déverrouilla la porte qui menait à la cave et désactiva le système d'alarme. Elle ne s'y rendait jamais. Elle n'en avait pas le droit, mais les Duc lui avaient confié un document contenant la procédure en cas d'urgence. Il s'agissait d'une exception. La réceptionniste s'exécuta et laissa passer le policier. En bas des marches, de longues vitres en plexiglas formaient un couloir jusqu'à une porte blindée. D'un côté, des

centaines de serveurs qui clignotaient dans une salle climatisée. De l'autre côté, un immense bureau, avec une multitude d'écrans. Un mur affichant la retransmission de captures de caméras de surveillance. Il distingua nettement celle de l'entrée de la société ainsi que celle filmant le chalet de Saint-Gervais-les-Bains depuis l'extérieur. La caméra était placée au sommet de l'arbre où s'étaient cachés la veille, Aurore, Anthony et Richard. Il reconnut les lieux selon la description qu'Aurore lui en avait faite. Mais à quoi pouvaient donc servir tous ces ordinateurs ? Et les écrans ? Sur l'un d'entre eux, il vit une partie en cours de *Witchhunt*, sur un autre la bourse et des chiffres qui défilaient. Ce n'était pas vraiment de son ressort, mais il photographia l'écran de *Witchhunt* ainsi que la salle. Il devait prévenir les anciens collègues de Marion. Ils sauraient que faire de tout cela. En tout cas, il était persuadé qu'ils disposaient à présent de suffisamment de preuves pour incriminer les Duvochel-Ducs d'être à l'origine des jeux.

La visite du premier et du deuxième étage ne donna rien, mais prouva seulement qu'Iris et Achilles Duc avaient pris leurs quartiers à Versailles à la place des Duvochel. Jules attendit les renforts avant de se rendre à sa prochaine étape : le lycée Saint-Charles. Sandra Junod serait mise sous bonne garde, sous écoute et sous surveillance avant qu'elle ne rejoigne ses patrons. Il ne fallait pas qu'ils se doutent que les forces de l'ordre étaient sur leurs traces et allaient les attraper en flagrant délit au château de Cartigny.

Même s'il manquait encore des éléments, l'image qui se cachait derrière le puzzle commençait à se dévoiler. L'étau se refermait sur le couple meurtrier, formé par le frère et la sœur Duc. Les mobiles de leurs crimes eux aussi devenaient de plus en plus nets. Des enfants illégitimes, de la jalousie, de la vengeance, de l'envie. Mais pourquoi tuer de jeunes adolescents qu'ils ne connaissaient pas ? Eux seuls pourraient justifier la raison de leurs méfaits et des horreurs qu'ils commettaient. Un humain normalement constitué ne pouvait pas expliquer l'inacceptable.

Les découvertes de Jules à Saint-Charles à Athis-Mons ne firent que confirmer ses soupçons. Les Ducs et les Duvochel avaient passé la totalité de leur scolarité dans l'établissement. Les premiers en internat et les seconds en externes. Leurs études à tous les quatre avaient été entièrement financées par la même personne, le préfet, mais les comptes en banque

ayant servis aux versements étaient différents. La bibliothécaire avait également donné un coup de main à Jules. Elle avait sorti tous les albums photos de l'école correspondant aux années pendant lesquelles Achilles, Alexandre, Ingrid et Iris se trouvaient dans le bâtiment. Jules avait photographié et copié tous les clichés où ils apparaissaient et les avait transmis à Marion et Aurore. Ce qui était affolant était leur ressemblance physique. Certes, ils avaient des différences, mais certains traits de leurs visages, des expressions, la forme de leurs nez, la couleur de leurs cheveux, noir de jais, auraient dû mettre la puce à l'oreille à de nombreuses personnes avant eux.

Finalement, le policier parisien était content de sa journée. Des preuves, il en avait à présent. Il avait découvert des éléments déterminants. La patience et l'obstination payaient. Dans une traque, une enquête, il fallait être persévérant. Il fallait construire pièce après pièce, brique après brique, preuve après preuve, un édifice solide et indestructible pour l'accusation et pour découvrir les coupables, sans possibilité d'erreurs. Jules ne put s'empêcher de faire le parallèle avec la chasse. Cette association d'idées le fit soudain sourire, le sortant d'un coup de ses idées noires... Il revit Didier Bourdon, Pascal Légitimus et Bernard Campan, les Inconnus, dans leur sketch légendaire sur les chasseurs de gallinette cendrée.

« Le journaliste :

— Mais au fond quelle différence y a-t-il entre le bon et le mauvais chasseur ?

Les chasseurs :

— Ah je m'y attendais à celle-là... Alors, euh, je dirais euh, que le mauvais chasseur, ben euh, il a un fusil, il voit un truc qui bouge, euh et après il tire, et euh...

Le journaliste :

— Et le bon chasseur ?

Les chasseurs :

— Eh ben, le bon chasseur, euh, il a un fusil, il prend le fusil, il voit un truc qui bouge, et ben euh, il tire..., mais bon, c'est un bon chasseur ! »

Il se mit à rire intérieurement, se demandant dans quel camp il se trouvait... Était-il un bon ou mauvais chasseur ?

* * *

Aurore et Anthony avaient suivi la grosse berline noire. Il avait pris l'autoroute blanche en direction de Genève. Ils avaient failli le perdre de vue au niveau du péage avant Annemasse, puis à la douane de Bardonnex. Cette fois, ils devaient absolument prendre garde à ce que le conducteur ne s'aperçoive pas qu'il était suivi. Cela faisait près d'une heure que la petite Golf noire d'Aurore lui collait au train et sur la route de Chancy, droite et large, leur véhicule était facilement repérable. Ils décidèrent de dépasser la Mercedes dans la longue ligne droite entre le premier rond-point et le second rond-point avant à Cartigny, après la bifurcation pour le village de la Petite-Grave. Ils s'arrêteraient ensuite sur le parking de la station-service d'Eaumorte. À cet endroit, ils pouvaient facilement savoir où la voiture se rendait. Soit elle continuait tout droit en direction de Chancy, soit elle bifurquait pour Laconnex ou Cartigny. Il se rendait sur les lieux du prochain jeu en réalité virtuelle et du prochain crime. Aucun doute n'était plus possible. Se concertant brièvement, ils décidèrent d'attendre un peu avant de s'approcher de l'adresse dont ils disposaient, celle du château, route de Vallière, au cœur du village, qui leur avait été donnée par Élias et Noah. Ils décidèrent, une nouvelle fois, de faire preuve de patience pour ne pas se faire repérer. Ils laissèrent passer cinq minutes avant de le suivre et de se garer à l'entrée du village, juste avant l'enceinte de la propriété qui abritait le château. Ils s'approchèrent à pied très discrètement. La berline noire se trouvait devant une fontaine composée d'angelots qui ne fonctionnait pas. Ils pouvaient voir la façade avant de la maison. Le bâtiment possédait un aspect romantique, paisible, mais il s'en dégagait également un sentiment étrange. Tout était trop parfait. Le gazon était coupé au millimètre, les buissons taillés et aucun gravier ne dépassait dans l'allée. Hormis la Mercedes, l'endroit semblait totalement désert. Apparemment, le conducteur n'était pas encore sorti de son véhicule, car rien ne bougeait. Soudain, il entrouvrit la portière et il se glissa hors de la voiture. Au même moment, la porte d'entrée du château s'entrouvrit. Un petit homme maigre et chauve apparut sur le perron et se dirigea vers l'homme. Ils se serrèrent la main. Ils s'entretinrent pendant quelques minutes. Le nain chauve pénétra à nouveau dans la maison et en ressortit aussitôt avec une valise et un sac de voyage. Aurore et Anthony se retournèrent. Ils entendaient une voiture s'approcher. Un taxi s'arrêta devant les grilles à quelques mètres d'eux. Ils

firent semblant de se promener et repartirent dans l'autre sens. Ils avaient compris. Le propriétaire du château laissait les clefs à l'homme à la Mercedes et s'en allait en voyage. Le type qu'ils avaient suivi était donc bien le responsable du jeu et son organisateur. Maintenant, il fallait déterminer qui était la femme du chalet et son identité à lui. Il s'agissait d'Achilles Duc, l'un des deux enfants illégitimes du préfet. La sorcière et le fantôme du chalet s'appelaient Iris Duc, le deuxième enfant. Aurore n'avait pas encore eu les informations de la part de Jules, qui au même moment venait seulement d'arriver à Versailles et d'entrer chez Salem inc., mais disposait de celles transmises par Marion et Walonsky. Ils devaient retourner sans tarder au chalet pour arrêter la femme. Ils avaient tous les éléments en main sauf la commission rogatoire.

OceanofPDF.com

LE CHANT DU CYGNE

APRÈS une réunion de crise au commissariat de Thonon en début d'après-midi, en présence du procureur, des autres enquêteurs ainsi que de l'équipe d'Annecy en vidéoconférence, ils avaient établi le plan d'attaque du lendemain au château de Cartigny. Ils attendraient que tous les joueurs aient commencé la partie et interviendraient juste avant la phase finale du jeu. Noah serait équipé d'une caméra discrète. Les forces de l'ordre suivraient l'action du jeu en temps réel, depuis une camionnette, stationnée à proximité du château dans la Cour des Miracles. Comme à cet endroit, les maisons villageoises étaient en travaux, un véhicule d'ouvriers du bâtiment passerait inaperçu. Cependant, ils ne disposaient toujours d'aucune preuve matérielle de l'implication des créateurs et des exploitants de *Witchhunt* dans la mort des adolescents. Le flagrant délit était leur seule possibilité de les voir condamnés pour leurs crimes.

La capitaine de police d'Annecy et le maréchal des logis-chef avaient récupéré le document leur permettant de perquisitionner le chalet à Saint-Gervais et de mettre Iris Duc en garde à vue. Ils prirent la route vers 20h00. Ils seraient bientôt sur place en espérant que depuis son chalet, leur proie, n'avait pas de rôle important à jouer dans la partie qui se déroulait à Cartigny à minuit le lendemain, car elle ne pourrait pas remplir ses fonctions en garde à vue. Aurore avait une drôle d'impression dans son estomac. Un sentiment de mal-être, une gêne inexplicable. N'étaient-ils pas en train de poursuivre et de persécuter une sorcière, une personne différente, une âme perdue, une enfant illégitime qui s'était toujours trouvée dans l'ombre ? Elle se rassura intérieurement en se disant que cette femme pourchassée avait commis des actes abominables et impardonnables au contraire de sa mère, Mona Duc.

* * *

Iris referma son livre. Elle était prête. Rejoindre le monde des ombres, l'au-delà, et sa mère qui l'attendait depuis longtemps à présent. Mona serait certainement fière d'elle et de ce qu'elle avait accompli pendant sa vie terrestre. Elle pouvait à présent ouvrir un nouveau chapitre. Elle quitterait le monde des vivants avec les honneurs et en pleine lumière. Juste avant d'être condamnée par une justice qui ne la concernait pas. Ils avaient réussi. Ils avaient vengé leur mère et tous les enfants illégitimes. Ils avaient fait des proies les chasseurs et des chasseurs les proies. De ceux qui profitaient des honneurs à ceux qui étaient sacrifiés sur l'autel des rejetés de la société. Ils mettaient à mort les véritables usurpateurs. Ceux et celles qui avaient reçu ce dont les autres avaient été privés. Une reconnaissance, une famille, un père et un statut social. Ils avaient mis les armes entre les mains des bâtards, des illégitimes, des ignorés et des laissés pour compte. Pendant un court instant, les rôles, les classes, la hiérarchie et les codes de la société avaient été renversés. Les dominants dominés, les dominés dominaient et régnaient, avec le pouvoir de décider de la vie ou de la mort de ceux qui d'ordinaire choisissaient pour eux. Enfin, la puissance et le contrôle avaient changé de main. Les cartes avaient été redistribuées, les voleurs et les voleuses punis. Les règles du jeu correspondaient enfin à la réalité.

Iris pouvait s'en aller, l'esprit tranquille et l'âme apaisés. Elle envoya un dernier SMS à son frère. Il était occupé à organiser la partie finale. Il la rejoindrait après. Le texte disait :

On se revoit dans quelques heures. Je suis fière de toi. Gagne le dernier match ! À plus tard. Ta sœur chérie

Elle souriait. Elle revêtit une chemise de nuit blanche en coton. Elle avait vérifié que tout était bien placé dans le sous-sol. Elle avait éteint les ordinateurs et les écrans. Les serveurs de Versailles suffiraient pour la partie. Sandra était déjà en route vers Genève. Tout allait se dérouler comme ils l'avaient prévu. Même les flics seraient au rendez-vous. Apparemment, ils avaient suivi Achilles au château ce matin et l'un d'entre eux s'était rendu à Versailles chez Salem. Ils avaient tout découvert au bon moment. Elle sourit.

Leur histoire ferait la une des journaux dans quelques jours. La mémoire de sa mère serait lavée et son honneur sauf.

Pour que le monde sache et que cela soit possible, elle avait placé le journal intime de sa mère bien en évidence sur la table du salon ainsi que les coupures de presse parlant des bonnes actions de son père ainsi que celles évoquant le suicide de sa mère. Elle avait mis des photographies d'eux avec Ingrid et Alexandre, bras dessus, bras dessous, en combinaisons de ski en haut du Christomet. Elle avait également sorti les documents décrivant les exploits des parents des sorciers et sorcières du jeu. Les dossiers qu'ils avaient constitués pendant des années avant de choisir ceux qui paieraient pour eux et pour les autres. Ils étaient établis au nom des victimes avec des photos, de vraies mines de renseignement, créé pendant des années de recherche. Non, ni les proies ni les chasseurs n'avaient été choisis au hasard. Tout avait été minutieusement étudié et préparé. Les jumeaux Duc n'avaient pas tué aveuglément. Elle regarda les premières pages.

Tobias Duperret :

Sa mère est tombée enceinte juste avant de rencontrer son mari. Le docteur Duperret. Elle n'en a jamais parlé à personne. Sa famille a souhaité qu'elle avorte. Elle ne voulait pas. Elle a gardé l'enfant, mais a accouché sous X d'une petite fille, qui a été remise à l'assistance. Cette pauvre gamine est allée de foyer en foyer, avant de finir toxicomane et prostituée alors que Tobias lui a eu une vie confortable et aisée.

Léa Bouchet :

Elle était l'enfant légitime du couple formé par Bernard et Karine Bouchet. Bernard avait profité de sa fonction pour faire de nombreux écarts. Il avait commis des viols. L'un d'entre eux, sur la mère d'Élias Bosson. Lors d'une soirée arrosée, une fête organisée à Megève, il avait violé la jeune fille après lui avoir fait ingérer du GHB et une quantité impressionnante d'alcool. La jeune fille était tombée enceinte. Elle ne se souvenait de rien, sauf du nom de son agresseur. Elle n'avait jamais rien dit. L'homme la terrorisait et l'avait menacée. Ses parents n'avaient pas autorisé Delphine Bosson, née dans une famille très croyante, à avorter. Elle avait dû garder son enfant, Élias. Léa, quant à elle, était une enfant gâtée, choyée par sa mère. Elle avait grandi avec un nom et une cuillère en argent dans la bouche.

Noah Tchernikov :

Enfant du riche industriel et agronome russe, Mickaïl Tchernikov. La mère de Noah étant morte d'une maladie incurable, il avait pu grandir auprès de son père. En revanche, les enfants de sa première union, quatre au total, en Russie, vivaient dans une maison délabrée avec leur mère. Il n'avait jamais parlé de ce premier mariage. Il avait épousé une jeune paysanne alors qu'il était lui-même apprenti. Lorsque ses affaires s'étaient mises à fleurir et que l'argent rentrait par millions, il avait abandonné femme et enfants et avait épousé la mère de Noah, issu d'une famille noble de Saint-Pétersbourg. Ses premiers enfants n'avaient jamais existé.

Fanny Levasseur et Maxime Bonnant les deux victimes du sanatorium Martel de Janville ainsi qu'Amanda Damato, la cible du jeu de Cartigny comme Noah, avaient connu des existences similaires. Des parents qui avaient commis des erreurs et des enfants non reconnus, illégitimes ou abandonnés, alors qu'eux vivaient bien.

Elle contempla l'ampleur du projet et se sentit grande et forte. Cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Elle était prête à s'envoler. Elle sortit et se mit à courir pieds nus. Elle descendit la route du Mont-Joly.

C'est à ce moment-là, alors qu'elle rejoignait la bifurcation avec l'avenue du Mont-d'Arbois, qui menait au pont du Diable, qu'elle croisa une petite voiture noire lancée à pleine vitesse dans la côte. Iris poursuivit sa course, sans se retourner, pieds nus et cheveux défaits, vers l'ouvrage, sa destination finale. Le véhicule opéra un freinage d'urgence, fit un tête-à-queue et se retrouva immobilisé au milieu de la route. Aurore, qui tenait le volant, était choquée de la réaction de sa voiture. Elle ne s'attendait pas à effectuer une telle glissade. Anthony Favre lui ne bougeait plus, paralysé. Ils avaient échappé de peu à la catastrophe. Malheureusement, le temps qu'il leur fallut pour reprendre leurs esprits, permit à Iris Duc d'atteindre son objectif. Elle se hissait déjà sur la balustrade, décidée. Redémarrant en trombe, les enquêteurs rejoignirent le pont alors qu'elle se trouvait déjà debout. Aurore et Anthony sortirent de la voiture arrêtée à la hauteur d'Iris, gyrophare allumé, mais sirène éteinte. Des automobilistes attendaient déjà de chaque côté du pont et des curieux s'étaient amassés pour voir ce qui se passait.

La capitaine de police hurla en se précipitant vers elle :

— Iris Duc, pour l'amour du ciel ! Ne faites pas ça ! Iris !

La pâle figure encadrée de magnifiques cheveux noirs lança un dernier regard en dardant ses yeux clairs et perçants à Aurore qui lui tendait désespérément une main. Elle se jeta dans le vide sans un bruit ni un cri. C'est Aurore qui lança un hurlement déchirant en tombant à genoux devant Anthony qui venait d'arriver à sa hauteur :

— Noooooonnnn !

Le gendarme rattrapa Aurore avant qu'elle ne s'affale devant lui.

— Aurore, c'est trop tard. Tu ne pouvais pas l'aider de toute façon... Cette fin est peut-être mieux pour elle, lui confia-t-il tout bas en l'aidant à se relever.

Ensemble sans dire un mot, ils s'approchèrent de la barrière. La malheureuse gisait sur une pierre noire à des dizaines de mètres en contrebas, à moitié immergée dans le torrent. Son corps semblait intact, chose tout à fait étonnante après une telle chute. Iris Duc semblait dormir, les flots tumultueux du Bonnant dans lesquels flottait sa longue robe blanche lui caressant les pieds.

— C'est fini, Aurore ! Il faut que nous sécurisions les lieux et que nous appelions du renfort. Peux-tu appeler les gendarmes de Saint-Gervais ainsi que les secours, je vais veiller à fermer le pont à la circulation et essayer de tenir à l'écart les curieux qui commencent à affluer... Incroyable ce que le malheur des autres peut être attirant pour certains. Ça me dégoûte, explosa-t-il en lançant un regard désapprobateur à la foule qui commençait à s'amasser autour d'eux sur le pont.

— Allez, circulez ! Il n'y a rien à voir ! Dégagez d'ici ! Circulez !

Deux minutes plus tard, les équipes de Saint-Gervais arrivèrent, toutes sirènes hurlantes.

L'accès au pont fut rapidement bouclé. La capitaine d'Annecy et le gendarme purent renseigner leurs collègues tout en leur expliquant qu'ils étaient en route pour une perquisition et un interrogatoire de la personne qui venait de se jeter dans le vide.

Ils devaient faire venir les équipes du peloton de gendarmerie de haute montagne.

— Commandant, l'identité de la victime nous est connue. Il s'agit vraisemblablement de Madame Iris Duc, résidente ici à Saint-Gervais. Pouvez-vous vous assurer qu'une autopsie ainsi qu'un prélèvement ADN soient effectués sur le corps de cette femme ? Leurs résultats pourraient nous donner des éléments extrêmement importants pour l'enquête que nous menons et confirmer son identité. Cette femme est liée à notre affaire, les assassinats de jeunes adultes et adolescents dans la région, dans des circonstances étranges et c'est ce que nous voulions démontrer aujourd'hui en venant perquisitionner à son domicile et en l'interrogeant. Malheureusement, je pense qu'elle s'attendait à notre visite et a décidé qu'elle ne souhaitait pas être soumise à la justice des hommes... ! Merci de nous informer de tous les éléments que vous découvrirez et surtout d'en

faire part dès à présent à Monsieur Baptiste Antoine, le procureur de Thonon, qui est en charge de l'instruction.

— Oui, Capitaine, je m'en occupe. Je mets ma brigade là-dessus et vous transmettrait toutes les informations utiles.

— Parfait, nous allons nous rendre tout de suite à la demeure de la morte, au 634 route du Mont-Joly comme nous l'avions prévu. Je pense que nous y trouverons des indications intéressantes sur les raisons qui l'ont poussée à mettre fin à ses jours ainsi que des éléments de preuve pour notre enquête. Pouvons-nous disposer et vous laisser prendre en main le suivi ?

— Pas de problème. Allez-y !

Cinq minutes plus tard, ils se garaient devant le chalet du Mont-Joly. Évidemment, il semblait désert. Aucune voiture ne se trouvait devant le garage au sous-sol. Ils gravirent les quelques marches en béton qui les séparaient de l'entrée au rez-de-chaussée et constatèrent que la porte d'entrée était entrouverte. Iris l'aurait-elle laissée délibérément ainsi ? Il s'agissait d'une hypothèse tout à fait plausible. Tout était silencieux à l'intérieur. Il y régnait une atmosphère paisible et agréable. Les murs boisés, les poutres apparentes, les tableaux choisis pour décorer les murs, les luminaires ainsi que les tissus, donnaient une impression de confort, de cocon et de chaleur. L'endroit rappelait un refuge, un lieu recueillant les âmes égarées. Absolument pas l'antré obscur de sinistres meurtriers. Chaque pièce baignait dans une ambiance de sérénité grâce à des lumières tamisées. Aurore et Anthony inspectèrent chaque pièce du rez-de-chaussée et du premier étage. Tout était propre et il n'y avait absolument rien de suspect. Il s'agissait de l'habitation d'une femme seule, cultivée, au premier regard. Les enquêteurs étaient persuadés que cette façade de normalité dissimulait des secrets bien sombres et que le sous-sol les renfermait tous, comme cela était souvent le cas. Ils ouvrirent la porte, découvrant des marches en bois, recouvertes de tapis persans. Encore de l'harmonie. Ce n'était pas une cave glauque, humide, avec des ampoules défaillantes. L'ameublement était aussi cosy qu'aux étages. Ce qui aurait dû être un garage avec des places pour deux véhicules avait été transformé en bureau moderne et extrêmement bien équipé. Ils n'avaient pas vu les sous-sols de Salem inc., mais d'après la description qu'en avait faite Jules, c'était en tout point ressemblant aux locaux de la société. Des écrans et des ordinateurs dernier cri, une installation de visioconférence très développée et un mur

d'images retransmettant les captures d'une vingtaine de caméras. Les moniteurs étaient éteints. Apparemment, les ordinateurs, modems et serveurs tournaient en continu. Un ronronnement régulier se faisait entendre discrètement. Il y avait également au centre de la pièce, une grande table de travail en verre. Sur cette dernière étaient déposés, de façon très ordonnée, divers dossiers et documents. Tout naturellement, les enquêteurs se dirigèrent plutôt vers eux, plutôt que vers les ordinateurs et les écrans. Lorsqu'ils découvrirent la nature de ce qui se trouvait sous leurs yeux, ils restèrent bouche bée. Iris Duc avait non seulement laissé la porte ouverte délibérément, mais leur avait également mis tous les éléments de l'enquête sous les yeux. Elle leur avait mâché le travail. Pourquoi ?

Classés par ordre alphabétique, selon le nom des victimes, ils découvraient un à un les mobiles des assassinats commis, et de ceux qui ne l'étaient pas encore. Aurore ne pouvait pas y croire. C'était la première fois qu'on lui servait la résolution et les preuves des crimes sur un plateau. Les noms, les dates, les raisons et aussi de quoi faire emprisonner certains hommes politiques et de pouvoirs français et de quoi redonner espoir à des enfants qui n'en avait plus. Aurore et Anthony se saisirent des dossiers. Ils avaient du pain sur la planche. Ils devaient contacter les techniciens d'identification criminelle et également prévenir Marion Lefort ainsi que le procureur et le commissaire, pour qu'ils puissent étudier le matériel informatique sur place. Toutes les parties prenantes seraient sur le pont. Ne serait-il pas mieux d'intervenir avant le jeu du lendemain afin d'empêcher tout simplement cette partie ?

La capitaine de police s'était demandé comment ils allaient faire pour organiser le jeu puisqu'apparemment la surveillance et la gestion s'effectuaient en partie à distance depuis le chalet ou Salem à Versailles. Iris Duc, morte, qui dirigerait la partie de loin ? Le frère pouvait-il le faire directement sur place ?

Alors qu'elle cogitait, son téléphone portable vibra dans sa poche.

C'était le procureur de Thonon qui la rappelait. Il avait réfléchi, ils avaient de bons éléments dans les dossiers, mais cela n'était pas suffisant pour une affaire de cette envergure. Il fallait maintenir la prise en flagrant délit du lendemain. Même si apparemment, tout avait été planifié à l'avance par les criminels. Il faudrait être très vigilants et prudents lors de l'intervention au château de Cartigny. Il était possible qu'Achilles Duc avait

lui aussi planifié les événements pour faire en sorte que la police agisse au cours de la dernière partie et qu'il ferait tout pour ne pas être soumis à la justice des hommes, comme sa sœur. La probabilité était extrêmement élevée.

OceanofPDF.com

*And the mercy seat is waiting
And I think my head is burning
In a way I'm yearning
To be done with all this measuring of truth
An eye for an eye
And a tooth for a tooth
And anyway I told the truth
And I'm not afraid to die*

The Mercy Seat, Nick Cave and the Bad Seeds

OceanofPDF.com

COULOIR DE LA MORT

LE jour J était arrivé. La partie finale allait se dérouler cette nuit. Achilles avait pensé à tout. Sandra l'avait rejoint la veille au soir, elle jouerait le rôle de la walkyrie à l'accueil, comme toujours et le soutiendrait pour les derniers préparatifs. Ce qui demandait le plus de réflexion et de logique était la préparation des plans du jeu, soit savoir quelle pièce correspondait à quel moment de la partie. Comme l'essentiel de l'action était virtuel, il n'y avait besoin d'aucun décor particulier. Les seuls dispositifs importants en dur dans la réalité étaient l'accueil, la réception avec l'écran, la salle où les joueurs se préparaient au jeu et revêtaient leur casque ainsi que les harnais qu'ils devaient impérativement porter (ils permettaient de contrôler les sanctions prévues, s'ils tentaient de s'échapper ou faisaient entendre la volonté d'arrêter la partie, car ils comportaient tous un taser intégré) – la salle du matériel, sorte de vestiaires – ensuite la salle d'armes, puis le tableau final, là où avaient lieu le jugement et l'exécution avec l'installation des bûchers. Les cordes qui servaient à la pendaison étaient bien réelles depuis les cachots jusqu'au lieu de la mise à mort. Tout le reste se jouait dans les lunettes de réalité virtuelle et était orchestré depuis les serveurs et les ordinateurs de Versailles. Un programme informatique qu'Achilles avait développé permettait d'adapter les dimensions de chaque salle ou pièce aux besoins des différentes ambiances du jeu que ce soit la partie en extérieur, dans la forêt, ou à l'intérieur, dans les maisonnettes et les commerces du village fictif ou dans le château fort ainsi que dans la cour dans laquelle se terminait chaque partie. Ensuite, les images étaient envoyées dans les lunettes et les différents intervenants virtuels, comme les animaux ou certains personnages, apparaissaient grâce à la technologie. Les autres joueurs, aussi bien les chasseurs que les proies étaient identifiés

grâce à des capteurs placés dans leur casque, associés à leur avatar dans le jeu. Ils se déplaçaient sur une carte visible par tous les participants et permettaient au maître du jeu de faire évoluer les événements. Les personnages, tous et toutes en lien avec la quête du Graal et les légendes arthuriennes, avaient été définis à l'avance lors de l'inscription. Achilles était confiant. La partie se terminerait avec un gigantesque feu de joie et des feux d'artifice. Il savait que les flics allaient intervenir et espérait secrètement également avoir su estimer avec précision le moment du bouquet final. Ils arriveraient trop tard, ils ne pourraient pas sauver ceux qui devaient être sacrifiés. Il avait scénarisé tout le déroulement de l'événement, même l'épilogue et sa propre fin. Tout était prêt pour les trente derniers joueurs et cette ultime partie.

Sa sœur avait respecté leur accord. Il en était sûr. Il les avait également mis sur la piste pour que les forces de l'ordre ne puissent pas occulter l'affaire, comme ils l'avaient fait trente ans auparavant. La mort de leur mère n'aura pas été vaine, leur combat non plus. Leurs existences à tous les deux avaient pris un véritable sens : révéler l'injustice du monde, mettre ceux et celles qu'on avait essayé de cacher sur le devant de la scène, laver leur honneur et les réhabiliter. Ceux qui avaient été condamnés, chassés, exclus, répudiés, reniés seraient enfin reconnus.

À cette pensée, il soupira. Il ne serait plus jamais le bâtard, le discret, l'architecte de l'ombre, l'éminence grise. Il existerait en tant qu'Achilles Duc. Son patronyme serait gravé pour l'éternité, ils seraient, tous les trois, sa mère, sa sœur et lui, immortalisés.

* * *

*Le Dauphiné libéré, édition Savoie Mont-Blanc,
vendredi 28 juin 2016*

Faits divers

Le pont du Diable de Saint-Gervais fait une nouvelle victime

Une femme, d'une quarantaine d'années, s'est jetée hier soir, dans le vide depuis l'ouvrage à la réputation funeste de la station thermale de Haute-Savoie. Il s'agit du 100^e suicide depuis sa construction. Pourtant, les circonstances de ce nouvel incident rappellent étrangement un autre événement tragique en 1986. En effet, la victime serait Iris Duc, la fille de Mona Duc, une habitante de Saint-Gervais, qui s'est suicidée au même endroit il y a 30 ans. De plus, d'autres éléments présentent de troublantes similitudes. Les corps ont été retrouvés intacts, sans blessures apparentes. Une chute de plus de 80 mètres de hauteur cause d'importants traumatismes. Comme en 1986, la

dépouille de Iris Duc ne comporte aucune trace de chute. Une enquête est en cours pour déterminer les causes exactes de la mort qui restent à ce jour encore mystérieuses. Cependant, selon certaines sources, la quarantenaire se serait donné la mort pour révéler de sombres secrets de familles concernant des personnes influentes de la région. Les suicides de la mère et de la fille seraient liés à l'un d'entre eux. Les forces de l'ordre essaient de faire la lumière sur cette horrible affaire et recherchent activement le frère jumeau d'Iris Duc, Achilles Duc, qui est introuvable à ce jour.

Plus d'informations sur l'évolution de cette affaire dans notre édition de demain.

* * *

Aurore était particulièrement stressée ce matin-là. Elle n'avait pas dormi de la nuit. Ils étaient rentrés très tard après leur visite du chalet et le suicide de leur principale suspecte Iris Duc. Elle avait compulsé les dossiers, lu et relu les éléments. L'enquêtrice ne parvenait pas à comprendre le fonctionnement du cerveau de ces faux jumeaux diaboliques. Certes, ils essayaient de rétablir l'honneur et la réputation de leur mère et d'ainsi faire valoir leur propre existence, mais pourquoi s'en prendre à des enfants et non à leur géniteur ? Plus elle tentait de les saisir et les analyser, plus les esprits criminels se révélaient tortueux et malades. Léa, Tobias, Fanny et Maxime ne méritaient pas d'être exécutés. Pourquoi des êtres doués d'intelligence, de sensibilité, commettaient-ils, par vengeance, par esprit de revanche et pour se rendre justice à eux-mêmes et à leur mère, des atrocités encore pires que celles qu'ils/elles avaient vécues ? C'était tout bonnement inexplicable. Aurore n'arriverait vraisemblablement jamais à l'admettre. Au fil de ses enquêtes, l'inspectrice avait été confrontée aux aspects les plus sombres de l'humanité. Aujourd'hui, avec cette nouvelle affaire, avec les crimes d'Iris et d'Achilles Duc, elle découvrait une facette encore plus violente. Une conclusion s'avérait inéluctable : une société violente, exclusive, discriminante persuadée d'être dans le juste créait des monstres plus dangereux encore. Cette société était son propre reflet.

Existait-il un moyen de la rendre meilleure ? Tout un chacun, en agissant de manière différente, en adoptant une attitude cohérente, juste, tolérante, emprunte de compassion et d'altruisme apportait sa pierre à l'édifice.

Elle avait passé la matinée à préparer un dossier qui tiendrait la route pour le procureur contre Achilles Duc. Elle avait ruminé. Elle avait contacté les autres personnes hautes placées apparaissant dans l'enquête, les parents des victimes qui étaient impliqués. Ces derniers avaient avoué leurs péchés du bout des lèvres, confessant parfois des comportements innommables et

impardonnables. Le père de Léa Bouchet avait été le plus réticent alors qu'il était déjà sous enquête pour des faits de violences domestiques, de menaces et d'intimidations.

Il fallait absolument qu'aucune identité ne soit révélée. L'enquête n'était pas close. Toutefois, Aurore n'était pas dupe. Elle était persuadée qu'ils n'étaient pas les seuls destinataires des dossiers qu'Iris et Achille avaient portés à leur connaissance. Surtout que le jeu n'était pas encore terminé.

Encore une fois, les pions avaient été inversés, les rôles changés. Depuis le début, les dés étaient pipés.

Lorsqu'Anthony Favre, le capitaine Morand et Walonsky la rejoignirent au premier étage vers deux heures de l'après-midi, elle savait qu'il était temps de commencer le tour final, d'affronter le véritable boss de cette partie infernale. Ils se regardèrent. Le jeune Noah les avait appelés toute la matinée. Il était mort de peur et avait besoin d'être rassuré. Aurore avait dû lui promettre qu'il ne lui arriverait rien. Le problème, c'est qu'elle n'était pas du tout sûre que c'était la vérité. Ils s'étaient rendu compte qu'ils n'étaient que des [meeple6](#) comme les autres joueurs, des marionnettes dirigées et commandées par le maître du jeu. Plusieurs personnes, dont Marion Lefort et les équipes techniques, étaient déjà arrivées à Cartigny et avaient mis en place le matériel nécessaire pour le suivi de Noah dans la camionnette blanche, fardée du nom d'une entreprise de maçonnerie, comme prévu. Pour les forces d'intervention, le procureur, sur ordre du préfet et du ministre de l'Intérieur, avait fait appel au [GIGN7](#) ainsi qu'à des officiers suisses.

La capitaine Pellet, le capitaine Morand, le maréchal des logis-chef Favre ainsi que le lieutenant Walonsky avaient été autorisés à se rendre sur place, mais en tant que simples observateurs et de sources d'information pour le commandant de l'antenne du GIGN. Aurore avait insisté pour en être. Elle avait mené l'enquête et elle avait promis à Noah d'être là.

Environ quarante minutes après leur départ d'Annecy, ils parvinrent dans la campagne genevoise. Elle ne connaissait pas du tout cette région, appelée la Champagne, vers le point le plus à l'ouest de la Suisse. Il y régnait une ambiance calme à cette époque de l'année. Les champs de colza qui s'étendaient à perte de vue au printemps, donnant des coloris jaunes et verts aux alentours, avaient cédé la place aux céréales qui étaient prêtes à être récoltées. Ils prirent l'artère principale en direction du village de Cartigny.

La route de Vallière les menait directement au centre du hameau. Ils ne pouvaient pas s'y rendre en voiture sous peine de se faire remarquer. Ils décidèrent de se garer au même endroit que la dernière fois et de continuer à pied. L'entrée principale du château se trouvait juste après un mur et ce qui avait dû être la maison du gardien. Ils devaient ensuite rejoindre la camionnette dans laquelle se planquait Marion.

La vie du village semblait normale. Leurs collègues avaient su être discrets. Rien ne leur indiquait où se trouvaient les véhicules et les équipes d'intervention. Au départ, ils s'étaient inquiétés que le village ne soit trop calme et qu'ils ne puissent pas passer inaperçus. En fait, c'était un atout. Ils remarqueraient de leur côté toutes les allées et venues suspectes alors que les habitants eux, trop pris dans leurs occupations ne s'intéressaient pas du tout à ce qui se passait.

Les grilles qui menaient dans la cour de la maison étaient fermées, mais il y avait un autre véhicule, homis la Mercedes, dans l'allée, à côté de la fontaine : une petite Renault Clio grise, immatriculée dans le 92, qui jurait un peu dans la propriété. Ils suivirent la grille et s'arrêtèrent au niveau de la boîte aux lettres et de la seconde entrée. À cet endroit, le portail était ouvert. Cependant, rien ne bougeait dans l'enceinte. Mise à part la Clio, tout était identique à la veille. La camionnette était stationnée dans la Cour des miracles, une placette, située en face du château. Deux des maisons qui composaient la cour étaient en construction et des échafaudages couvraient les murs. Il devait s'agir d'anciennes maisons villageoises à rénover. Un véhicule utilitaire à cet endroit, affublé du logo d'une société de construction, se fondait complètement dans le décor.

Aurore et ses camarades repérèrent la camionnette blanche. Pour que cela ne semble pas bizarre, seuls Aurore et Anthony s'y engouffrèrent. Richard et Sébastien continuèrent leur balade champêtre comme si de rien n'était. Ils avaient décidé de se rendre dans le restaurant du village, le café de Cartigny. Ils avaient fait une randonnée dans la réserve du Moulin de vert et souhaitaient se sustenter après trois heures de marche. Ils ne ressemblaient pas vraiment à des sportifs, mais ils feraient comme si.

Marion les accueillit avec un large sourire dans la régie technique dissimulée dans la carrosserie du petit camion. À ses côtés, le lieutenant Sylvain Delor d'Annecy qu'Aurore connaissait, l'adjudante Frédérique Rochat de la police judiciaire genevoise et le commandant Xavier Michel

de l'antenne du GIGN de Dijon. Le véhicule n'était pas grand et l'air était difficilement respirable. Ils étaient un peu à l'étroit à six dans l'habitacle.

— Bienvenue à bord, camarades ! Ça va chauffer ici ! s'exclama la capitaine Lefort de bon cœur en enlevant les écouteurs qu'elle portait sur les oreilles. Où sont les autres ? demanda-t-elle en présentant les personnes présentes.

— Quel accueil ! Nous sommes ravis ! Justement, je craignais d'étouffer. Je me disais que quatre personnes de plus avec tous les appareils, nous serions près de la surchauffe. Nous avons donc envoyé Walonsky et Morand boire un verre pour découvrir les bonnes adresses de la région ! lui expliqua Aurore avec un grand clin d'œil.

DERNIER ROUND

A PRÈS une heure et demie passée dans la camionnette, à regarder des caméras qui ne montraient rien et à être entassés comme des sardines, Aurore, Marion et Anthony s'accordèrent une pause. Ils décidèrent de sortir à cinq minutes d'intervalle chacun et d'aller se promener pour prendre l'air. Leurs collègues étaient restés au café et avaient commencé une partie de jass, un chibre, avec des retraités qui les avaient à la bonne. Ils tapaient le carton et avaient décidé de ne plus bouger. L'après-midi avait été interminable. Il ne se passait absolument rien. Personne n'était entré ni sorti du bâtiment depuis qu'ils étaient là. Aucun véhicule n'avait franchi l'allée. Ils devaient se préparer à l'intérieur ainsi qu'à l'extérieur du château, mais dans la cour de l'autre côté avant les jardins et les bois. Les gendarmes du GIGN surveillaient ce côté depuis leur planque avec leur matériel. La forêt dense qui faisait partie du domaine empêchait une vision claire. Pourtant, ils avaient pu distinguer des sortes de tas de bois qui ressemblaient à des bûchers dans la cour. Ils n'avaient vu personne les construire depuis qu'ils étaient là. Ils devaient les avoir installés avant leur arrivée. Le jeu ne débutait qu'à minuit et il était à peine 19h00. Aurore communiquait avec le reste du groupe ainsi qu'avec le commandant Michel par SMS. Il avait fini par retourner auprès de sa brigade. Leur planque se trouvait sur la route de Tré-la-Villa, juste avant le ruisseau, le nant des crues, qui séparait la commune de Cartigny de celle d'Avully.

Il fallait encore attendre et patienter. Être à l'affût comme le chasseur, faire preuve de persévérance comme le pêcheur. Ensuite, avoir l'habileté nécessaire pour tirer dans le mille et ne pas rater sa cible, avoir le geste sûr et sortir le poisson de l'eau sans le laisser filer.

Vers 22h30, la nuit était enfin tombée. Aurore et Walonsky se trouvaient avec Marion dans le QG. La technicienne avait donné un casque à Aurore. Dans sa maison de Cologny, Noah était en train de se préparer à partir. Un gendarme genevois l'avait aidé à s'équiper chez lui. Des gendarmes le suivraient de loin et Marion Lefort aurait la retransmission de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait. Ils avaient également placé des caméras à proximité des grilles de l'entrée, ainsi qu'une au-dessus du perron. Ils ignoraient qu'Achilles Duc était au courant de tout et avait tout prévu. Depuis sa fenêtre, bien dissimulé, il les avait vus arriver. Il avait observé leur manège avec délectation. Il s'était presque montré déçu de ne pas avoir vu les officiers du GIGN et que des représentants des médias n'aient pas été conviés. Les flics avaient marché dans la combine. Son plan marchait comme sur des roulettes. Maintenant, il ne manquait plus que les joueurs d'un côté, les armes de son jeu, et les chasseurs de l'autre, les proies, dont Noah, et que le dernier round ne commence véritablement.

Les observateurs avaient remarqué des lumières bizarres à travers les fenêtres et un peu de mouvement. À l'arrière du domaine, les militaires avaient aussi aperçu un homme sortir du château. Il avait répandu un liquide sur le sol et sur les constructions en bois, vraisemblablement de l'essence ou un autre combustible. Les pompiers genevois se tenaient sur le qui-vive. Le commandant des forces spéciales les avait avertis se doutant que le jeu allait finir en feu de joie.

* * *

Vers 23h30, il se passa enfin quelque chose. Les premiers participants arrivèrent. Quinze jeunes descendirent du bus de la ligne J. Ils avaient une demi-heure d'avance. Ils ne semblaient pas se connaître, mais comme ils se rendaient au même endroit et qu'ils avaient sensiblement le même âge et des intérêts similaires, ils s'étaient reconnus. Ils avaient passé le temps avant le début de la partie ensemble. Certains fumaient et buvaient de la bière, d'autres discutaient et s'enfilaient des boissons énergisantes. Les autres participants arrivaient au compte-gouttes par d'autres moyens. En scooter ou à moto, pour la plupart, trois d'entre eux en voiture. Ils s'étaient garés directement dans la cour et avaient pénétré dans l'enceinte du château sans attendre. Deux autres étaient arrivés en taxi. Comme Noah, qui venait de sortir d'une voiture familiale, conduite par un chauffeur. Il était en train

de payer la course et il notait les coordonnées du conducteur pour pouvoir le recontacter pour rentrer.

Marion et Aurore l'avaient suivi tout au long de la route. Il avait confié ses angoisses dans le micro qu'il portait et écoutait les paroles réconfortantes des capitaines qui essayaient tant bien que mal de lui donner du courage à travers l'oreillette.

La partie pouvait commencer. Noah avança dans l'allée du château, suivi de près par certains des adolescents qui avaient attendu dans l'arrêt du bus. Les autres joueurs avaient déjà commencé.

Ça y est le *game* était lancé. La porte d'entrée s'ouvrit. Le décor collait parfaitement à la description qu'en avait faite Élias. Une femme, sculpturale, déguisée en amazone ou plutôt en walkyrie, se trouvait derrière le comptoir d'une réception au-dessus de laquelle était placé un grand écran. Il y avait aussi les rideaux ainsi que les flèches sur le sol dont avait parlé l'ado. Noah semblait très impressionné et tremblait toujours comme une feuille. Il dirigea volontairement la caméra sur la télévision en hauteur. Il était Merlin. Ce que disait la walkyrie était difficile à entendre et à comprendre. Aurore pouvait tout suivre et cela la rassurait, elle espérait que la connexion avec le jeune homme ne serait jamais interrompue.

Toutes les participantes et tous les participants avaient à présent rejoint la partie. Cependant, ils accédaient au jeu et au vestiaire un par un, car la réceptionniste ne laissait entrer qu'une personne à la fois. Sur l'écran qui retransmettait l'avancement de Noah, on voyait un couloir sombre et des flèches phosphorescentes sur le sol. Un rideau rouge sang. La musique de la chevauchée des Walkyries se fit entendre. Et ce que Noah était en train de dire se perdit sous la force des instruments. Le rideau s'entrouvrit. Il pénétra dans le vestiaire. Les casques de réalité virtuelle et les harnais étaient disposés dans des armoires étiquetées au nom des avatars. Noah s'avança donc vers celui sur lequel s'affichait le nom de Merlin. Les casiers à côté du sien étaient vides. Il nota que Morgane était déjà arrivée. Ils étaient les proies. L'adolescent l'avait bien compris. Il revêtit son équipement en veillant à ne pas obscurcir l'objectif de la caméra et de ne pas boucher l'oreillette qui lui permettait d'entendre Marion et Aurore. Il savait quelle était la prochaine étape. La salle des armes. Mais peut-être qu'il n'y aurait pas droit étant donné que c'était lui qui serait pourchassé ? La Walkyrie ne lui avait rien dit de particulier et s'il n'avait pas été mis au

courant par Élias et les policiers, il ne se serait douté de rien. Le casque sur la tête, les lunettes bien positionnées et l'armure bien attachée, il était prêt à commencer la partie. Il avait quitté le monde réel. Le seul élément qui l'y rattachait étaient les voix de Marion et Aurore. C'étaient également elles qui l'empêcheraient de perdre pied et qui le feraient progresser malgré sa peur. La porte de la salle des armes s'ouvrit devant lui. Une voix caverneuse se fit entendre :

— Bienvenue Merlin ! Grand sorcier, mage et enchanteur ! Comme tu le sais, tu possèdes des pouvoirs auxquels aucun chevalier ni roi ne peut prétendre. Tu n'as donc besoin d'aucune arme. Une épée, un bouclier, un arc ne te seront d'aucune utilité. Dans la section réservée à ton nom, tu pourras choisir une baguette magique et visualiser des endroits dans le jeu où t'attendent des potions qui t'aideront à avancer et à combattre tes ennemis. Utilise-les à bon escient. Le but de la partie pour toi et de ne pas te faire attraper par les chevaliers de la Table ronde qui sont à ta poursuite pour t'arrêter. Cache-toi et bats-toi pour leur échapper. Ils ne sont pas encore entrés en partie. Tu as cinq minutes d'avance avec Morgane pour t'enfuir. Elle t'attend de l'autre côté de ce rideau, derrière un arbre dans les bois, la forêt de Brocéliande, qui entourent le village et le château. Soyez intelligents, n'oubliez pas les potions, elles sont vitales pour vous ! Une seule erreur peut vous être fatale !

Courrez et bonne chance ! Vous êtes le gibier choisi par les chasseurs !

Noah était paralysé. Il n'arrivait plus à bouger. Pourtant, il n'avait pas le choix. Il devait y aller. Devant son hésitation, Aurore et Marion lui soufflèrent ensemble :

— Courage ! Nous sommes avec toi et tout va bientôt s'arrêter.

Il passa par le rideau qui s'entrouvrait et leur chuchota :

— Voilà, la partie commence. J'entre dans la forêt. Je ne pourrais plus vous parler.

Ce qu'il décrivait comme une forêt ressemblait plutôt à un grand salon plongé dans le noir. Une pièce avec du parquet et une grande cheminée. Elles ne vivaient pas l'illusion que Noah voyait et expérimentait. L'univers

et l'environnement du jeu leur semblèrent bien étranges. Alors que Noah d'après ses cris et ses exclamations percevait énormément d'actions et d'éléments, leur champ de vision était désespérément vide. Une pièce vide. Il disait qu'il courait, se battait et elles le ressentaient dans la caméra, mais à part sa respiration haletante et ses mouvements parfois brusques, les deux policières ne pouvaient que s'imaginer son aventure.

Soudain, ce qui restait d'un visage portant le même casque de réalité virtuelle apparut devant la caméra. Il s'agissait d'une jeune fille qui d'après l'expression de ses lèvres et le bas de son visage tendu était encore plus terrorisée que Noah. C'était la seconde proie, la sorcière, la magicienne, la fée Morgane.

Noah s'adressa à elle et l'encouragea.

— Viens, il faut absolument qu'on parte de la forêt et qu'on trouve la première potion avant que les chevaliers nous rattrapent, sinon nous sommes fichus.

Il la prit par la main et ils se mirent à courir et cette fois pour de vrai jusqu'à l'autre côté de la pièce. À ce moment-là, quelque chose semblait s'être passé derrière eux, car il y eut pendant un court instant, un rayon de lumière à l'intérieur. On distinguait l'ouverture ou plutôt l'arcade vers laquelle se dirigeaient les proies en courant. Il s'agissait de deux portes battantes laissées ouvertes qui menaient à une pièce de taille similaire à la première. Immense. Le jeu se poursuivit pendant un moment sans incident majeur. Soudain, deux autres joueurs apparurent devant Noah. Ils commencèrent à se battre avec lui en bougeant leurs bras au bout desquels se trouvaient certainement des épées invisibles pour les spectateurs. Les mains de l'ado s'agitèrent également, comme s'il brandissait une baguette de chef d'orchestre. Les deux garçons qui se trouvaient en face de lui furent saisis de convulsion et tombèrent sur le sol. Que se passait-il ? Noah et sa comparse se mirent à nouveau à courir et passèrent encore dans une autre pièce. Plus petite. Les deux adolescents se penchèrent et un coffre apparut à l'écran. Ils en sortirent deux petites bouteilles. Noah porta la sienne aux lèvres. La jeune fille sembla faire de même. Aurore eut un éclair de lucidité. Elle comprit. Du GHB devait se trouver dans les boissons qu'ils venaient d'ingurgiter. Les autres victimes, Léa et Tobias, avaient dû connaître le même sort, ils étaient drogués au moment où ils avaient été pendus. Cette

drogue disparaissant très rapidement de l'organisme, il n'en restait aucune trace lors des analyses sanguines effectuées pendant les autopsies.

Ils se relevèrent et poursuivirent leur fuite. Mais, ils n'allèrent pas bien loin. Au bout de la pièce, vers une porte fermée, Aurore devina trois silhouettes. D'autres joueurs leur barraient le passage. Une nouvelle fois, un combat s'ouvrit. Noah hurla soudain de douleur et s'effondra. Que s'était-il passé ? Elles ne voyaient plus son amie qui semblait avoir disparu. La tête contre le sol, profitant de ce que personne ne puisse le voir ou l'entendre, il chuchota. *J'ai reçu une sorte de décharge électrique. Ils sont toujours là et je me sens tout bizarre. Morgane est tombée aussi. Je crois que c'est le moment que vous nous aidiez.*

Aurore et Marion avaient saisi le message. Ils transmirent l'information au commandant Michel qui n'attendait que ça. Ils étaient assis, lui et son équipe, sur des charbons ardents.

Ce qu'elles virent après leur confirma qu'ils ne devaient plus tarder avant d'intervenir.

Les trois agresseurs, qui évidemment n'y pouvaient rien, étaient partis laissant les deux proies à leur triste sort. C'est à ce moment-là que le corps d'un adulte apparut devant la caméra. Noah semblait avoir perdu connaissance et son amie aussi. L'homme portait des cordes. Il s'en servit pour entraver les poignets des deux jeunes gens et les attacher ensemble. Lorsqu'il eut fini, il disparut. Quatre joueurs prirent le relais. Noah reprenait connaissance, mais avait l'air complètement ailleurs. Il ne parlait plus et sa respiration était très lente. Deux d'entre eux le relevèrent et le poussèrent devant eux, deux autres personnes s'occupaient visiblement de la jeune fille.

Aurore et Marion perçurent des bruits et des lumières. Noah marchait en trébuchant. Il était comme drogué.

Apparemment, le GIGN n'avait pas attendu. À moins que cela ne vienne de l'intérieur du château, de l'homme qu'elles avaient vu, Achilles.

Soudain, l'image fut troublée et Noah retomba sur le sol. De la fumée avait envahi la pièce dans laquelle se trouvaient les chasseurs et leurs proies. Les joueurs, effrayés, avaient tenté de partir en courant et de s'enfuir. Le château était en feu. La caméra que portait Noah était dirigée vers le haut, comme il était couché sur le dos et totalement immobile. Les deux capitaines voyaient des flammes lécher le plafond. Aurore était très

inquiète. Les équipes d'intervention n'étaient pas encore arrivées sur les lieux. Elle devait y aller. Noah allait mourir dans les flammes ou empoisonné par la fumée. Les gendarmes ne pourraient pas pénétrer dans le château, s'il brûlait. Ils n'étaient pas équipés. Ils devraient attendre les pompiers. Pendant ce temps, ceux qui se trouvaient à l'intérieur, surtout déjà inconscients, comme Noah et la jeune fille, n'avaient aucune chance de s'en sortir. Au même moment, alors qu'elle sortait de la camionnette et qu'elle voulait se précipiter pour sauver le jeune homme, elle vit tous ses collègues courir en direction de l'allée et du portail. Les gendarmes genevois étaient paniqués, les voisins étaient sortis de leur maison et s'approchaient aussi du bâtiment en feu.

Aurore aperçut des membres GIGN qui passaient par le toit. Deux militaires sortirent du château par la porte d'entrée en entourant la walkyrie et en la maintenant fermement. La femme ne semblait pas vraiment capable de se défendre. Elle se laissait porter par les gendarmes. Deux secondes plus tard, une quinzaine d'adolescents, qui s'étaient débarrassés de leur matériel, sortirent effrayés, hors d'haleine et recouverts de suie. Où étaient les autres ?

Achilles, le principal suspect, n'était pas sorti non plus. Le commandant Michel lui confirma que d'autres gosses avaient été récupérés à l'arrière de la demeure et que le feu était parti de là. En tout, vingt-sept personnes étaient sorties de l'enfer en feu, en comptant la walkyrie. Cette dernière avait confirmé qu'hormis elle et Achilles Duc, et les trente adolescents, il n'y avait personne.

Des sirènes s'approchaient. Les pompiers et des ambulances arrivaient. Aurore et Walonsky dans le même mouvement se précipitèrent à l'intérieur suivis de près par Anthony. Ils ne pouvaient pas attendre. La survie de Noah et d'Amanda dépendait d'eux et même deux minutes pouvaient faire la différence. Achilles, le principal suspect avait dû évidemment prendre la poudre d'escampette. Mais quelle autre personne manquait à l'appel ? Des militaires essayèrent de les empêcher d'entrer.

Marion et le capitaine Morand de Thonon avaient eux aussi essayé de les retenir, même s'ils se doutaient que personne ne les empêcherait d'agir. La capitaine criait :

— Aurore, Walo, ne faites pas ça ! Laissez les pompiers faire leur job ! En plus, vous n'êtes pas censés être ici ! Revenez, s'il vous plaît ! Aurore !

Il était trop tard. Les trois policiers intrépides et têtes brûlées étaient déjà à l'intérieur de la maison. Aurore avait entouré sa bouche et son nez du pull à capuche qu'elle avait pris avec elle au cas où. Walonsky avait trouvé un foulard (il en possédait plusieurs en soie, avec de magnifiques motifs), mais ne les portait qu'en privé. Anthony s'était servi de l'un des torchons qu'Aurore utilisait pour nettoyer sa voiture afin de se protéger de la fumée.

Ils ne voyaient rien, une fumée épaisse et toxique avait envahi l'ensemble du château. Cependant, la capitaine de police se dirigeait très facilement. Elle avait été très attentive à la disposition des lieux et aux pièces empruntées par Noah. Elle savait où il était. Avec un peu de chance, Amanda Damato ne se trouvait pas loin de lui et l'autre jeune joueur qui manquait à l'appel également. Alors qu'ils pénétraient dans la pièce qui dans le jeu représentait la forêt, la chaleur devenait de plus en plus insupportable et les crépitements des flammes se faisaient entendre.

— Dépêchez-vous ! hurla Richard.

Ils ne virent personne dans cette pièce ni dans la suivante. Enfin, ils parvinrent là où devait se trouver Noah. Et effectivement, l'adolescent se trouvait sur le sol. Impossible de savoir s'il respirait encore ou pas. Richard et Anthony le chargèrent sur leurs épaules et se dirigèrent vers la sortie. Au moment où ils sortirent de la pièce, le plafond s'effondra. Dans l'embrasement de la porte, en entendant les craquements sinistres et en voyant les flammes qui se rapprochaient, un réflexe de survie avait fait bondir Aurore hors de la pièce. Elle-tremblait. Elle avait essayé d'aller plus loin pour trouver la jeune fille. Mais elle ne pouvait pas. Elle devait s'en aller, si elle ne voulait pas mourir brûlée.

Reprenant ses esprits, elle se mit à courir et rattrapa ses collègues, au niveau de la réception, juste avant la sortie. Des pompiers les accueillirent et prirent en charge Noah avant de pénétrer avec leur équipement dans le bâtiment. Pendant ce temps, d'autres soldats du feu combattaient les flammes avec une grande lance à incendie depuis l'extérieur.

Une foule de badauds s'était amassée sur la route de La Vallière et contemplait le sinistre spectacle, tout comme Aurore, Marion et leurs collègues qui étaient impuissants et ne s'attendaient pas du tout à cela. L'intervention et la prise en flagrant délit, qui auraient dû être couronnées de succès et leur permettre de clôturer l'enquête, d'arrêter leur principal

suspect pour pouvoir le punir des crimes dont il était peut-être coupable, avaient tourné en catastrophe.

Le feu avait tout détruit. Les preuves étaient anéanties, Achilles Duc était en fuite et deux jeunes gens manquaient toujours à l'appel.

Un véritable désastre.

OceanofPDF.com

LE JOUR D'APRÈS

AURORE se réveilla en sursaut, seule dans son lit à Annecy. Elle était rentrée à quatre heures du matin, résignée. Trois heures de sommeil. La tête lourde, les yeux rougis, elle se trouvait mal, car elle se sentait responsable de l'échec de la veille. Elle n'avait pratiquement pas dormi. Une réunion avec le procureur de Thonon, un représentant des autorités genevoises, le préfet de Haute-Savoie, le commissaire divisionnaire et tous les enquêteurs impliqués était prévue plus tard dans la matinée au commissariat de la rue des Marquisats.

Ils étaient tous partis de Cartigny en même temps ne pouvant plus rien faire. Les joueurs rescapés avaient été pris en charge par les ambulanciers. Les pompiers, après deux heures de lutte contre l'incendie, avaient retrouvé trois corps dans les décombres et les braises, deux d'entre eux étaient entièrement carbonisés. Encore des victimes de cette chasse aux sorcières. Il s'agissait des dépouilles d'Amanda Damato, la proie, qui avait été enfermée dans une pièce à l'étage et de Louis, l'un des chasseurs qui se trouvait dans la même pièce qu'elle. Impossible de savoir pourquoi. Le troisième cadavre avait été retrouvé sur l'un des tas de bois à l'extérieur. C'était le corps du suspect, du maître du jeu, Achilles Duc. Il était pratiquement intact. Les flammes n'avaient atteint que ses pieds, entièrement brûlés, mais le reste du corps avait résisté au feu, un peu miraculeusement. En effet, la dépouille portait des traces de combustible. Il aurait dû s'enflammer comme une torche. L'homme était certainement mort asphyxié par les fumées toxiques. Des autopsies seraient pratiquées sur les corps dans les jours à venir. Les médias étaient convoqués à la suite de la réunion du lendemain pour une conférence de presse officielle. Dès le

milieu de la nuit, différents articles dans plusieurs médias en ligne suisses et français avaient paru. En effet, les événements tragiques avaient été relatés avec beaucoup de détails par les médias de la région. Les enquêteurs et les forces de l'ordre étaient stupéfaits. Rien n'avait pourtant fuité de leur côté. Le Dauphiné Libéré racontait l'histoire bouleversante et tragique des jumeaux maudits et de leur malheureuse mère, une sorcière morte parce qu'elle était différente. Le récit retraçait la non-reconnaissance de ses enfants par un homme riche et puissant qui avait préféré préserver sa famille officielle et ainsi sauver les apparences. Laissant ainsi sa maîtresse si désespérée que celle-ci, persécutée toute sa vie et abandonnée par le seul homme qui l'avait aimée et qu'elle aimait, avait choisi de mettre fin à ses jours. La Tribune de Genève s'attardait sur les victimes du canton et la raison pour laquelle les jumeaux assassins les avaient choisis comme proies. La journaliste des faits divers racontait également brièvement sur internet l'incendie du château de Cartigny et la mort mystérieuse d'Achilles Duc. Les médias concluaient à une affaire hors-norme impliquant des personnalités publiques, des justiciers autoproclamés ainsi que, bien entendu, l'incapacité des forces de l'ordre d'empêcher ces tragédies. Les policiers et l'État étaient fautifs de tout. Aussi bien des destins malheureux des enfants Duc, du suicide de Mona Duc, des affaires d'adultère des différents personnages publics et politiques impliqués, de l'abandon et de la misère des bâtards, etc. Il fallait punir et désigner des coupables et responsables. Les seuls qui avaient mouillé leurs chemises étaient ceux et celles qui n'avaient pas réussi à empêcher la tragédie finale : les gendarmes, les policiers et le procureur. Une augmentation des ventes des éditions papier et électronique était à prévoir. Les lecteurs adoraient ce genre d'histoires.

Les enquêteurs devaient assumer cet échec. Aurore savait qu'ils n'avaient rien à se reprocher.

Après leur réunion, le procureur aurait tous les éléments en main pour rétablir la vérité et expliquer le déroulement des faits, preuves et témoignages à l'appui. Élias avait accepté de venir parler de son expérience du jeu et de ce qu'il en pensait.

À cause d'Iris et Achilles Duc, le Dauphiné Libéré avait révélé l'identité de son père, identité qu'il ignorait. Le journal avait mis sa mère dans une position extrêmement délicate en la confrontant à un passé qu'elle avait, par amour, essayé d'oublier et surtout de cacher à son fils.

Élias n'aurait jamais voulu savoir. Il était bien avec sa mère et sa petite sœur. Pour lui, son père avait toujours été Christophe qui l'avait élevé, et non cet infâme type, Bernard Bouchet, qui avait profité de sa mère lors d'une soirée arrosée. Il n'aurait jamais voulu savoir qu'il était l'enfant d'un viol. Sa vie lui avait convenu ainsi jusque-là. Il souhaitait également mettre en garde ses contemporains sur l'addiction aux jeux vidéo. S'il avait eu plus de recul, il ne serait jamais tombé dans le piège et ne se serait pas laissé intimider.

Fort heureusement, tout n'était pas si sombre. L'enquête d'Aurore et de ses collègues, les découvertes de Jules à Versailles, tous les éléments qu'ils avaient pu assembler et l'arrestation de Sandra Junod permettraient de faire la lumière sur les faits et de faire éclater la vérité. La réceptionniste, assistante de direction, femme à tout faire et accessoirement walkyrie, avait été placée en garde à vue à Annecy. Aurore l'interrogerait en compagnie du commissaire, François Bertin juste après la réunion. Elle avait déjà fait quelques révélations et elle assumait sa participation aux séances de jeu, aux malversations de la compagnie Salem inc., elle niait cependant avoir connaissance du sort des adolescents et ignorer qu'ils étaient froidement exécutés. Elle n'était pas du tout impliquée dans leur assassinat. Les militaires du GIGN avaient décidé de retourner à leur caserne de Dijon, sauf le commandant et les hauts gradés qui étaient conviés à la réunion.

Sur le chemin de l'hôtel de police, Aurore était inquiète. Elle s'attendait à se faire passer un savon par le procureur et le commissaire.

À son arrivée, ce fut exactement le contraire qui se produisit. Le préfet de Haute-Savoie l'accueillit à bras ouverts avec le sourire. Il la félicita pour son engagement auprès du procureur de Thonon et de ses équipes ainsi que pour la collaboration réussie entre la gendarmerie et la police nationale et les policiers suisses à Cartigny. Cette affaire devait servir d'exemple de la coopération judiciaire et médicale transfrontalière.

Le commissaire François Bertin lui jeta un regard complice, tout en l'accompagnant avec Richard Walonsky, Marion Lefort et Sébastien Morand, dans la salle sur les pas du procureur et du commandant Michel.

La réunion fut brève. Les hautes autorités saluèrent le travail des équipes de police et de la gendarmerie. Ils avaient élucidé les crimes. Grâce aux preuves apportées, la culpabilité d'Achilles Duc et de sa sœur Iris ne faisait

aucun doute. Ils avaient tous les deux avoué leurs crimes dans un écrit envoyé aux médias. Le procureur ne pouvait pas poursuivre l'action en justice contre eux, puisqu'ils étaient tous deux décédés, selon la loi, l'action était clause. Toutefois, Sandra Junod allait être jugée pour des faits de complicité.

Les familles des victimes avaient obtenu des réponses, même si les criminels n'avaient pas pu être punis par la justice. Ils étaient morts. Il s'agissait d'une maigre consolation, mais tout de même, c'était mieux que de ne pas savoir.

Certains parents de victimes, mais aussi des joueurs, avaient porté plainte contre les médias qui avaient dévoilé les secrets de famille.

Le ministre de l'Intérieur adressa un message en vidéoconférence en direct aux enquêteurs pour les remercier de leur travail et de leur implication.

Aurore sortit abasourdie et étonnée du débriefing. Elle craignait une mise à pied et, à l'inverse, elle avait été remerciée par un ministre.

La conférence de presse se déroula bien. Les médias qui avaient dévoilé des indices et des détails de l'affaire expliquèrent qu'Achilles Duc leur avait fourni les informations le jour précédent la dernière partie du jeu à Cartigny juste avant le suicide de sa sœur. Les médias exprimèrent leur responsabilité. Ils ne pouvaient pas connaître l'ampleur de l'affaire. Ils publieraient des articles complémentaires les jours suivants, en rétablissant les culpabilités en toute objectivité et en s'excusant pour les secrets dévoilés.

La capitaine de police se sentait légère et soulagée. Elle sortit sur les marches devant le commissariat pour fumer une cigarette et boire un café avec Marion et Walonsky avant de rentrer chez elle. Elle pourrait enfin récupérer de la fatigue des journées intenses qu'elle venait de vivre. Ils plaisantèrent ensemble, heureux que cette enquête cauchemardesque se termine. Ils s'étaient promis de boire un verre le samedi suivant avec le maréchal des logis-chef Favre et le capitaine Morand pour fêter la fin de leur enquête. Aurore avait vraiment apprécié leur collaboration. Pourtant, elle avait la tête ailleurs. Elle ne pensait qu'à une chose. Appeler Jules et lui dire qu'il lui manquait, lui dire qu'elle l'aimait et qu'elle voulait venir vivre à Paris avec lui.

C'est son ami Rouiller, qui lui avait rappelé que le bonheur et l'amour ne se rencontraient pas souvent, et que la vie était trop courte. Claude avait donné les meilleures années de son existence à son travail, et avait négligé sa vie privée.

En effet, elle n'en était pas encore sûre à cent pour cent, mais elle avait quelque chose d'important à annoncer à Jules.

OceanofPDF.com

NOTES DE FIN

- 1 Henry Hargreaves est un photographe originaire de Nouvelle-Zélande, basé aux États-Unis. Artiste, il est spécialisé dans les photographies d'aliments.
- 2 Taser : Pistolet à impulsion électrique (PIE) associé à la marque Taser, arme incapacitante. Sous la forme d'un pistolet, elle envoie sur sa cible deux éléments délivrant une décharge électrique de plusieurs dizaines de milliers de volts, paralysant temporairement la cible.
- 3 The Rains of Castamere, The National, Game of Thrones
- 4 Fadette : Jargon policier, néologisme :
Facture détaillée mentionnant les appels téléphoniques émis et reçus d'un client d'un opérateur téléphonique ainsi que les positions géographiques au moment de la réception et émission des appels durant les deux derniers mois.
- 5 Clin d'œil volontaire de l'auteure à Voltaire dans Candide avec la caricature de la philosophie optimiste sur la nature humaine de Leibniz.
- 6 Un meeple, dans les jeux de société, est un pion représentant un personnage ou un groupe de personnages.
- 7 Groupe d'intervention de la gendarmerie nationale

Quelle aventure incroyable que celle de la naissance d'un livre... Chaque fois, c'est différent. Que de rebondissements et d'émotions avant qu'il ne se matérialise sous la forme de cet objet magnifique. Dès les balbutiements d'une idée, d'un message jusqu'aux premiers mots griffonnés dans un carnet ou sur un ordinateur, je ne sais pas s'il arrivera jusqu'à vous. Les personnages parcourent un chemin incroyable en plus de l'histoire qu'ils vivent et qui prend vie dans ce roman. La naissance d'un livre n'est pas un long fleuve tranquille et c'est encore plus vrai pour « Witchhunt » qui aurait pu ne jamais voir le jour...

C'est pour cette raison que je tiens à remercier de tout cœur les personnes qui ont rendu cette nouvelle aventure possible.

Merci à Romain Miceli, mon nouvel éditeur, qui a eu confiance en moi et en cette histoire pour son investissement et son travail formidable. Quelle énergie et quelle sensibilité, Merci, merci ! Sans lui, vous n'aurez peut-être jamais pu suivre Aurore dans ses nouvelles aventures. Merci aussi à Marlène qui a permis à ce texte de prendre forme grâce à sa relecture soignée ainsi qu'à Sophie qui a permis à ce livre d'être encore plus beau !

Un merci spécial à Michèle et Robert, qui m'ont permis à un moment particulièrement pénible de poursuivre l'écriture de cette chasse aux sorcières grâce à leur soutien, qui m'est arrivé comme un don du ciel.

Merci à Dorian, qui me donne tous les jours envie de continuer d'écrire. Mon rayon de soleil et ma lumière. Merci d'être toi, mon fils.

Merci à Leny, pour son soutien inconditionnel et son amour qui me portent chaque jour.

Merci à mes amies et mes amis, en particulier Adeline, Aline, Eva, Slavica, Marc, Nicolas, Violaine, Regula, Alexandra, Rada, Caroline, Martina, Xenia... et tous les autres que j'ai oublié. Merci à mes parents, Marie-Thérèse et Werner, à ma famille en Suisse ainsi qu'en Allemagne et aussi à Carole, Bertrand, Flavie et Janine, ma belle-famille, qui me soutiennent tous et toutes dans mes péripéties littéraires.

Merci à toutes celles et tous ceux qui ne sont pas citées et cités ici et qui me suivent, me soutiennent, me lisent, me sourient, comme les blogueuses et blogueurs, les journalistes, les éditeurs et éditrices et bien sûr les autres auteurs et autrices.

Merci aussi pour toutes les rencontres que je vais encore faire !

Et surtout, Merci à vous, lectrices et lecteurs, sans vous, mes histoires n'existeraient pas.

Et merci à la musique et aux musiciens, car vous permettez aussi à mes romans de s'enrichir grâce à vous.

OceanofPDF.com

Votre avis nous intéresse !

Laissez un commentaire sur le site de votre libraire en ligne et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !

OceanofPDF.com

COLLECTION « PI-MYSTÈRE »

© 2023 LES ÉDITIONS ROMANN SÀRL,
MONTREUX/TERRITET, SUISSE

CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN
DE LA MAIRIE DE CHANCY
ET DE LA FONDATION JAN MICHALSKI



COUVERTURE : ATELIERS ROMANNESQUES
MISE EN PAGE : SOPHIE DUPONT ILLUSTRATIONS

CATALOGUE ET INFORMATIONS :
LES ÉDITIONS ROMANN
VILLA CHÂTELAINE, AVENUE DE COLLONGE 1
1820 TERRITET, SUISSE
WWW.EDITIONS-ROMANN.CH

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre
réservées pour tous pays.

e-ISBN : 9782940647323

© 2022, version numérique Primento et Les Éditions Romann

Ce livre a été réalisé par [Primento](http://Primento.com), le partenaire numérique des éditeurs

OceanofPDF.com